

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

HISTOIRE DE LA COLONIE FRANÇAISE EN CANADA.

TROISIÈME PARTIE.

LOUIS XIV ENTREPREND LA FONDATION D'UNE COLONIE CATHOLIQUE
EN CANADA.

LIVRE PREMIER.

Depuis l'année 1664 jusqu'à la fin du gouvernement de M. de Courcelles,
en 1672.

CHAPITRE IV.

ZELE DE LOUIS XIV POUR AUGMENTER LA POPULATION
DE LA COLONIE ET PROCURER LE DÉFRICHEMENT
DES TERRES.

I.

Zèle efficace de Louis XIV pour augmenter la population de la Colonie.

L'abandon où était resté le Canada fut le motif qui porta le Roi à se mettre lui-même à la tête de la colonie ; la Compagnie des Cent Associés, après trente-six ans, aussi bien que les Compagnies précédentes, n'ayant point peuplé le pays, ou plutôt l'ayant entièrement abandonné, malgré leurs promesses et toutes les faveurs que la munificence royale leur avait accordées. Instruit par une si longue et si triste expérience, Louis XIV prit pour lui-même le soin de faire peupler le pays ; car, s'il établit une Société nouvelle sous le nom de *Compagnie des Indes occidentales*, ce fut uniquement pour faire fleurir le commerce, qu'il jugeait absolument nécessaire pour la prospérité du Canada. Chaque année il y envoya à ses frais de nouveaux colons, et, par le zèle intelligent et généreux qu'il déploya pour en accroître la population, il mérite à juste titre d'être regardé comme le vrai fondateur de cette colonie Française. C'est une de ses gloires les plus légitimes et les plus pures ; l'ignorance du passé peut bien l'avoir obscurcie dans l'estime de plusieurs, mais elle n'en brillera pas avec moins d'éclat aux yeux de tous ceux qui connaîtront l'origine et les progrès de la colonie Canadienne. C'était ce qui faisait dire, huit ans après, à l'auteur de la *Description de l'Amérique septen-*

trionale : “ Le Canada n’a commencé à respirer que depuis les soins que le Roi prend de donner une nouvelle face à cette colonie chancelante.” En effet, dès qu’il fut question d’envoyer en Canada des troupes réglées, ce prince, qui avait résolu de reprendre la propriété du pays, commença, pour préparer les voies à cette reprise, à y faire passer dès lors chaque année des colons, bien qu’il ne dût y envoyer les troupes que plus tard. Ainsi on a vu que, l’année 1662, lorsque la grande Compagnie existait encore, il y envoya de trois à quatre cents personnes, et en même temps M. de Mons, qu’il chargea de parcourir et d’examiner le pays. Toutefois ce n’était point le premier envoi de colons faits par Louis XIV ; d’autres envois avaient précédé celui-ci, et, de fait, ce prince s’était déjà mis à la tête de la colonisation du Canada, dont la Compagnie des Cent Associés ne prenait aucun soin, ce qui faisait croire qu’il en eût repris la propriété, quoique cette Compagnie ne s’en fût point encore démise selon les formes. Dans sa Relation du mois d’octobre 1661, qu’il envoya à Rome, Mgr. de Laval parlait en effet de cette reprise comme si déjà elle eût été effectuée. “ Précédemment, dit-il, tout ce pays était en la possession d’une certaine Société ; mais, depuis deux ans, le Roi se l’est rendue propre, en supportant lui-même les dépenses, avec promesse d’en faire de plus considérables encore à l’avenir. C’est ce dont nous avons aujourd’hui la preuve, puisque, dans l’espace de deux ans, il a employé deux cent mille livres au bien de la colonie. Ce très-munifique prince a promis d’y envoyer, pendant dix ans, trois cents hommes chaque année, et nous attestons que, les trois années qui viennent de s’écouler, il a tenu fidèlement sa promesse.” On voit, par ces paroles de Mgr. de Laval, qu’avant l’envoi des trois ou quatre cents personnes, qui eut lieu en 1662, le Roi avait déjà fait passer en Canada près de mille colons. C’est ce qui explique pourquoi, malgré l’insouciance de la grande Compagnie, la population augmentait à vue d’œil, et le pays, comme nous l’avons fait remarquer, n’était plus reconnaissable. Dans sa Relation de 1660, M. de Laval disait : “ Le nombre des familles augmente partout ici d’année en année et de jour en jour, tant à cause des familles qu’on y transporte annuellement de France, que parce que les femmes venues d’Europe mettent au monde un plus grand nombre d’enfants, desquels les morts prématurées sont plus rares, et qu’enfin les maladies ne sont pas si fréquentes ici ni si variées qu’elles le sont ailleurs.” L’année suivante 1661, il faisait remarquer qu’à Montréal, où le Séminaire envoyait alors chaque année de nouveaux colons, la population augmentait de jour en jour d’une manière surprenante. Aussi l’auteur de la Relation de 1668 écrivait-il : “ L’envoi de tous ces nouveaux colons cause un changement notable dans ce pays, par les accroissements qui s’y sont faits plus grands, depuis qu’il a plu au Roi d’y envoyer des troupes, qu’il n’en avait reçu dans tout le temps passé.”

II.

Sagesse de Louis XIV dans le choix des nouveaux colons.

Nous avons vu qu'en 1664 il y fit passer à la fois trois cents hommes, conformément à la résolution qu'il avait prise, d'en envoyer autant chaque année, pendant dix ans, et comme son dessein était de former, en Canada, une colonie catholique, il paraît que ces hommes furent assez bien choisis. Colbert en parlait ainsi dans sa lettre à M. de Laval, du 18 mars de la même année : " Pendant le séjour que vous fîtes ici, vous me témoignâtes " que les gens des environs de la Rochelle et des îles circonvoisines, qui " passaient à la Nouvelle-France, étaient peu laborieux, et que même, " n'étant pas fort zélés pour la Religion, ils donnaient de mauvais exem- " ples aux anciens habitants du pays. Le Roi a pris résolution, suivant " notre avis, de faire lever trois cents hommes, cette année, en Normandie " et dans les provinces circonvoisines, qui seront conduits sur des vais- " seaux marchands, dont les capitaines sont obligés, par leurs traités, de " rapporter des certificats du Conseil de Québec, touchant le nombre " d'hommes qu'ils auront débarqués. J'espère que ce secours tournera " à l'avantage du pays, ainsi que les autres que Sa Majesté a résolu d'y " envoyer tous les ans en cas que celui-ci réussisse, ainsi qu'on se le " promet." L'année suivante, M. Talon, arrivant en Canada, assura que le Roi avait de grands desseins pour le pays, et le nombre des colons qu'il amenait était une preuve irrécusable de cette assurance ; car, sans compter l'armée, ni les filles et les femmes venues pour peupler le pays, il conduisait avec lui cinq cents hommes, dont cent trente destinés à l'agriculture. Enfin, le 28 juillet de cette année 1665, la Mère Marie de l'Incarnation écrivait : " Il doit arriver deux mille personnes, tant en ce qui est venu " que ce qui reste à venir." Et, au mois d'octobre suivant, elle ajoutait : " C'est une chose prodigieuse de voir combien le pays se peuple et se " multiplie ; aussi dit-on que le Roi ne veut rien épargner. (1)

III.

Largesses de Louis XIV pour déterminer les soldats et les officiers des troupes à s'établir en Canada.

En envoyant en Canada des hommes de guerre, le Roi ne s'était pas proposé seulement de donner la paix à ce pays : son intention était dès lors de les y fixer, et de faire de chacun des officiers et des soldats autant de colons. Dans cette vue, après la paix conclue avec les Iroquois, il fit

(1) L'année 1667, cette Religieuse ajoutait : " Il est venu, cette année, un grand nombre d'hommes aux dépens du Roi, qui veut que le pays se peuple ; " et, parmi ceux-ci, étaient plus de cent hommes de travail. L'année suivante, les navires amenèrent des Portugais, des Allemands qui avaient été au service du Roi, et qu'il licencia pour les envoyer dans la Nouvelle-France ; et l'année 1669 on vit arriver encore à Québec un vaisseau Rochellois chargé d'hommes et de familles formées.

des largesses à tous ceux des soldats qui consentirent à rester et à s'établir dans la colonie, offrant à chacun, avec des concessions de terres, cent livres de gratification, ou cinquante livres et des vivres pour un an. Aux sergents il donna, outre des concessions de terres, une année de vivres, et cent ou même cent cinquante livres de gratification. De cette sorte, plus de quatre cents soldats du régiment de Carignan s'établirent dans le pays, et la colonie compta par ce moyen autant de soldats prêts à défendre leurs propres foyers, sans aucune charge pour elle ni même pour le souverain. Mais comme ce nombre était insuffisant, le Roi, en 1669, résolut d'envoyer en Canada six autres compagnies d'infanterie, composées chacune de cinquante-trois hommes, pour les y établir. Les capitaines de ces compagnies prirent, en effet, cet engagement le 25 Mars de cette année, tant pour eux-mêmes que pour leurs officiers subalternes et leurs soldats, et afin de les encourager à remplir leurs promesses, le Roi fit à chacun des six capitaines une gratification de mille livres; enfin, comme il était resté quatre compagnies de troupes en Canada, il donna en outre six mille livres aux capitaines, aux lieutenants et aux enseignes de ces compagnies, en leur imposant la même condition. Colbert écrivait à ce sujet à M. Talon : " Il s'est présenté ici quelques officiers des troupes restées " en Canada. Comme il importe au service de Sa Majesté qu'ils s'éta- " blissent dans ce pays et servent d'exemple à leurs soldats, il est bien " nécessaire que vous empêchiez à l'avenir ces officiers de repasser en " France. Faites-leur connaître que le véritable moyen de mériter les " grâces du Roi est de s'établir au pays, et d'exciter fortement tous leurs " soldats à travailler au défrichement et à la culture des terres."

Ayant appris que M. de Contrecoeur s'était établi en Canada, Louis XIV lui donna en témoignage de sa satisfaction une gratification de six cents livres, et au sieur de Lamotte Saint-Paul, premier capitaine des troupes restées en Canada, quinze cents livres qui devaient lui être comptées dès qu'il serait établi. Enfin, il avait tellement à cœur l'établissement de gentilshommes dans la colonie, qu'il faisait dépendre de cette condition les faveurs que plusieurs sollicitaient de son autorité royale. Le sieur Jean-Vincent-Philippe de Hautmesnil, étant repassé en France pour s'y marier, demanda la confirmation de sa noblesse, déjà accordée en 1654 à son père, Pierre-Philippe de Marigny. Il lui fut répondu que le Roi confirmerait sa noblesse lorsqu'il serait repassé en Canada avec sa famille; et en effet, par les lettres patentes, ce prince exigea sa présence dans ce pays, comme condition rigoureuse de la continuation de cette grâce. " Voulons, dit-il, qu'il jouisse de la noblesse que nous avons " accordée à son père, et que ses enfants soient nobles à perpétuité, à " condition qu'il restera en Canada."

IV.

Louis XIV envoie des jeunes personnes en Canada pour les y établir.

Outre ces envois de colons, le Roi avait soin d'y faire passer aussi, chaque année, un nombre proportionné de jeunes et honnêtes filles destinées à devenir mères de familles en s'établissant dans ce pays. L'année 1665, il en envoya cent, et il en annonçait le double pour l'année suivante. En 1667, on en reçut un nombre plus considérable encore, un grand nombre en 1668, cent cinquante en 1669, et autant l'année suivante. Pour faciliter l'établissement de ces jeunes personnes, le Roi leur faisait des dons à chacune : c'était ordinairement une maison construite, et des vivres pour huit mois. Mais comme il était de l'ordre public et des bonnes mœurs qu'elles ne différassent pas de s'établir en arrivant dans le pays, ce prince recommandait au Gouverneur et à l'Intendant d'accélérer leurs mariages, aussi bien que ceux des hommes qu'il envoyait pour le même dessein. Dans cette vue, M. Talon défendit à tous les volontaires et autres non mariés l'exercice de la chasse, celui de la pêche, la traite avec les sauvages, et même l'entrée des bois, pour quelque cause ou prétexte que ce pût être ; et le Roi rendit lui-même sur ce sujet une ordonnance qui fut publiée à Villemarie au mois de Novembre 1670. Pour en presser l'exécution, on enjoignit à tous les *compagnons volontaires* et autres non établis, de se marier dans les quinze premiers jours qui suivraient l'arrivée des vaisseaux qu'on attendait alors de France, et qui devaient amener des jeunes personnes destinées pour le pays. C'est ce qui explique ce que rapporte la Mère Marie de l'Incarnation, sous l'année 1669 : “ Les “ vaisseaux ne sont pas plus tôt arrivés que les jeunes hommes y vont “ chercher des femmes ; et, à cause du grand nombre des uns et des “ autres, on les marie par trentaine.”

V.

Qualités des jeunes personnes envoyées en Canada pour s'y établir.

Nous ne pouvons nous dispenser de répondre ici à l'étrange assertion d'un écrivain licencieux, qui n'a pas craint d'outrager tout à la fois la vérité, le pays et le Roi, en avançant que les soldats du régiment de Carignan s'établirent avec des filles de joie, et que ce fut là l'origine de la population Canadienne ; calomnie aussi grossière que malignement inventée, et démentie par tous les monuments contemporains. “ J'ai appris “ sur les lieux, dit Le Beau, écrivain non suspect dans cette matière, j'ai “ appris par des personnes de probité et dignes de foi, comme du R. P. “ Joseph, Canadien, et d'autres vieillards qui ont presque touché à ces “ premiers temps, que les hommes du régiment de Carignan-Salieres “ s'établirent avec des filles venues de France, qui étaient à charge à de “ pauvres communautés, d'où on les tira pour les conduire en Canada de

“ leur plein gré.” Déjà, longtemps auparavant, M. Boucher, gouverneur des Trois-Rivières, avait réfuté cette calomnie dans l'écrit qu'il donna au public, et il ne sera pas hors de propos de rapporter aussi ses paroles : “ On dit qu'il passe en Canada quantité de filles mal vivantes. Il n'est pas vrai qu'il y ait ici de ces sortes de personnes ; et ceux qui en parlent de cette façon se sont gravement mépris : ils ont pris les îles de Saint-Christophe et de la Martinique pour la Nouvelle-France. S'il y en vient, ici on ne les connaît point pour telles, car, avant de les embarquer, il faut qu'il y ait quelqu'un de leurs parents ou amis qui assure qu'elles ont toujours été sages. Si par hasard, il s'en trouve quelques-unes qui soient décriées, ou que pendant la traversée elles aient fait soupçonner de se conduire mal, on les renvoie en France.” Nous trouvons en effet, dans les actes du Conseil souverain de Québec, un arrêt du 20 Août 1664, qui ordonne de renvoyer en France, aux frais du Roi, toutes les personnes qui seraient à charge au pays. Au reste, cette calomnie n'était pas non plus nouvelle au temps de M. Boucher, puisque, plus de vingt ans auparavant, le Père Vinont, dans sa Relation de 1641, en avait déjà montré la fausseté et l'injustice : “ On nous a dit, rapporte-t-il, que le bruit courait dans Paris qu'on avait mené en Canada un vaisseau tout chargé de filles dont la vertu n'avait l'approbation d'aucun docteur. C'est un faux bruit : j'ai vu moi-même tous les vaisseaux, et pas un n'était chargé de ces sortes de personnes.” (1)

VI.

Précautions pour le choix des jeunes personnes tirées de villes et envoyées en Canada.

Mais il est nécessaire de répondre à l'assertion de Lahontan et d'en démontrer la fausseté, en y opposant les monuments de l'époque même dont il parle. D'abord on vient de voir, d'après le témoignage de M. Boucher, qu'aucune jeune personne n'était envoyée en Canada, que sur l'attestation de quelqu'un de ses parents ou amis, affirmant que sa conduite avait toujours été irréprochable. Nous trouvons de plus, dans les dépêches de Colbert, un ordre formel en vertu duquel on ne pouvait faire passer des filles en Canada, pour y être établies, sans envoyer sur chacune d'elles un certificat particulier, qui faisait foi qu'elle était en état de se marier, et qu'il n'y avait aucune difficulté à son mariage. Pour plusieurs d'entre elles, cet examen n'était pas difficile, c'est-à-dire pour les Orphelines que le Roi faisait élever dans les établissements de charité de Paris, et dont le choix, pour passer en Canada, était fait par les Religieuses elles-mêmes ou les personnes pieuses qui les avaient élevées dès l'enfance.

(1) Nous pourrions ajouter que jamais calomnie n'aurait été plus maladroitement ourdie, en supposant un vaisseau chargé, ainsi qu'on le disait, puisqu'en 1641, comme on l'a montré déjà, la Compagnie des Cent Associés n'envoyait presque personne dans la Nouvelle-France.

Le 2 octobre 1665, on en reçut à Québec quarante de cette dernière classe ; et le Journal des Jésuites leur rend ce témoignage, aussi honorable à ces jeunes personnes qu'à la piété du Roi, qui les avait ainsi adoptées : " Il est arrivé quatre-vingt-deux femmes ou filles, dont quarante " d'une maison de charité de Paris, où elles ont été très-bien instruites." La Mère André Duplessis de Sainte-Hélène, venue en Canada en 1702, réfute la même calomnie, et ajoute : " Un certain nombre de ces filles étaient des " demoiselles de qualité, sans bien ; d'autres appartenaient à de bonnes " familles qui, étant chargées d'enfants, les envoyaient en ce pays, dans " l'espérance qu'elles y seraient mieux pourvues ; et enfin on en tira beau- " coup de l'hôpital de la Pitié à Paris, où elles avaient été bien élevées " dès leur bas âge."

VII.

Précautions pour le choix des filles tirées de la campagne.

Mais comme ces dernières n'avaient pas été exercées à une vie laborieuse et étaient trop délicates, tant pour résister au climat très-rude du Canada, que pour se plier au travail des champs, nécessaire dans un pays nouveau, on résolut de demander qu'à l'avenir elles fussent tirées principalement de la campagne. " L'on ne veut plus demander que des filles de " villages, propres au travail comme les hommes, écrivait en 1668 la Mère " Marie de l'Incarnation, l'expérience faisant voir que celles qui n'y ont " pas été élevées, ne sont pas propres pour le Canada." Ce fut le parti qu'on prit en effet pour un certain nombre ; et afin que le choix de ces filles fût hors de tout soupçon, Colbert désira qu'il fut fait par les curés mêmes des paroisses d'où on les tirerait. Voici ce qu'il écrivait à M. de Harlay, archevêque de Rouen, le 27 février 1670 : " Par les dernières lettres que " j'ai reçues du Canada, l'on m'a donné avis que les filles qui y ont été " transportées l'année passée, ayant été tirées de l'hôpital général, ne se " sont pas trouvées assez robustes pour résister ni au climat ni à la culture " de la terre, et qu'il serait plus avantageux d'y envoyer de jeunes villa- " geoises, qui fussent en état de supporter la fatigue qu'il faut essuyer " dans ce pays. Comme il s'en pourrait rencontrer dans les paroisses, aux " environs de Rouen, le nombre de cinquante ou soixante qui seraient " bien aises d'y passer pour être mariées et s'y établir, et que d'ailleurs " vous avez toujours eu beaucoup de zèle pour l'augmentation de cette " colonie, j'ai cru que vous trouveriez bon que je vous suppliasse, comme " je le fais par cette lettre, d'employer l'autorité et le crédit que vous avez " sur les curés de trente ou quarante de ces paroisses, pour voir s'ils " pourraient trouver en chacune une ou deux filles, disposées à passer " volontairement en Canada, pour y être établies."

VIII.

La cour confiait toutes ces jeunes personnes à une femme de vertu, la sœur Bourgeoys.

Bien plus, après le choix fait de la manière qu'on vient de dire, et les informations prises sur chacune d'elles en particulier, le Roi les mettait sous la conduite d'une femme de vertu, qui les accompagnait dans la traversée et veillait sur elles jusqu'après leur mariage. Nous avons raconté que, lorsque la Sœur Bourgeoys revint de France, elle fut chargée de conduire trente-deux filles à Villemarie ; et, dans ses autres voyages, elle en amena d'autres en Canada pour former des ménages. Mais il est à remarquer qu'avant de se charger de les conduire, elle voulait les connaître toutes, et qu'elle n'acceptait que des personnes de *vraie vertu*, comme elle-même nous l'apprend. M. Dollier, parlant des trente-deux filles qu'elle amena l'année 1659, dit à ce sujet : “ Cette bonne Sœur leur a ‘ servi de mère dans ce voyage pendant toute la route et même jusqu’à ‘ ce qu’elles aient été pourvues, ce qui nous fait dire qu’elles ont été bien ‘ heureuses d’être tombées dans d’aussi bonnes mains que les siennes.” S’il parle ici de la sorte, ce n’est pas que d’ordinaire elles fussent confiées à toute espèce de personnes indistinctement, mais à cause de la vertu singulière de la Sœur Bourgeoys, du don qu’elle avait de s’insinuer dans les cœurs pour les porter à Dieu, et des soins maternels que sa charité tendre et généreuse lui faisait prendre de ces filles, tant avant qu’après leur mariage, comme nous le dirons bientôt.

IX.

Madame Bourdon chargée à Québec du soin de ces jeunes personnes jusqu’à leur mariage.

L’année 1668, madame Bourdon, qui venait de perdre son mari, ayant fait un voyage en France, fut chargée par la Cour, l’année suivante, de conduire les cent cinquante filles dont on a parlé. Il est vrai que plusieurs ne répondirent pas toujours à ses soins, parce que peut-être cette dame ne possédait pas au même degré le don naturel de la Sœur Bourgeoys pour traiter avec les esprits difficiles. On conçoit d’ailleurs que, dans un si grand nombre de filles, il devait se trouver des caractères rudes et peu aisés à manier, surtout au milieu des incommodités alors inséparables d’une navigation qui durait trois mois et quelquefois plus longtemps encore. La Mère de l’Incarnation parle ainsi de cette circonstance : “ Madame Bourdon a “ été chargée en France de cent cinquante filles, que le Roi a envoyées “ en ce pays par le vaisseau Normand. Elles ne lui ont pas peu donné “ d’exercice dans un si long trajet, car, comme il y en a de toutes condi- “ tions, il s’en est trouvé de très-grossières et de très-difficiles à conduire. “ Il y en a d’autres de naissance qui sont très-honnêtes et lui ont donné “ plus de satisfaction.” Le choix d’une personne pour les conduire, aussi vertueuse que l’était madame Bourdon, montre bien avec quel soin le Roi

veillait sur ces jeunes filles ; et il ne sera pas hors de propos de la faire connaître ici, pour l'édification de nos lecteurs. “ Madame Bourdon (Anne Gasnier) est un exemple de piété et de charité dans tout le pays, écrivait la même Religieuse ; elle est la mère des misérables et occupée à toutes sortes de bonnes œuvres. Avant de passer en Canada, où elle n'est venue que par un principe de piété et de dévotion, elle était veuve de M. de Monceaux, gentilhomme de qualité. Quelque temps après qu'elle fut arrivée, M. Bourdon demeura veuf avec sept enfants, dont aucun n'était capable d'avoir soin de soi-même. Elle eut un puissant mouvement d'assister cette famille, et pour cet effet se résolut d'épouser M. Bourdon, dont la vertu lui était assez connue, à condition qu'ils vivraient ensemble comme un frère avec sa sœur. Cela s'est fait, et la condition a été observée exactement. Elle se ravala de condition pour faire ce coup de charité, qui, en France, où elle était fort connue, tant à Paris qu'en province, fut jugé comme une action de légèreté, eu égard à la vie qu'on lui avait vu mener, fort éloignée de celle du mariage. Mais l'on a bien changé de pensée, quand on a appris tout le bien qu'a produit cette généreuse action. Car elle a élevé tous les enfants de M. Bourdon avec une débonnairété non pareille, et les a mis dans l'état où ils sont à présent.” En considérant donc les rares vertus de madame Bourdon, on peut dire aussi de toutes les filles dont elle avait le soin à Québec, qu'elles étaient heureuses de tomber en d'aussi bonnes mains que les siennes.

X.

Mademoiselle Denis chargée de conduire des jeunes personnes en Canada.

Lorsqu'il n'y avait en France aucune dame ni demoiselle du Canada pour les conduire, le Roi envoyait quelque femme de vertu qu'il chargeait de les accompagner dans le voyage, et qui ne devait les quitter que lorsque toutes auraient été établies. Ainsi, dans l'état de sa dépense pour l'année 1671, nous trouvons un article digne de la sage vigilance et de la religion de ce prince : il donne “ six cents livres à la demoiselle Etienne, en considération du soin qu'elle prend des filles que l'on tire de l'hôpital général pour les envoyer en Canada et du voyage qu'elle y fait pour les diriger jusqu'à ce qu'elles soient mariées.” Nous devons ajouter que néanmoins madame Bourdon les recevait elle-même à Québec, et les gardait chez elle en attendant leur mariage. Pour les aider à s'établir, le Roi les gratifiait de dons proportionnés à la condition de chacune. “ Les demoiselles de naissance, ajoute la Mère de Sainte-Hélène, ont épousé des officiers fort qualifiés, et ont ainsi été les souches de plusieurs nobles familles.” Parmi les autres colons qui arrivaient dans le pays, les plus prévoyants commençaient par se pourvoir d'une habitation, et se formaient un petit établissement avant de se marier ; et par ce moyen trouvaient un meilleur parti. Car c'était la première chose dont les filles s'informaient quand on allait les demander en mariage.

(A continuer.)

ANNALES DE NOTRE-DAME DE LOURDES.

DATES DES DIX-HUIT APPARITIONS DE L'IMMACULÉE CONCEPTION,

A LA GROTTTE DE LOURDES.

L'Immaculée Conception, ayant daigné apparaître *dix-huit fois* à Bernadette, il est bon de remarquer et de conserver précieusement les dates de ces jours bénits.

I^{ère} Apparition. Le 11 février 1858, jeudi-gras, la Vierge apparaissant radiieuse et souriante, comme l'aurore d'un beau jour, après une nuit ténébreuse, nous montra le signe victorieux de la Croix et l'arme toute-puissante du Rosaire et de la prière, qui doivent commencer notre délivrance.

II^e. Le 14 février, dimanche de la Quinquagésime, la Vierge sourie à l'enfant qui lui jetait l'eau bénite ; elle nous rappelle que l'usage de cette eau, qui purifie l'air, les corps et les âmes, et chasse les esprits mauvais, est très-légitime et très-utile, et ne peut que lui être agréable. Les *sacramentaux* viennent après les *sacrements*, dans l'Église.

III^e. Le 18 février, jeudi suivant, la Mère de Dieu, humble et douce comme Jésus, daigna adresser à la petite Bernadette cette aimable invitation : “ Voulez-vous me faire la grâce de venir ici pendant quinze jours ? ”

Elle ajouta : “ Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais dans l'autre.”

Ainsi Jésus, commençant sa prédication, avait dit sur la montagne : “ Bienheureux les pauvres, parce que le royaume des cieux est à eux. “ Bienheureux les doux, etc.” Et ailleurs : “ Venez à moi, vous tous qui souffrez....”

Ce jeudi, 18 février, est le premier jour de la quinzaine.

IV^e et V^e. Le 19 et 20, vendredi et samedi, la Vierge continua à se montrer et à sourire à l'enfant qui récitait devant Elle son chapelet dans les ravissements de l'extase.

¶ Jésus a dit : “ Il faut prier toujours et ne se lasser jamais.”

¶ VI^e. Le 21 février, premier dimanche de Carême, la Mère de miséricorde, laissant tomber une larme, dit à Bernadette : “ Vous prierez pour les pécheurs.— Vous baiserez la terre pour la conversion des pécheurs.”

¶ Le Sauveur a dit : “ Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les “ pécheurs.”

¶ La Vierge Immaculée, Refuge des pécheurs, est venue à la Grotte pour coopérer au salut du monde, à la conversion des pécheurs.

VIIc. Le 22, le lendemain, lundi, Marie, voulant éprouver son enfant, la priva de sa bienheureuse vision.

Mais le 23 février, mardi, après lui avoir confié son secret, qui ne regardait qu'elle, Elle lui donna sa glorieuse mission : " Allez dire aux " prêtres qu'il doit se bâtir ici une chapelle."

C'est dans la chapelle que la Vierge nous donne le Rédempteur ; c'est là qu'il s'immole pour nous, et qu'il nourrit nos âmes de sa parole et de ses Sacrements.

C'est dans l'église matérielle que se forme et s'édifie l'église spirituelle.

VIIIc. Le 24, mercredi, Bernadette priant, baisant la terre et gravisant à genoux la pente de la Grotte, disait : " Pénitence, pénitence, pénitence."

Cette parole qu'elle redit plusieurs fois en ce jour et les jours suivants, et qu'elle avait entendue des lèvres de Marie, était la parole des Prophètes, de Jean-Baptiste et du Sauveur, la parole de la sainte Quarantaine, de tous les temps et surtout de nos jours mauvais : " Pénitence, " pénitence, pénitence."

IXc. Le 25 février, jeudi, la Mère de la divine grâce dit à Bernadette : " Allez boire à la fontaine et vous y laver ; et vous mangerez de l'herbe " qui est à côté."

Et l'enfant, docile à la parole et au signe de la Vierge, creusa le sable au fond de la Grotte ; et l'eau commença à paraître sous sa main. La Fontaine n'a cessé de couler depuis, source intarissable de guérisons et de faveurs corporelles et spirituelles.

Comment ne pas se rappeler la source mystérieuse, qui a pris naissance dans le cœur sacré de Jésus, où les âmes se désaltèrent et se purifient en buvant de cette eau qui jaillit pour la vie éternelle.

Xe, XIc, XIIc, XIIIc et XIV. Le 26 février, vendredi, la Vierge, ne se montrant pas à l'enfant, lui ménagea une nouvelle épreuve.

Mais le 27 février, samedi, le 28, dimanche, le lundi, 1er mars, le mardi, 2 mars, le mercredi, 3 mars, le jeudi, 4 mars, elle lui apparut chaque jour, continuant à instruire l'enfant qui, devant la *Belle Dame*, entrant en extase, contemplant le Miroir de la justice éternelle, faisait ses beaux signes de croix, récitait le saint Rosaire, baisait la terre, gravissait à genoux la pente de la Grotte, buvait et se lavait à la fontaine, et renouvelait chaque jour ces exercices mystérieux de la vie chrétienne qui font monter nos âmes de la terre au ciel.

XVc. Le 4 mars, jeudi, dernier jour de la quinzaine, la Vierge Immaculée redit à Bernadette ses principales paroles, et lui renouvela encore ses enseignements divins afin, de les graver à jamais dans le cœur de l'heureuse enfant.

XVIc. Marie n'avait pas encore dit son nom. Mais le jeudi, 25 mars, fête de son Annonciation et de l'Incarnation du Verbe, pendant que

l'Eglise entière, la proclamait bienheureuse et lui disait avec l'enfant et avec l'ange : " Je vous salue, pleine de grâce . . . , " la Mère de Jésus " éleva ses mains, son regard et son cœur vers le ciel, disant :

JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Cette grande parole révélait le but de ses apparitions, et le titre sous lequel la divine Mère voulait être honorée aux Roches Massabielle, et dont l'invocation devait nous attirer les plus précieuses faveurs.

XVIIe. Le 5 avril, lundi de Pâques, pendant que l'Eglise saluait dans l'allégresse le Christ ressuscité sortant du tombeau, lumière du monde qu'il ressuscite, Bernadette revit la glorieuse Mère du Verbe divin. Elevée aux joies de l'extase, elle ne sentit rien du cierge qui brûlait entre ses doigts, sans les blesser ni les noircir, image de l'amour divin qui embrasait son cœur sans le consumer. Cette pauvre petite a été placée elle-même sur le chandelier, pour éclairer ceux qui sont dans la maison de Dieu, par les grandes choses qu'a faites en elle la main toute-puissante de la Mère de Dieu.

XVIIIe. Le 16 juillet, le vendredi soir, près de trois mois après, lorsque la Grotte était fermée et interdite, Bernadette priant de loin, sur la rive droite du Gave, revit encore l'Immaculée pour la dernière fois en cet exil.

C'était le jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Celle qui apparut à Elie et à Simon Stock, rappelait en ce jour les promesses magnifiques de son Scapulaire. Elle semblait dire à l'enfant et au monde que sa protection est un bouclier impénétrable, que sa dévotion est le gage de la persévérance finale, et que notre siècle, qui l'invoque et la glorifie, ne périra pas.

O Vierge Immaculée, Mère de la Divine Sagesse, si admirable dans toutes vos voies, nous voulons conserver et célébrer à jamais le souvenir de vos apparitions. Donnez-nous de recueillir vos leçons si douces et si salutaires, de les méditer avec un cœur pieux et docile, et de les pratiquer pour la plus grande gloire de votre nom et de votre Fils, pour le salut de nos âmes et pour le triomphe de la Sainte Eglise de Dieu. *Ainsi-soit-il.*

NOTRE-DAME DE LOURDES A LIEGE, EN BELGIQUE.

Liège-Ste-Catherine, 6 février 1872.

Mon Révérend Père,

La confiance en Notre-Dame de Lourdes ne fait que s'accroître dans la ville et le diocèse de Liège (Belgique). Il y a deux ans, j'exposai à la vénération des fidèles une image vulgaire représentant la première apparition de la Ste. Vierge à la petite Bernadette. Pendant le mois de Mai,

les instructions roulèrent sur les événements extraordinaires arrivés à la Grotte de Lourdes. On peut dire que les fruits de ce mois de Marie furent toujours ; car, depuis ce temps jusqu'au moment où je vous écris, les fidèles n'ont pas cessé un seul jour de prier devant cette image, et de faire brûler des bougies. Cette image a été remplacée par un tableau représentant le même sujet, est dûe au pinceau d'une demoiselle appartenant à une famille honorable de la ville.

Je fis faire les instructions du Mois de Marie 1871, sur les faits les plus remarquables tirés des *Annales de Notre-Dame de Lourdes*. Le tableau fut bientôt couvert d'*ex-voto*, tribut de reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par l'intercession de Marie Immaculée.

Une personne qui avait éprouvé les effets de la protection de la Ste. Vierge, me demanda l'autorisation de remplacer le tableau par un monument et une statue de Notre-Dame de Lourdes. J'y consentis. En peu de temps, à l'aide de souscriptions volontaires, on réunit une somme assez considérable qui a servi à payer le monument et la statue, laquelle est de grandeur naturelle.

Enfin, vendredi dernier, jour de la Purification, Sa Grandeur Monseigneur de Montpellier, Evêque de Liège, en venant clôturer la retraite des Congrégations dirigées par les Pères de la Résidence Ste.-Catherine, a daigné bénir la statue de Notre-Dame de Lourdes, et accorder 40 jours d'indulgence aux fidèles qui réciteront trois *pater* et trois *ave* devant cette statue. Le monument est couvert d'objets en or et en argent, que la piété des fidèles y a déposés, comme gages d'amour, de confiance et de reconnaissance envers Notre-Dame de Lourdes.

A. MEURISSE, S. J.

NOSA L'ISRAËLITE.

(Suite.)

VII.

POUR PARLERS.

Au sortir de la maison de Judith, Nathan s'arrêta un instant, comme incertain de la route qu'il devait prendre. Il avait tourné d'abord la tête de son cheval du côté des montagnes ; mais, se ravisant bientôt, il s'élança sur la voie menant à Modim. Le soleil montait rapidement dans un ciel sans nuages, dardant ses rayons enflammés sur la campagne. Le cheval de l'Israélite soulevait des flots de poussière dans sa course effrénée.

Cependant aux approches de la ville, Nathan modéra l'allure de son coursier et gagna, à travers champs, la route de Jérusalem. Au moment où il l'atteignait, une troupe de cavaliers, venant de la ville sainte, parut subitement. Leur chef ayant remarqué l'Israélite, lui ordonna d'approcher et suspendit sa marche pour l'attendre. Nathan obéit sans difficulté. C'étaient des soldats syriens. Néanmoins il s'avança avec aisance, comme s'il les eût connus depuis longtemps, et salua l'officier qui l'avait appelé.

—Tu es Israélite ? lui demanda ce dernier avec une expression de sombre colère dans le regard.

—Oui, seigneur, répondit Nathan.

En même temps il fit un signe de la main gauche, qui eut la puissance d'adoucir immédiatement le Syrien.

—Peux-tu me renseigner sur ce qui s'est passé cette nuit à Boarith, chez le malheureux Jozabad ?

—Parfaitement : j'ai obtenu de sûres informations.

Nathan raconta le combat sanglant dans lequel trois cents soldats d'Antiochus avaient péri.

Le chef avait écouté cette relation avec une indignation dont il parvenait à peine à comprimer les transports. Quand Nathan eut achevé :

—Me connais-tu ? interrogea-t-il en fixant sur l'Israélite son oeil perçant et astucieux.

—Vous êtes Nicanor, un des amis les plus chers au roi Antiochus.

—M'as-tu donc déjà vu ? fit l'officier étonné.

—Certainement, seigneur, à Antioche, à Scéleucie, l'année dernière, et plus récemment à Jérusalem. Mais mon métier est de regarder sans me produire.

—En effet. Et, puisque tu examines si bien, tu dois savoir ce que sont devenus les rebelles qui ont égorgé mes soldats.

—Vous les trouverez à Modim.

—Très-bien. Alors nous avons chance de les surprendre ?

—Je n'en suis pas bien sûr.

—Sont-ils donc si nombreux ?

—Je ne sais : mais tout dépend de la force de la position qu'ils occupent. Leur projet était de se retrancher dans la maison des Asmonéens, et de s'y maintenir jusqu'à ce qu'ils fussent secourus.

—Sur qui comptent-ils donc ? s'enquit Nicanor étonné.

—Sur les Asmonéens qui ont gagné les montagnes avec la plupart des hommes valides de Modim.

A cette révélation, un éclair de haine jaillit des prunelles du Syrien, et il s'écria avec l'accent d'une cruelle satisfaction :

—Les familles des fugitifs paieront pour cette criminelle révolte.

—Ici encore, seigneur, déclara Nathan, j'ai regret à vous le dire, les chefs du mouvement ont pris certaines précautions qui vous causeront de l'embarras : ils ont fait enlever et enfermer dans la demeure de Mathathias plusieurs familles syriennes et israélites dévouées au roi ; le fils et la fille de Jozabad sont parmi les otages.

Une vive expression de contrariété se peignit sur les traits mobiles de Nicanor. Il se souvint en ce moment que sa fille Stratonice, qu'il aimait plus que tous ses autres enfants et à qui il ne savait rien refuser, lui avait recommandé instamment de protéger la maison de Jozabad. Stratonice avait vu plusieurs fois Helcias, et son cœur s'était épris pour le jeune Hébreu d'un amour romanesque. Malgré son éducation toute païenne et le luxe inouï au milieu duquel on l'avait élevée, ou peut-être à cause de cela même, la noble Syrienne avait remarqué le frère de Salomith ; son air rêveur, le timbre mélancolique de sa voix, l'harmonie des lignes de son visage, sa tournure élégante l'avaient frappée. Sous l'influence de la vive impression qu'elle ressentait, Stratonice ne cessait de penser à Helcias, et elle avait fait entendre à son père qu'elle ne le haïssait pas.

Bien que Nicanor éprouvât peu de sympathie même pour les Israélites amis de la domination syrienne, il s'était abstenu de contrister sa fille en combattant ses inclinations. D'ailleurs, dans les circonstances actuelles, il comprenait que ce serait plaie à Antiochus que de contracter alliance avec une famille opulente et dévouée comme celle de Jozabad.

Voilà pourquoi les dernières paroles de Nathan avaient assombri son front de nouveau. A force de flatteries et de basses complaisances Nicanor s'était emparé de l'esprit d'Antiochus ; le premier, il avait donné le nom d'Epiphane (*illustre*) à ce fou couronné, qui passait sa vie dans la débauche et se déshonorait par des fêtes insensées. Profondément habile dans l'art des courtisans, d'un esprit infiniment délicé, il avait la parole facile et se jouait au milieu des intrigues.

Ce personnage puissant et redouté alliait, par un étrange contraste,

l'amour désordonné du plaisir à une activité singulière : nul ne se livrait avec plus d'abandon aux orgies organisées par Antiochus, nul aussi ne se montrait plus ardent aux œuvres de la vengeance. Sur son front dépouillé avant le temps, on lisait le double caractère du sensualisme effréné et de l'audace sans mesure.

Nicanor avait à peine quarante ans.

— Il faut que je délivre Helcias à tout prix, déclara-t-il en s'adressant à Nathan. Toi, qui connais si bien l'état des choses, et probablement aussi celui des lieux, tu nous suivras afin de nous fournir les indications nécessaires pour pénétrer dans la maison des Asmonéens.

Et sans attendre la réponse de Nathan, il donna à ses cavaliers le signal de continuer la route.

Nathan ne se fit pas répéter l'ordre de se joindre à la troupe de Nicanor, et il se mêla aux soldats syriens, marchant à côté du chef, qui, tout en galopant, l'interrogeait de temps à autre.

— Trouverons-nous de la résistance en arrivant à Modim ? demanda-t-il.

— Je ne le crois pas : les Israélites capables de combattre sont trop peu nombreux maintenant que les Asmonéens ont quitté la ville, et la prudence leur conseillera de ne point s'aventurer hors de l'édifice qu'ils occupent.

En effet, Nicanor et ses soldats franchirent sans obstacle la porte de Modim, traversèrent les rues silencieuses au grand trot, et occupèrent le palais du gouverneur sans avoir rencontré un seul homme en armes. La plupart des habitants s'étaient renfermés dans leurs demeures ; et ceux-là qui tenaient pour les Syriens, ne se montrèrent que quand ils furent certains d'être protégés efficacement contre la colère des Israélites fidèles à la loi.

La sentinelle qui veillait au sommet de la tour de la maison des Asmonéens avait signalé l'approche des Syriens ; et au moment où les soldats d'Antiochus pénétrèrent dans Modim, elle reconnut Nathan à côté de leur chef. Mosa, informé sur le champ de cette particularité, s'écria d'abord que c'était impossible, que l'espion avait été renfermé en lieu sûr. Mais l'homme chargé de la prison ayant été appelé, déclara que la matin seulement il s'était aperçu de la disparition de Nathan. La porte du cachot avait été ouverte et non forcée, ce qu'il ne savait comment expliquer.

— Il y a donc des traîtres parmi nous ? fit Mosa avec indignation.

— Je l'ignore ; quant à moi, je puis prouver que les ordres de votre frère Joakim m'ont tenu éloigné jusqu'au jour de la prison commise à ma garde : j'ai dû, comme tout le monde ici, travailler à l'achèvement des préparatifs de défense.

— Cette homme dit vrai, affirma Joakim qui venait de rejoindre son frère.

— Cependant il faut bien que quelqu'un l'ait délivré, ajouta le jeune

chef en jetant un regard défiant autour de lui : les portes d'un cachot ne s'ouvrent pas d'elles-mêmes.

—L'espion est habile, murmura Joakim ; soyons sur nos gardes relativement à cet homme.

—Si nous réussissons une seconde fois à nous emparer de lui, dit Mosa, nous ferons bien de le tuer immédiatement.

Cependant Nicanor ne perdait pas son temps. Il détacha une partie de ses soldats qu'il envoya occuper les postes principaux de Modim, et prescrivit à une compagnie d'archers de pousser une reconnaissance hors de la ville, sur la route même que les Asmonéens avaient suivie pour gagner les montagnes.

Pour lui, il s'établit au palais, où il retint Nathan, que le signe formé par l'Israélite lui avait fait regarder comme l'un des espions les plus sagaces des Syriens.

Vers la fin du jour, il se rendit avec une escorte dans la rue que commandait la maison de Mathathias, pour examiner la force de cette position. Les portes étaient solidement fermées, et des Israélites se montraient sur les terrasses et aux différents étages de la tour, prêts à repousser toute attaque.

Nicanor retourna pensif au palais. Au moment où il y rentrait, une femme voilée l'arrêta et lui dit avec un accent qui le fit reculer d'un pas :

—Prends garde ! tu mènes des traîtres avec toi.

—Qui es-tu ? interrogea l'officier d'Antiochus.

—La pythonisse de la forêt.

A ce nom, une terreur superstitieuse se révéla sur les traits de Nicanor ; il avait plusieurs fois entendu parler de cette femme redoutée des païens, et il tremblait devant le pouvoir surnaturel qu'ils lui attribuaient. Comme la plupart des puissants de ce siècle, tout en se moquant de la vertu, il éprouvait une folle terreur en présence des organes accrédités des idoles.

Nathan chercha à s'esquiver. Mais Maacha, le saisissant par sa tunique, s'écria :

—Nicanor, cet homme te trompe.

—Quoi ! n'est-il pas des nôtres ?

—Il te trompe, te dis-je. Il y a deux jours, le misérable a violé ma retraite, profané les mystères que j'accomplissais, et poussé son audace sacrilège jusqu'à menacer ma vie.

—L'ison d'enfer ! balbutia l'Israélite dont la figure exprimait le dégoût et la haine, n'es-tu donc venue ici que pour m'insulter ?

—Je suis venue pour réclamer le châtement que tu mérites, répliqua la pythonisse.

—Il faut bien que tu sois coupable, puisqu'elle t'accuse, déclara Nicanor.

—Il l'est plus que tu le penses, ajouta la sorcière. Hâte-toi de le faire

arrêter et punir, si tu tiens à réussir dans ton entreprise ; sinon, crains la vengeance des dieux, et celle du roi, qui n'a jamais manqué de prêter l'oreille à mes requêtes.

Le fier Nicanor, à moitié convaincu, céda aux exigences de Maacha. Se tournant vers les soldats qui l'accompagnaient, il leur prescrivit de conduire Nathan à la prison.

Mais la pythonisse n'était pas satisfaite.

— Chef, reprit-elle, la prudence veut qu'on coupe le mal à sa racine.

— Que veux-tu dire ?

— Les morts seuls n'ont plus le pouvoir de nuire aux vivants. L'existence du traître que tu viens d'envoyer en prison sera une menace perpétuelle pour le succès de tes plans. Me comprends-tu ?

— Parfaitement. Mais il ne m'est pas permis de toucher à la vie d'un espion de certaine classe sans l'assentiment du roi.

— Je le regrette. Alors, hâte-toi d'informer Antiochus et de réclamer le châtimement du coupable.

— Je le ferai.

Maacha, se contentant pour le moment de ce qu'elle avait obtenu, ajouta néanmoins qu'elle se tiendrait au courant de ce qui concernait Nathan. Et elle se retira sans un mot de plus.

Nicanor entra pensif au palais. Il craignait que d'autres Israélites, jouant le rôle de Nathan, ne pénétrassent jusque dans ses conseils. Il savait que le mécontentement et la haine pour l'étranger étaient généraux dans la Judée, de sorte qu'il se défiait maintenant même des hommes du pays réputés comme les plus dévoués à la domination syrienne.

Sa situation dans Modim lui paraissait des plus difficiles. Les Asmonéens, il le comprenait, avaient de grandes chances de rallier autour d'eux beaucoup de soldats décidés à tout risquer pour affranchir la nation. Dans les villes, il y avait un parti flottant, et sans doute des Israélites épiaient tous les mouvements des Syriens afin de les neutraliser à l'occasion. Ces réflexions lui imposaient une réserve extrême, et il résolut de temporiser pour ne rien compromettre.

Le lendemain du jour où il était arrivé à Modim, Nicanor expédia deux courriers, l'un au roi Antiochus qui était en ce moment à Antioche, la capitale de son royaume, pour lui annoncer la révolte des Juifs, et l'autre à Jérusalem, pour recommander la plus grande vigilance et réclamer quelques centaines de soldats de renfort.

Mosa, sentant tout le poids de la responsabilité qui pesait sur lui, et inquiet de l'évasion de Nathan, surveillait de son côté avec une attention infatigable les mouvements de l'ennemi. Quoique si jeune, il déployait une prudence consommée jointe à une activité incomparable. Son frère, avec l'impétuosité d'un caractère ardent et intrépide, le pressait de faire une sortie pour chasser les Syriens de la ville ; mais Mosa résista, se ren-

fermant scrupuleusement dans les instructions précises qu'il avait reçues de Judas Machabée.

Le fils aîné de Mathathias lui avait ordonné de se tenir rigoureusement sur la défensive, et de ne point franchir l'enceinte de la maison, lors même que l'occasion la plus favorable se présenterait de combattre les Syriens. Il avait insisté sur ce point : qu'il fallait établir une sévère discipline parmi les hommes armés pour l'indépendance, et que les chefs devaient donner l'exemple.

Mosa, dont l'intelligence était à la hauteur du courage, était résolu d'obéir aveuglément. D'ailleurs, il professait pour Judas une admiration aussi grande que son amitié ; et celle-ci était sans borne.

De plus, Mathathias avait décidé que tout Israélite faisant cause commune avec l'ennemi, périrait comme traître envers Dieu et la nation. Sur ce point encore, Mosa n'était pas homme à désobéir.

La mort de Jozabad l'avait profondément désolé à cause de Salomith dont la douce image était sans cesse présente à sa pensée ; pourtant il regardait comme juste le châtement terrible infligé à l'Israélite prévaricateur. Il espérait que, n'ayant point trempé ses mains dans le sang du père, et s'étant abstenu de prendre part à ce prélude sanglant de la guerre, la fille du mort lui garderait ses sentiments d'autrefois.

Affligé d'abord de la mission pénible qu'on lui avait confiée de s'emparer de la famille de Jozabad, il avait fini par s'en féliciter en songeant que, s'il fût resté libre, Helcias eût peut-être pris les armes pour les Syriens, et pour venger son père tombé sous le glaive du chef des Asmonéens. Il ne pouvait penser sans frémir que, dans ce cas, il eût été exposé à rencontrer, les armes à la main, le frère de Salomith ; ou bien encore à le voir pris dans une bataille et condamné à périr, car Mathathias, il ne l'ignorait pas, se fût montré inexorable dans l'intérêt de l'exemple.

Voyant que l'ennemi se contentait d'occuper les principales positions de la ville sans paraître se préparer à l'attaque de la maison des Asmonéens, Mosa voulut visiter Helcias et Salomith. Plein d'égards pour celui qui naguère était un de ses meilleurs amis, et pour la jeune fille dont il désirait si vivement l'alliance, il les fit prévenir qu'il désirait les entretenir. Helcias refusa nettement de le recevoir.

Et comme l'envoyé de Mosa insistait :

—Il est le maître et nous sommes en son pouvoir, répondit Helcias mais il n'est plus pour nous qu'un ennemi, le complice de l'assassin de notre père et de la révolte coupable qui s'attaque à l'autorité légitime du roi Antiochus.

Salomith garda le silence. Persuadée comme son frère que les Israélites n'avaient pas le droit de se soustraire à la domination syrienne, elle ressentait de cruelles angoisses. Partagée entre son amour pour Mosa et ce qu'elle croyait un devoir, elle éprouvait dans son cœur d'inexprimables souffrances.

Mosa apprit avec une douleur poignante le refus d'Helcias.

—Salomith n'a-t-elle donc point essayé de fléchir son frère ? demanda-t-il.

—Non, lui fut-il répondu.

—Elle n'a rien dit ?

—Rien ; pas un mot n'est tombé de ses lèvres.

—Ah ! soupira le jeune homme, elle aussi me hait. Mais, quoiqu'il doive m'en coûter, je serai fidèle à la cause sainte que j'ai embrassée et pour laquelle mon père est mort.

Plusieurs semaines s'écoulèrent sans que les Syriens tentassent aucune attaque. Nicanor attendait le résultat de son message à Antiochus. Apollonius, gouverneur de Samarie, n'osait quitter le siège de sa province avant d'avoir reçu des ordres. Et puis, les Asmonéens, soutenus par les Réchabites, race énergique, se fortifiaient de plus en plus. Des montagnes où ils avaient établi leur quartier général, ils lançaient continuellement des partis dans la campagne, et l'audace de ces coureurs croissait tous les jours.

En vain la pythonisse assiégeait la demeure de Nicanor, ce dernier ne voulait pas prendre sur lui le supplice de Nathan qu'elle réclamait avec des cris de rage.

Stratonice, la fille du chef syrien, ayant appris la captivité d'Helcias, pressait son père de délivrer le jeune homme. Elle vint même plusieurs fois à Modim, au mépris des dangers qu'offrait la route, pour solliciter la réalisation de son vœu le plus ardent.

Nicanor, ne pouvant résister aux prières de sa fille, songea d'abord à investir de nuit la maison des Asmonéens ; mais, redoutant que les Israélites demeurés dans la ville ne profitassent de la circonstance pour se déclarer contre lui, il renonça à ce projet.

Il lui vint en tête un autre plan : sachant que la mère et la sœur de Mosa habitaient Esron, il résolut de faire enlever les deux femmes, puis de les proposer en échange d'Helcias et de Salomith. Mais, chaque fois qu'il tentait d'exécuter ce dessein, les bandes d'Israélites qui sillonnaient le pays se montraient tantôt sur un point, tantôt sur l'autre, ou se réunissaient tout à coup, prêtes à le combattre.

Il lui fallut encore renoncer à ce moyen sur lequel il avait compté.

A bout d'expédients, et voulant cependant à tout prix satisfaire sa fille, il s'avisa d'offrir de rendre Nathan, si on consentait à lui remettre Helcias et Salomith.

Un parlementaire se présenta donc un jour à la maison des Asmonéens, de la part de Nicanor. Conduit aussitôt en présence de Mosa, il exposa l'objet de sa mission.

Les pouvoirs du jeune chef n'étant pas limités à cet égard, l'offre lui sourit, car l'échange proposée lui permettait, si elle s'effectuait, de punir

l'espion et en même temps de prouver à Helcias et à Salomith que les événements n'avaient point altéré ses sentiments pour eux. Il se flattait en outre de mettre pour condition à leur élargissement que le fils de Jozabad ne porterait point les armes contre ses frères.

Sous l'influence de ces considérations, il dit à l'envoyé de Nicanor de revenir le lendemain chercher la réponse.

Dès qu'il eut congédié le parlementaire, Mosa courut à l'appartement qu'occupaient Helcias et Salomith, et entra sans se faire annoncer. Helcias l'accueillit avec un sourire amer, et Salomith témoigna son étonnement de cette brusque visite.

—Ne te suffit-il pas de nous tenir entre les mains, fit Helcias, que tu ne crains pas de venir insulter à notre infortune ?

—Ami, je ne mérite pas ce reproche, répondit Mosa profondément attristé de ce langage.

—Moi, ton ami ! je ne le suis plus du jour où tu t'es rangé du côté des rebelles, s'écria le fils de Jozabad.

—Pourtant je viens ici pour t'offrir la liberté.

—Tu ne feras que réparer une injustice, car tu n'avais aucun droit de nous la ravir.

—De grâce, n'engageons pas de discussion. Écoutez-moi seulement : veux-tu sortir de ce lieu ?

—Peux-tu le demander ?

—Eh bien, demain la porte de cette maison s'ouvrira pour toi et pour ta sœur, mais à une condition.

—Laquelle ? interrogea le jeune homme avec hauteur.

—Tu t'engageras à ne point combattre contre tes frères.

—Mes frères sont les Syriens et ceux qui leur demeurent fidèles.

—Tu ne réponds pas à ma proposition.

—Je ne puis l'accepter.

—Réfléchis : il y a peine de mort contre tout Israélite qui s'armera contre les Asmonéens.

—Je ne reconnais aucune autorité sur moi aux meurtriers de mon père, ni à des sujets révoltés contre leur prince.

—Alors, repris Mosa avec dépit, tu resteras prisonnier.

—Soit, répliqua sèchement Helcias.

Mais Salomith, qui s'était tue jusque-là, éleva la voix à son tour ; et, joignant les mains, elle dit d'une voix suppliante :

—Mosa, je t'en conjure, ouvre-nous les portes de cette demeure.

—Tu veux t'éloigner de moi ! à toi aussi, je suis devenu odieux ! fit le jeune homme avec l'accent d'une vive douleur.

—Je désire quitter la maison des meurtriers de mon père, répliqua Salomith.

Mosa laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Puis, bientôt il la releva ; il enveloppa d'un regard affligé le frère et la sœur, et reprit :

— Vous serez libres l'un et l'autre.

Et il s'éloigna brusquement.

Le soir de ce jour, l'échange s'accomplissait. Helcias et Salomith étaient remis entre les mains de Nicanor, qui livrait Nathan au chef des Israélites de Modim.

VIII.

COUP DE MAIN.

Tandis que les Syriens attendaient à Modim, à Jérusalem, à Samarie, les ordres de leur roi, les Asmonécens déployaient une activité prodigieuse. Mathathias semblait avoir recouvré la vigueur de la jeunesse, ou plutôt la grande âme du vieillard suppléait aux forces physiques diminuées par l'âge. Son appel à la guerre sainte avait été entendu : les plus vaillants hommes d'Israël accouraient sous ses étendards. Tous ceux qui tenaient au maintien de la loi ou qui fuyaient les maux dont les menaçait la domination étrangère, venaient à son secours.

Admirablement secondé dans sa glorieuse entreprise par ses cinq fils, cinq héros prêts, jusqu'au dernier, à donner leur vie pour Dieu et la patrie, il se vit bientôt à la tête d'une petite armée.

Alors, le chef de la maison d'Asmon divisa ses soldats en détachements et les lança par toute la province. Ces bandes, guidées par les fils et les amis de Mathathias, et même quelquefois par l'illustre Lévitte lui-même, frappaient inexorablement les prévaricateurs, et ceux qui échappaient à leurs coups s'enfuyaient en Syrie.

En même temps, ils détruisaient les idoles et rétablissaient le culte national.

Or, la nuit qui avait précédé le jour où s'était accompli l'échange de Nathan contre Helcias et Salomith, une troupe de cavaliers se présentait à la maison de Mosa et de Joakim, à Ebron. Judith et sa fille veillaient encore, priant avec larmes pour le triomphe de la cause sainte et pour le salut de ceux qu'elles aimaient. L'alarme se répandit d'abord dans l'habitation ; on crut à un coup de main de la part des Syriens, et la veuve d'Abiczer se préparait à faire allumer le fanal pour appeler au secours, comme Nathan le lui avait recommandé. Mais Sellum, qui s'était hâté de prendre des informations, accourut annoncer à Judith que les visiteurs tardifs étaient des amis, appartenant tous à l'armée des Asmonécens.

À peine l'intendant avait-il donné ce renseignement à la maîtresse de la maison, qu'un homme de haute taille, armé complètement, parut sur le seuil de l'appartement. Sellum se retourna et s'inclina respectueusement devant le nouveau venu, en portant la main sur son cœur.

Les deux femmes, debout également, laissèrent échapper en même temps un léger cri de surprise et de joie : elles avaient reconnu Judas Machabée, l'aîné des Asmonéens.

Le chef illustre, dont le bras vaillant devait restaurer Israël et dont le nom était promis à une éternelle renommée, fixa son regard affectueux sur la veuve d'Abiézer, puis il le reporta avec un sentiment plus doux encore sur Hannah ; alors un sourire éclaira son mâle visage et tempéra l'audace héroïque qui respirait dans toute sa personne. Parmi les Israélites aucun ne le disputait à Judas en force ou en beauté virile. Caractère, énergiquement trempé, intelligence lumineuse, cœur profondément convaincu et tout parfumé de piété, il était l'orgueil du vieux Mathathias qui se sentait revivre en lui plus encore que dans ses autres fils si courageux cependant, et si dévoués à la loi.

— Sois le bienvenu, Judas, dit la matrone en contemplant avec admiration le visiteur.

— J'étais l'ami d'Abiézer, répliqua le chef avec tristesse, et je suis l'ami de ses fils. Judith, je suis heureux de voir que la tranquillité règne dans ta maison. Les Syriens ne t'ont point inquiétée ?

— Aucunement. Ce soir, seulement, ton arrivée avec tes compagnons nous a causé une alerte : nous craignions un coup de main de l'ennemi.

— Du haut des montagnes je veillais sur cette maison, et c'était mon devoir, puisque je l'ai privée du glaive d'Abiézer.

— Je pense que Mosa et Joakim sont sains et saufs, fit la matrone.

— Tu les reverras dans deux jours.

— Quoi ! ils quitteront Modim ?

— Non ; mais j'espère en chasser les Syriens, et les communications avec la ville seront libres. En attendant, je viens te demander l'hospitalité, pour moi et pour mes hommes. Nous agirons la nuit prochaine. Demain, mes éclaireurs examineront la vallée ; quelques-uns se glisseront dans Modim, et reviendront m'indiquer sur quel point les Syriens sont moins vigilants. Tant que nous serons ici, je te prierai de ne laisser sortir aucun de tes gens.

— Ils sont tous sûrs et dévoués ; néanmoins tu seras obéi.

Judith appela Sellum, et lui transmit les recommandations de Judas. Elle lui prescrivit ensuite de loger les Israélites venus avec le fils de Mathathias et de faire soigner leurs chevaux. L'intendant exécuta promptement les ordres de sa maîtresse, et donna une consigne sévère à tous les anciens serviteurs, sur qui il savait pouvoir compter comme sur lui-même.

Il revint quelque temps après annoncer à la matrone que ses intentions étaient remplies ; mais, au moment de soulever la portière, il se heurta contre une forme sombre, qui s'enfuit et se déroba vivement à ses regards.

Au lieu d'entrer dans la salle où se trouvaient Judith, Hannah et Judas,

Sellum, malgré son âge, se précipita sur les pas de l'indiscret personnage qu'il avait dérangé, probablement, mais il ne put l'atteindre.

Il appela un serviteur intelligent et actif, et lui dit :

—Je viens de surprendre le nègre à écouter aux portes ; il s'est sauvé, et j'ignore de quel côté il est allé se cacher. Parcours la maison, tâche de le retrouver, et qu'on ne le perde pas de vue un seul instant.

Le serviteur s'empressa d'exécuter la mission dont on le chargeait.

En effet, c'était bien Méroé que Sellum avait rencontré près de la portière. Le misérable, guéri par les soins de Judith de la blessure que lui avait faite Nathan, paraissait se plaire dans la demeure de la matrone, car il ne parlait pas d'en sortir. De temps à autre, il s'échappait de la maison ; mais il y rentrait toujours vers la nuit, sans vouloir toutefois jamais s'expliquer sur ses excursions mystérieuses. On lui supposait si peu d'intelligence, qu'on se défiait de lui médiocrement. Malgré sa perspicacité, Sellum était loin de se douter du rôle joué par Méroé et de ses rapports intimes avec la pythonisse de la forêt ; il ne pouvait savoir que cet être disgracié de la nature et plus semblable à l'animal qu'à l'homme, avait voué à l'horrible sorcière l'affection que montre le chien pour son maître, et que son intelligence obscurcie s'illuminait de quelques rayons lorsqu'il s'agissait d'accomplir les œuvres du mal.

De son côté, la pythonisse tenait à Méroé comme on tient à un chien fidèle. Aussi, ne le voyant pas revenir le matin du jour qui suivit la mort de Jozabad, elle se décida à monter à la ville, où nous l'avons vue rôdant autour du palais du gouverneur.

Sitôt que le nègre put marcher, il se rendit au repaire de la magicienne, à qui il raconta sa mésaventure. Maacha se livra à des transports de rage en apprenant cette nouvelle provocation de Nathan, et jura qu'elle aurait à tout prix la vie de cet homme.

Elle ordonna à Méroé de retourner à Esron, chez la veuve d'Abiézer, et de lui rapporter exactement tout ce qui s'y passerait.

De là les inexplicables absences du nègre.

Sellum rentra dans la salle où l'attendait Judith, et sa figure, ordinairement si calme, exprimait une certaine préoccupation. Pour la première fois ses défiances s'éveillaient à l'égard de Méroé. Il raconta ce qui venait de lui arriver, sans taire ses soupçons.

Judas fronça le sourcil ; ses traits, habituellement empreints de la sérénité de la force, se voilèrent d'un nuage.

—Il faut que cet homme se retrouve, dit-il, et qu'on me l'amène. La moindre indiscretion pourrait compromettre le succès de notre entreprise.

Le chef israélite, sans perdre une minute, se rendit vers ses hommes, les mit au courant de ce qui se passait, et leur ordonna de se répandre aux environs de la maison de Judith pour intercepter au nègre toute communication avec l'extérieur.

Lui-même s'informa auprès des serviteurs si on n'avait pas découvert la trace de Méroé. Sur leur réponse négative, il sortit pour diriger les investigations de ses soldats.

A peine avait-il mis le pied hors de l'habitation, qu'un de ses gens accourut à lui, et indiquant de la main l'avenue conduisant au petit bois où le nègre avait été blessé, lui apprit qu'une ombre noire venait de s'élançer par là, sans qu'il pût l'arrêter.

Que faire ? Le moyen, pendant la nuit, de traquer un fugitif retiré dans un bois ! Judas dut se contenter de lancer des éclaireurs dans la campagne, et de faire surveiller par eux la route de Modim.

Le jour se leva sans qu'on eût aucune nouvelle de Méroé, et il fallut bien renoncer à mettre la main sur lui. Mais, de cet incident résultait une conclusion inquiétante : puisque le nègre s'était évadé, il agissait donc dans l'intérêt des ennemis d'Israël ; de plus, il devait avoir surpris le secret des plans de Judas, et il était allé le livrer.

Judas ne se déconcerta pas. Avec l'activité prodigieuse qui le caractérisait, il conçut immédiatement un autre projet, commanda d'élever, sur la terrasse de la maison, deux étendards, l'un du côté des montagnes, et l'autre du côté de Boarith, et se disposa à marcher sans retard sur Modim.

Ses hommes prirent en toute hâte un léger repas et se rangèrent en armes dans la vaste cour de l'habitation. Ils montèrent à cheval et attendirent en silence que leur chef donnât le signal du départ.

Judas prenait congé de Judith et d'Hannah. La matrone ne cherchait point à retenir le chef, ni à le détourner de la lutte périlleuse qu'il se préparait à engager : malgré l'affection profonde qu'elle lui avait vouée tant à cause du souvenir d'Abiézer que pour les vertus héroïques qu'on admirait en lui, elle ne crut pas devoir se permettre, en ces circonstances solennelles, de lui adresser même la simple recommandation de ménager sa vie. Les hommes généreux tombés déjà pour la loi soit dans les combats, soit dans les supplices, avaient-ils marchandé leurs jours ? des femmes, des adolescents avaient accepté la mort avec un courage incomparable. Ces illustres exemples étaient récents, actuels encore pour ainsi dire, et condamnaient à l'avance toute faiblesse, toute défaillance. Hannah, pourtant, si sa réserve virginale ne l'eût retenue, aurait certainement supplié Judas de ne point s'aventurer témérement et de réprimer l'audace indomptable qu'on lui reconnaissait, mais elle n'osa pas prononcer un mot en présence de l'homme qui lui apparaissait comme le plus grand de tous parmi les vaillants d'Israël. Elle répondit les yeux baissés, les joues rougissantes, aux adieux du redoutable Asmonéen ; et ses larmes coulèrent quand il se fut éloigné.

A l'heure même où Judas quittait la maison de Judith avec son escorte, une heure, environ, après l'élévation des signaux sur la terrasse, on vit débouter des sentiers des montagnes voisines de longues files de cavaliers ;

sur différents points de la vallée, des groupes armés se formaient, marchant lentement sur Modim ; en même temps, une troupe d'hommes aux costumes étranges, sortait de Boarith, et s'avancait avec précaution dans la direction de la ville, sous la conduite d'une espèce de géant qui n'était autre qu'Aser.

Avant de s'élancer en selle, Judas monta sur la terrasse ; de son oeil d'aigle il embrassa d'un coup les environs, et un sourire de satisfaction erra sur ses lèvres à la vue des mouvements qui s'exécutaient.

Les hommes qui descendaient des montagnes, c'étaient les détachements de l'armée de Mathathias, qui, sous les ordres de Jouathas, devaient prêter main-forte à Judas.

Les groupes dispersés dans la campagne, se composaient d'éclaireurs qui battaient sans cesse les environs de Modim et exploraient les routes venant des principales places occupées par les Syriens.

La troupe d'Aser s'était formée des esclaves israélites de Jozabad et d'une multitude d'autres qui avaient fui leurs maîtres à la nouvelle de la lutte commencée. Jusqu'alors Aser, cantonné dans la maison de Jozabad comme dans un quartier général, s'était contenté de gêner les communications de Jérusalem avec Modim ; plus d'une fois il avait intercepté des courriers et enlevé les dépêches de l'ennemi.

Judas, visiblement satisfait du spectacle qui se déroulait à ses regards, descendit rapidement, sauta sur son cheval, et faisant un dernier signe d'adieu à Judith, à Hannah, à Sellum qui étaient sortis pour assister à son départ, il se plaça en tête de ses hommes et gagna au grand trot la route de Modim.

Dès que l'étendard du glorieux Asmonéen eut paru dans la vallée, les éclaireurs se massèrent, les gens que guidait Aser se portèrent du côté par où s'avancait Judas, et la jonction de ces diverses troupes s'accomplit au pied de la montagne dont la ville occupait le sommet.

Il y eut un temps d'arrêt très-court ; puis, le chef, après avoir donné ses ordres, marcha directement sur la place. Il n'était guère encore qu'à mi-pente, quand de grands cris retentirent, et des soldats syriens accoururent pour disputer aux Israélites l'entrée de la cité. Mais à la vue de la nombreuse escorte de Judas et de la résolution qui animait les assaillants, ils reculèrent pour se mettre à l'abri des murailles.

Judas continua son ascension. Tout-à-coup un signal apparut sur la tour de la demeure des Asmonéens et provoqua les acclamations enthousiastes des soldats qui suivaient le fils de Mathathias.

L'échange des prisonniers venait de s'accomplir lorsque les mouvements de Judas furent aperçus par la garnison de Modim ; à peine si Helcias et Salomith avaient encore franchi le seuil du palais de Nicanor. Mosa allait ordonner le supplice de Nathan, qu'il tenait de nouveau entre ses mains. Déjà les Israélites se rassemblaient dans la cour entourée de portiques,

prêts à lapider l'espion, suivant les préceptes de la loi.

Nathan, debout, silencieux, impassible comme d'habitude, semblait ne pas entendre les malédictions dont on l'accablait. Pourtant, lorsque le fils aîné d'Abiézer lui avait déclaré qu'il lui fallait mourir, il avait réclamé un sursis, ou du moins qu'on référât de la sentence à Judas Machabée.

—Et tu mettrais à profit ce délai pour nous échapper encore, avait répondu Mosa. Sache-le, ici j'ai plein pouvoir sur les trâstres.

Nathan releva son regard morne sur le jeune homme et répliqua d'un ton triste :

—Judas me jugerait peut-être avec plus d'indulgence que toi. . .

L'espion s'interrompit brusquement, comme s'il eût craint d'en avoir trop dit. Mosa, retournant vers ses soldats, ouvrait déjà la bouche pour ordonner l'exécution ; mais la sentinelle qui veillait au sommet de la tour signala en ce moment ce qui se passait dans la vallée. Mosa, étonné de ces mouvements imprévus, dont aucun émissaire ne l'avait informé, monta lui-même au sommet de l'édifice pour juger en personne de la situation.

Il vit les éclaireurs et la troupe d'Azer qui se ralliaient à Judas, puis ce dernier s'approchant rapidement de la ville. Le jeune chef comprit que les Asmonéens avaient résolu de s'emparer de Modim, et il s'empressa de descendre pour être prêt à appuyer leur attaque.

Revenu dans la cour, il s'arrêta quelques minutes devant Nathan, et tira son poignard avec l'intention d'en finir immédiatement avec l'espion. Mais les cris des Syriens qui avaient remarqué à leur tour la troupe que Judas conduisait, l'interrompirent encore une fois.

—Qu'on jette ce misérable dans la prison souterraine, commanda-t-il, et qu'un homme reste constamment à la porte du cachot.

L'ordre de Mosa s'exécuta sur-le-champ. Nathan fut précipité plutôt qu'introduit dans la prison qui lui était assignée, une espèce de fosse dont une boue fétide recouvrait le sol, et où régnait une obscurité profonde. On plongeait dans cet immonde séjour les plus atroces scélérats, du temps que Mathathias commandait dans Modim. La porte massive se referma sur le captif, qui échangeait seulement son supplice pour un autre, et le soldat occupa son poste de gardien.

Bientôt les troupes de Judas Machabée se ruèrent sur l'une des portes de la ville, la forcèrent malgré la défense des Syriens, et pénétrèrent dans Modim. Leur chef les guida jusqu'au centre de la place, tandis que l'ennemi se réfugiait dans le palais du gouverneur et dans une tour située à l'Occident.

Les Israélites ayant fait une halte, Judas les partagea en trois corps ; le premier, guidé par lui, devait opérer contre le palais ; le second, sous les ordres de Jonathas, était destiné à l'attaque de la tour ; le troisième eut mission de se porter sur la demeure des Asmonéens, de se placer sous le commandement de Mosa, et d'occuper les postes les plus importants.

Cette manœuvre s'accomplit avec précision, avant que les Syriens n'eussent pu la pressentir ou prendre les mesures nécessaires pour s'y opposer. Judas s'élança, à la tête de ses hommes, vers l'habitation où Nicanor s'était retranché, l'aborda avec une irrésistible impétuosité, et ne tarda pas à l'emporter de haute lutte.

Le général d'Antiochus, forcé d'évacuer le palais, se retira avec le moins de désordre possible, se retournant de temps à autre pour faire face aux cavaliers ennemis qui le poursuivaient. Les compagnons de Judas, animés par l'ardeur de la lutte, devinrent furieux en apercevant des Israélites parmi les Syriens ; ils voulurent se jeter sur eux pour les châtier immédiatement de faire cause commune avec les tyrans de la Judée. Mais Machabée contint la colère de ses soldats, car il lui fallait garder l'édifice conquis, et par conséquent affaiblir le détachement qu'il commandait. Craignant que les Syriens, réduits au désespoir, ne se défendissent jusqu'à la mort ou ne profitassent de leur nombre pour un retour sérieusement offensif, il prescrivit à ses officiers de ne point trop les presser.

De son côté, Jonathas se rendit promptement maître de la tour ; et, agissant avec la prudente réserve de son frère, il se contenta de chasser l'ennemi hors de la ville.

Parmi les Israélites qui s'enfuyaient avec Nicanor, se trouvait Helcias. Le jeune homme, plein de ressentiment de sa récente captivité et de la mort de son père, s'était armé dès son entrée au palais. Forcé de s'éloigner de Modim avec les Syriens, il emportait sa sœur sur son cheval, et, malgré ce fardeau, il tirait de temps à autre une flèche contre les poursuivants.

Une partie de l'escorte de Nicanor avait déjà franchi la porte de la ville la plus voisine du palais, quand le détachement de Mosa se montra tout à coup, et se jeta sur les fugitifs. A la vue de son ancien ami, Helcias ne se possédant plus, et violant les règles de la prudence la plus élémentaire, s'arrêta brusquement, ajusta un trait sur la corde de son arc, et visa la poitrine de Mosa.

Salomith, hors d'elle-même, poussa un cri, et de sa main droite détourna le fatal javelot, qui frappa Joakim au bras. Mosa, voyant son frère blessé, et exaspéré de la tentative d'Helcias, se précipita tête baissée dans le groupe formé par les Israélites alliés des Syriens. Il allait atteindre de sa lance le fils de Jozabad ; heureusement les compagnons de ce dernier réussirent à l'entraîner et comme à l'enlever au milieu d'eux. En même temps Judas arrivait et commandait de suspendre toute poursuite.

Il était midi, et Modim ne renfermait plus un seul Syrien. Les Asmonéens rentrèrent en possession de leur cité, et des messagers, dépêchés par Judas, coururent aux montagnes avertir Mathathias du succès de l'expédition.

Le soir, à la tombée de la nuit, le vieux prêtre reparaisait dans sa maison, entouré de ses fils et de ses amis fidèles.

Mosa ne se présenta que fort tard devant le chef d'Israël. Il amenait Aser, l'ancien esclave de Jozabad, devenu l'un des plus intrépides champions de l'indépendance nationale. Le géant, le visage noir de poussière, les mains et les armes rouges de sang, le regard brillant de l'ivresse de la victoire, traînait à sa suite le nègre Méroé et une femme voilée d'un lambeau d'étoffe noire. Laisse à son initiative personnelle, il avait d'abord traqué dans toute la ville les Syriens qui n'avaient pu rejoindre à temps les troupes retranchées dans le palais ou dans la tour, égorgeant impitoyablement tous ceux qui lui tombaient sous la main. Il infligeait le même traitement aux Israélites reconnus pour être complices de l'ennemi.

Or, dans cette chasse terrible, inexorable, conduite avec la sagacité du chien sur la piste du gibier, il avait remarqué le nègre qui cherchait à se cacher avec sa maîtresse, et il s'était emparé de ces deux êtres dangereux. Comme il ne leur avait vu faire aucune démonstration hostile, il avait empêché ses hommes de les massacrer, et il les amenait à Mathathias, afin que le vieillard décidât de leur sort.

Judas comprit aussitôt que le nègre était bien le misérable évadé la nuit précédente de la maison de Judith : il apprit en quelques mots à son père ce qu'il savait, et il se mit à interroger Méroé.

—Tu nous as épiés hier soir, à Esron, lui dit-il d'un ton sévère, et tu t'es enfui pour informer les Syriens de nos plans.

—Le nègre se tut.

—Réponds, drôle, insista Machabée, ou je te livre aux bourreaux qui trouveront bien moyen de te faire parler.

Effrayé de cette menace, Méroé se réfugia près de sa maîtresse, qui répondit à sa place :

—Ne fais pas de mal à ce malheureux ; ne vois-tu pas qu'il est idiot ?

—Judas et les assistants, frappés de l'accent étrange et guttural de la voix de Maacha, l'examinèrent attentivement. Puis Mathathias, à son tour, demanda :

—Quelle est cette femme ?

Un Israélite qui la retenait par son vêtement, souleva son voile, et tous les spectateurs reculèrent d'horreur à la vue de cette figure affreusement mutilée.

Nul ne la connaissait, et une stupeur silencieuse s'empara de l'assemblée.

Maacha profita habilement de l'effet que sa vue produisait, et elle reprit :

— Vous voyez en moi une victime de la cruauté des amis des Syriens : un scélérat qui leur est vendu m'a mise en cet état, il y a déjà plusieurs années.

—De qui veux-tu parler ? interrogea Judas dont les défiances n'avaient point cessé.

—D'un monstre nommé Abiram, et qui maintenant se fait appeler Nathan.

—Nathan ! répétèrent à la fois Judas et Mosa, mais avec une expression toute différente.

L'accent du fils aîné de Mathathias trahissait l'incrédulité, et celui de Mosa une violente colère.

—Si tu dis vrai, ajouta le jeune homme, je déclare qu'en effet tu es innocente.

—Je jure que je n'ai exprimé que la vérité, s'écria la pythonisse en levant sa main décharnée.

—Rien de plus facile à constater, reprit Mosa : Nathan, ton ennemi et le nôtre, est ici.

—Il est ici ! fit Judas avec un étonnement qu'il ne put dissimuler.

—Oui, l'odieux espion est retombé dans mes mains ; il m'avait échappé, comme je t'en ai informé ; mais, aujourd'hui même, j'ai échangé contre lui Helcias et Salomith, afin de préserver Israël des machinations redoutables de ce traître, le plus dangereux des hommes.

Maacha tressaillit en apprenant que Nathan vivait encore. Elle croyait que Mosa l'avait déjà vengée de son ennemi, et elle n'avait pas peu contribué à décider Nicanor à l'offrir en échange des enfants de Jozabad.

—Qu'on amène cet homme, ordonna Mathathias.

Sur un signe de Mosa, deux soldats coururent à la prison. Ils revinrent presque aussitôt, rapportant un cadavre, celui du gardien préposé à la surveillance de Nathan.

—La porte du cachot était ouverte, raconta l'un d'eux, et nous n'avons trouvé que cet infortuné, gisant sur le sol, un poignard planté dans la poitrine.

Mosa eut un rugissement de rage, et il s'écria :

—Nous avons affaire à un véritable démon : cet homme, en vérité, possède une habileté infernale : il nous échappe encore !

Judas se pencha sur le cadavre et se releva sans prononcer un mot. Il avait reconnu un soldat au sujet duquel il avait exprimé quelque défiance, au moment où Mathathias et lui-même sortaient de Modim, après la mort de Jozabad, pour gagner les montagnes.

Maacha ramena son voile sur son visage. Quant à Mosa, il insista pour qu'on recherchât activement Nathan.

Machabée se baissa de nouveau vers le cadavre dont il toucha la main.

—La poursuite serait vaine, déclara-t-il : cet homme est froid, ses membres sont rigides, preuve qu'il est mort depuis plusieurs heures. Nathan est certainement en sûreté.

Ce fut aussi l'avis de Mathathias et des officiers présents, de sorte que la chose en resta là.

Ensuite, le vieillard, indignant du geste la pythonisse et le nègre, recommanda de les laisser aller en liberté. Nul n'éleva d'objection contre cette décision. Maacha et Méroé s'empressèrent de profiter de la permission qu'on leur accordait ; ils sortirent en toute hâte de la maison des Asmonéens, et quittèrent la ville dès le lendemain.

(A continuer.)

POURTRAIT DU PRÊTRE.

Nous recommandons à la religieuse attention de nos lecteurs les réflexions suivantes de M. Peyrève. Destinées à des malades, elles n'en paraîtront que mieux appropriées aux infirmités du temps présent.

“ Le prêtre, à l'exemple du Christ et par sa grâce, est un mélange d'homme et de Dieu. Seulement le Christ était Dieu par essence, tandis que le prêtre ne l'est que par participation au sacerdoce du Fils de Dieu. S'il se regarde en lui-même, il ne voit que la ressemblance de la misère humaine et du péché ; s'il se regarde en Jésus-Christ, il ne voit plus que du divin. Prodigeux assemblage de toute misère et de toute grandeur !

“ Le prêtre est Dieu en Jésus-Christ quand il enseigne ; car les vérités qu'il annonce sont de l'ordre surnaturel et divin, éternelles, immuables, soustraites par leur nature même à la puissance du temps comme à celle du génie.

“ Le prêtre est Dieu en Jésus-Christ quand il lie et délie les consciences ; car, “ qui peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul ? ” Ce n'est donc point à l'homme, c'est à Dieu que les âmes les plus délicates et les plus fières viennent dévoiler les secrets de leur vie. C'est Dieu qui les écoute, qui les justifie et les remet en grâce. Otez Dieu, que reste-t-il ?

“ Le prêtre est Dieu en Jésus-Christ quand il transmet, dans le rite extérieur du sacrement, la grâce invisible. Car de régénérer une âme par le baptême, de la fortifier par la confirmation, de la justifier par la pénitence, de la nourrir par l'eucharistie, de la sanctifier dans le mariage, de la glorifier dans le sacerdoce, et enfin de la consacrer pour la résurrection bienheureuse dans l'extrême-onction, ce sont choses qui ne sont point d'ici-bas et que jamais un homme n'attendra d'un homme.

“ Mais surtout à l'autel le prêtre est Dieu par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, en Jésus-Christ, quand il offre pour le salut du peuple “ un sacrifice pur, saint, sans tache, un pain sacré de vie éternelle et un calice d'éternel salut ” ; car les sacrifices des hommes n'étaient point tels, et leurs holocaustes ne plaisaient point à l'éternelle justice. Il est Dieu avec Jésus-Christ quand, à l'instant suprême du sacrifice, posant la victime divine dans son état d'immolation, il dit sans détour : “ Ceci est mon corps,—ceci est le calice de mon sang, du nouveau et éternel testament (mystère de foi), qui sera répandu pour vous et pour un grand nombre en rémission des péchés.”—Car c'est maintenant ici un langage divin.

“ Voilà donc le prêtre comme un Dieu. Le voilà sur le trône de la grâce, les mains pleines et surchargées des dons divins, maître des trésors

éternels, maître de les communiquer aux âmes et de les sauver : que reste-t-il à faire que “ d’aller avec confiance au trône de la grâce, pour obtenir miséricorde et trouver grâce dans un secours opportun ? *Ad thronum gratiæ.*”

“ Mais quelle apparence maintenant que vous, faible, pauvre, écrasé, humilié dans l’infirmité de l’âme et de la chair, vous osez *aller avec confiance Cum fiducia !* à cet être transfiguré de la clarté de Dieu, plus grand que les anges, et dont les séraphins entourent l’autel en tremblant ?—O Dieu ! ceci demande un nouveau prodige ; car, si j’ai besoin d’un Dieu pour me secourir, j’ai besoin d’un homme pour partager mes douleurs, et rassurer la démarche de ma misère par sa ressemblance et sa compassion à mes maux.

“ Eh bien ! je regarde encore ; ce prêtre tout à l’heure grand et saint comme un Dieu, je l’aperçois maintenant faible comme moi.

“ Ce saint Paul, cet incomparable apôtre, dont tout l’univers connu rassasié à peine la divine ambition, qui vient de parcourir deux fois le monde romain, des rives du Jourdain aux colonnes d’Hercule, qui vient de conquérir à l’Evangile plus de provinces qu’il n’a vécu d’années, ce grand soldat de Jésus-Christ, le voilà qui rentre enfin dans sa cellule pour le repos d’un jour. Mais je l’écoute et je m’étonne. Quelle inquiétude s’est emparée de lui ? Quel trouble l’agite ? Quelle puissance peut ébranler ce cœur qui ne trembla ni devant le fer ni devant le feu, et supporta sans fléchir la colère des maîtres du monde ? Ah ! tout à l’heure c’était le Dieu, et c’est l’homme maintenant. Seul après ses victoires, saint Paul trouve dans son cœur et dans ses veines un ennemi plus terrible que ne l’étaient et la fureur des Juifs, et l’impureté de Corinthe, et la sagesse d’Athènes, et le despotisme des Césars de Rome ; il se trouble, il frémit, il se plaint comme un faible : “ Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? ” *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* Voilà l’homme dans le prêtre : *Ecce homo !*

“ Chrétien faible et souffrant, souffrant dans le corps, souffrant dans l’âme aussi, car toutes les infirmités sont sœurs et elles s’appellent ; chrétien malade, quel que soit ton mal, voilà le prêtre tel que Dieu l’a fait pour ta consolation et ton salut.

“ Quand, brisé par tes maux, découragé, troublé, tu iras chercher le prêtre pour lui demander du secours, tu trouveras deux êtres en lui : tu trouveras un homme pour connaître tes misères, et tu trouveras un Dieu pour les guérir.

“ Ce prêtre Dieu et homme, homme avec toi, Dieu en Jésus-Christ, ne trouvera rien d’étranger à soi dans tes angoisses et dans tes douleurs.

“ Il te dira : “ Mon frère, vous êtes inquiet ? Moi aussi je connais l’inquiétude et ses langueurs mortelles : *et ego !*— Vous êtes découragé ? Moi aussi j’ai perdu courage dans l’excès de mes souffrances, et Dieu m’a

relevé : *et ego !*—Vous vous regardez comme seul dans le monde, et cette solitude vous est horrible à penser. Moi aussi j'ai connu la solitude dans l'épreuve, et Jésus-Christ m'a soutenu ; *et ego !* Vous êtes malade, infirme, tourmenté par vos douleurs, vos mauvais penchant, vos désirs, ou par les passions ou les injustices des hommes, ou bien tous ces maux semblent s'unir à la fois pour vous écraser ; mais le prêtre aussi connaît tout cela : *et ego, plus ego !*—Il est malade comme vous, fragile comme vous, tourmenté, persécuté, méprisé, délaissé, accusé, contredit comme vous au dedans et au dehors, défiguré comme vous par la pesanteur de la chair ; pauvre d'esprit, pauvre de cœur, bien petit dans l'estime du monde, sans éclat, sans beauté, sans force, homme de douleurs comme vous, et savant seulement dans l'infirmité : *Non est species ei neque decor ; et vidimus eum et non erat aspectus ; despectum et novissimum virorum, virum dolorum et scientem infirmitatem.*

“ Encore une fois malade et pécheur, voilà l'homme dans le prêtre. Approche donc avec confiance ; car s'il est sur le trône de la grâce avec Dieu, il est avec toi dans l'épreuve et le combat, et c'est tout le mystère de son sacerdoce.

“ Approche avec confiance, parce qu'il est fils d'Adam et homme comme toi, capable de connaître tes blessures ; approche avec espérance aussi, parce qu'il est fils de Dieu, Dieu lui-même en Jésus-Christ, et qu'il peut te guérir.

“ Comprends-tu bien maintenant la raison de ses abaissements ? Elle est toute entière dans ta propre infirmité. Il n'est si enchaîné aux misères mortelles que pour te rassurer dans tes craintes et mettre plus près de toi le salut.

“ Quel cœur auras-tu donc, si, retournant contre l'honneur de Dieu, l'ouvrage de sa miséricorde, tu méprises dans son serviteur une faiblesse qui ne demeure en lui que pour toi ?

“ Sois plus sage et plus juste. Regarde le prêtre selon la foi. Ne reproche pas au fils de Dieu les misères du fils de l'homme ; ne donne pas au fils de l'homme la gloire qui revient à Dieu.

“ Le prêtre est une énigme, mais c'est une énigme divine.

“ Choisi parmi les hommes pour les hommes, *ex hominibus assumptus, pro hominibus*, le prêtre est ta victime, et Dieu ne l'a laissé à son infirmité que pour consoler la tienne, la guérir et te sauver.

REPRÉSENTATION DE LA PASSION DE N. S. J. C.,

A OBER AMMERGAU.

Nous publions aujourd'hui une relation très-intéressante sur la Représentation de la Passion, qui a lieu tous les *dix ans* dans les Montagnes du Tyrol.

C'est une Dame catholique, appartenant à l'une des plus grandes familles d'Angleterre, qui raconte les impressions de son pieux pèlerinage.

Lady Herbert, veuve d'un des derniers Ministres de la Guerre en Angleterre, est un auteur distingué : Elle a publié plusieurs ouvrages qui jouissent d'une grande popularité dans tout le Royaume Uni, (*Voyage en Espagne, — Voyage en Judée, — Les Institutions Monastiques en Espagne, etc., etc.*)

Nous empruntons cette relation au *Tablet*, journal catholique de Londres.

“ On a tant écrit sur la Représentation de la Passion, dans les pays du Tyrol, qu'il semblerait, à première vue, superflu d'en parler encore ; cependant, comme il n'y a pas deux personnes dans le monde qui lisent un livre, ou qui assistent à quelque événement, avec les mêmes sentiments, je me détermine à écrire mes propres impressions. J'indiquerai d'abord quelle est l'origine de cette cérémonie pieuse.

“ En l'année 1683, une maladie contagieuse s'était répandue dans les montagnes du Tyrol. Le nombre des victimes était considérable ; on avait pris toutes les précautions possibles dans la ville d'Ammergau, située à quelques lieues d'Insruck, et l'on y avait interdit l'entrée de tout malade. Un ouvrier, étant allé travailler dans la plaine, revint à la fin de la semaine pour passer le dimanche à Ammergau. Là il tomba malade et mourut au bout de deux jours. Son mal se répandit partout ; au bout de trois semaines quatre-vingt-dix personnes moururent, et plusieurs centaines étaient atteintes de la contagion. Alors les principaux citoyens du village, pour obtenir du ciel la cessation du fléau, se réunirent à l'église où ils firent le vœu d'honorer, tous les *dix ans*, par de grandes fêtes, le mystère de la Passion de Notre-Seigneur.

“ A peine eurent-ils fait cette promesse, que la peste cessa dans tout le village, et que tous les malades déjà atteints guérirent complètement. Depuis ce temps le vœu a toujours été observé, et tous les citoyens regardent cet accomplissement comme une obligation religieuse, qui leur a été léguée par leurs ancêtres.

“ Le voyage d'Angleterre au Tyrol est très aisé ; on part de Londres à quatre heures P. M. et on est à Douvres à sept ; à neuf heures et demie on part de Douvres et on arrive à Ostende dans la nuit. Là on trouve un

renvoi qui vous mène à Bruxelles, où l'on arrive au point du jour ; on s'arrête là une heure et demie, et on a le temps d'entendre la sainte messe à une petite église située près du *Dépôt*. De Bruxelles l'*Express* vous mène à Cologne où vous arrivez à quatre heures et demie du soir ; là, vous pouvez aller visiter la cathédrale, assister à la bénédiction du Très Saint Sacrement, et aux prières du soir.

“ Dans tout ce que je dis, ajoute Lady Herbert, je suppose que vous faites ce voyage en esprit de pèlerinage, et que vous tenez à assister à toutes les cérémonies religieuses, à tous les offices dont vous pouvez rencontrer l'occurrence. Après vous être reposé toute la nuit à Cologne, le lendemain matin vous entendez la sainte messe à la cathédrale, qui est à côté du *Dépôt* : après la messe vous prenez un *ticket* pour Munich, où vous arrivez à 9 heures du soir. Là, vous trouvez une multitude de voitures pour vous faire conduire à Ammergau ; mais il est prudent de *télégrapher* d'avance, afin d'avoir de la place dans les hôtels de cette petite ville ; ensuite vous vous mettez en route.

Le voyage de Munich à Ammergau offre le plus bel aspect ; le pays est magnifique ; on rencontre des montagnes élevées dans les airs à perte de vue, dont le sommet est caché par les nuages, et d'où descendent, comme de grands fleuves, d'immenses glaciers. Toutefois, ce n'est pas là ce qui frappe le plus le voyageur chrétien ; ce qui lui fait plus d'impression, c'est la quantité innombrable qu'on rencontre, de croix et d'oratoires de la Vierge, souvent entourés de pèlerins qui s'arrêtent là pour se reposer et prier.

Une autre personne, ayant assisté à la même Représentation, rapporte que sur le chemin on offrait aux Voyageurs des billets, portant cette annonce solennelle, qui leur fit une grande impression :

“ LE GRAND SACRIFICE DE LA RECONCILIATION SUR LE CALVAIRE.

“ Histoire de la Passion de N. S. J. C. suivant les quatre Evangélistes, avec tableaux tirés de l'Ancien Testament, représentée fidèlement pour la réflexion et l'édification des fidèles. (Avec permission des Autorités.)”

Nous arrivâmes à 4 h. du soir au village d'Ammergau, où après nous être reposés quelques instants à l'hôtel, nous fîmes visiter l'enceinte où la Représentation de la Passion devait avoir lieu le lendemain matin, et nous eûmes la précaution de retenir nos places. A notre retour chez nous, toutes les cloches de l'église sonnaient à grande volée, pour appeler les pèlerins à l'office du soir. Nous trouvâmes l'église remplie de villageois et d'étrangers. Les chants étaient magnifiques, et les voix admirables ; ensuite eut lieu la bénédiction du Très-Saint-Sacrement ; c'était une préparation convenable pour le pieux spectacle que nous devions contempler le lendemain.

Revenus à notre hôtel, on nous offrit les photographies des principaux costumes du pays. Ce qui nous frappa le plus, ce n'est pas tant la

beauté des costumes que la pureté et la bonté qui semblaient respirer sur toutes les figures.

Le lendemain matin, nous fûmes réveillés entre 3 et 4 heures par un coup de canon, et par le carillon de toutes les cloches qui appelaient les fidèles à l'église. Nous nous hâtâmes, et nous trouvâmes déjà réunie, une foule immense qui assistait aux messes célébrées en même temps, à cinq autels différents, ce qui fut renouvelé plusieurs fois jusqu'à 7 heures, à cause du grand nombre de prêtres étrangers venus à la cérémonie. Il était impossible pour la plus grande partie des assistants de trouver des sièges, tant il y avait de monde. La plupart approchèrent de la sainte table, et nous remarquâmes entr'autres, avec beaucoup d'édification, tous ceux qui allaient figurer dans la Représentation.

“Après la messe, à 7 heures, chacun retourna déjeuner, et vers huit heures tous se rendirent au lieu de la scène, sans confusion et avec recueillement, presque tous, tenant le chapelet à la main. A 8 h. précises, trois coups de canon furent tirés, et l'orchestre commença. Nous avions pris la précaution de nous munir de petits livres, expliquant les différentes scènes qui devaient se passer, avec les paroles et les chants. Ce que nous trouvâmes de mieux en ce genre est un petit opuscule composé par le curé de Gluchstadt. Il est illustré par des figures d'Albert Durer, et a été traduit en Anglais par Miss. Catherine Thompson. Aussitôt que la musique eut cessé, les choristes au nombre de vingt, entrèrent, s'avancèrent gravement des deux côtés et se placèrent en cercle sur la scène. Ils étaient revêtus de longues robes de couleurs éclatantes, où le rouge, le vert et le bleu dominaient; par dessus leurs robes ils avaient des tuniques blanches brodées, retenues par une ceinture en galon d'or, et enfin des couronnes d'or sur la tête. Leur chef s'appelle Jean Mair.”

Il faut savoir avant tout que le théâtre se compose de deux estrades distinctes: l'une dans le fond, fermée par un rideau qu'on lève pour laisser paraître chaque tableau, et qu'on baisse ensuite. L'autre est vaste, s'étendant jusqu'aux spectateurs, et occupe toute la largeur du théâtre; c'est là que viennent se dérouler les scènes du drame.

“Le chœur ne prend pas part à la récitation; il n'a d'autre fonction que d'expliquer les scènes qui vont se suivre. Il n'y a rien de plus noble que l'attitude des Choristes, rien de plus grave et de plus solennel que leur chant. Le chœur ayant fait entendre, en quelques strophes, l'exposition du Mystère de la Passion, se plaça à droite et à gauche, et on leva le rideau du fond, sur lequel est une belle vue de la ville de Jérusalem.

“Nous eûmes alors deux tableaux vivants: le premier représentant l'expulsion de nos premiers parents, du Paradis Terrestre, et au bout de quelques instants, un second représentant le sacrifice d'Abraham. La merveille en tout cela était la parfaite immobilité des personnages; il était impossible de deviner que nous voyions des êtres vivants, l'illusion était complète. On

baissa encore le rideau et le chœur commença à annoncer les scènes qui allaient suivre. Ce chœur fait peu de gestes et seulement trois différents, qu'ils exécutent tous ensemble avec beaucoup de gravité : les choristes lèvent ou abaissent les bras, ou joignent les mains en signe de supplication ; ces mouvements ajoutent beaucoup à l'effet du chant. Alors le rideau se leva encore, et on entendit la voix de quatre enfants qui racontaient en chantant, comment la mort était entrée dans le monde, après la chute dans le Paradis Terrestre. Plusieurs personnages étaient agenouillés devant une croix noire, et le chant racontait comment la mort était venue par un arbre, et comment la vie avait dû venir par un autre arbre.

“ Un petit pamphlet, publié à Oxford sur cette représentation de la Passion, note comme digne de remarque, le caractère Biblique de toute cette œuvre. Les faits, les paroles, les expressions de la Sainte Ecriture sont seuls reproduits ; tout commentaire est exclu ; et, dit ce petit livre, “ j'ai trouvé là, en ce petit Village Catholique, un sentiment délicat et exact de la Sainte Ecriture que je n'ai jamais vu dans aucun Village protestant, et que je ne crois pas pouvoir être surpassé par aucun écrivain de la secte, quelque instruit et consommé qu'il soit dans l'interprétation Biblique.

“ Chacun des Actes de la Passion est précédé par les tableaux figuratifs de ce qui doit suivre.

“ La première scène représente l'entrée de Jésus dans Jérusalem : Le Sauveur est assis sur un âne. Plus de 300 personnages composent son cortège. Ensuite Notre-Seigneur descend de sa monture, adresse quelques paroles au peuple et à ses disciples, et porte ses pas vers le Temple. C'est là que se tiennent les vendeurs et les acheteurs, se livrant à un trafic inconvenant. Le Fils de Dieu renverse les tables des changeurs, et les sièges des marchands de victimes, ce qui excite la colère des Scribes et des Pharisiens, mais surtout des marchands, qui se joignent aux ennemis du sauveur pour concerter sa perte.

Nous lisons dans une autre Relation qu'au moment où le Sauveur renverse les tables des marchands, et les cages renfermant les animaux destinés aux Sacrifices, toute l'assistance éclata d'une vive hilarité, en voyant l'argent tomber et rouler à terre, les brebis et les agneaux s'échapper de toutes parts, les pigeons et les colombes s'envoler dans les airs, et les trafiquants au désespoir, courant pour rattraper leur propriété en fuite.

J'attendais avec impatience et en même temps avec crainte Joseph Mair, celui qui représente Notre-Seigneur ; j'avais peur de ne pas le trouver à la hauteur de son rôle : mais bien loin de là, je puis dire que, par sa dignité, sa gravité, la simplicité et la mansuétude de son ton et de ses paroles, mêlés d'un doux accent de tristesse, il dépassa toute mon attente.

Plus je le contemplais et plus j'étudiais son débit, plus son attitude et ses manières m'impressionnaient. Sa figure reproduit le type conçu par

Léonard de Vinci. On trouve en lui la majesté pleine de calme, de douceur et d'attrait, si frappante dans la *Cène* du grand Peintre. A la fin de la scène, j'étais tellement attentive et absorbée que je ne pouvais plus penser à autre chose. Sa voix est belle, et si distincte que vous n'en perdez pas un mot, tandis qu'il est impossible de rendre par la parole la simplicité et la dignité de son attitude. Plus tard j'ai vu cet homme dans son humble chaumière, et il m'a fait la même impression. Toute son occupation est de méditer sur la Passion, et il n'a pas d'autre profession que de sculpter des crucifix : il parle peu, communique tous les jours, et considère son rôle comme une sorte d'apostolat, par lequel il espère avec ses compagnons, porter les âmes à Dieu, et les rendre plus dignes de l'œuvre de la Rédemption.

“ Le seconde scène représente la réunion des prêtres, assemblés pour assouvir leur haine et leur jalousie contre le *Juste*. Elle est précédée d'un tableau qui nous montre le jeune Joseph, enfermé dans une citerne par ses frères. On remarque les costumes d'Anne, de Caïphe et des autres prêtres ; on est frappé des raisons perfides dont ces hypocrites essayent de motiver leur projet criminel : tout est admirable.

“ La troisième scène est une des plus touchantes ; elle est précédée du tableau représentant les adieux du jeune Tobie à ses parents. Ensuite Jésus-Christ apparaît dans les rues de Béthanie avec ses disciples, ce qui est parfaitement représenté ; il se rend avec ce cortège, à la maison de Simon le Pharisien. Là on voit Marie Madeleine se tenant près de Notre-Seigneur, avec les parfums précieux. Le contraste entre l'amour généreux et la dévotion profonde de cette grande Pénitente, et l'égoïsme et l'avarice de Judas, qui tient sa bourse à la main, est représenté de la manière la plus magistrale.

“ Les paroles de Notre-Seigneur et celles du Pharisien, ne sont autres que celles de la Sainte Ecriture, qu'on nous a rendues familières dès l'enfance. En cette scène, du reste, comme dans les autres, on ne s'attache pas à toutes les petites particularités, mais on est saisi, comme si on participait soi-même à ces grands événements ; et cette impression grandit toujours à mesure que la représentation avance. Les adieux de Notre-Seigneur à sa Sainte Mère et aux deux sœurs, Marthe et Marie, malgré leurs instances et celles des disciples, furent si touchants, et il dit avec tant de sentiment ces paroles “ que son heure n'était pas encore venue, ” que toute l'assistance fut transportée et émue jusqu'aux larmes. L'émotion avait gagné jusqu'à un gentilhomme Anglais, et un Slegmatique Allemand qui étaient près de moi, et qui sanglotaient comme si leur cœur eut dû se briser.

“ Le tableau suivant représente la substitution de l'humble Esther à la place de l'orgueilleuse reine Vasthi, épouse du roi Assuérus, et figure la substitution de la nouvelle Jérusalem à l'ancienne. Dans la scène, on

voit Notre Seigneur répandre des larmes sur le sort de la ville coupable.

“ Puis, suivant exactement les saints Évangiles, on le voit envoyer St. Pierre et St. Jean pour préparer la salle du souper. Bientôt, on assiste aux combats que Judas éprouve dans sa conscience. J’ai trouvé le caractère du traître admirablement tracé, car il ne cède pas dès le commencement, à la tentation et à l’offre de l’argent ; ce qui restait encore de bon dans cette âme tentée se montre encore. On voit comme cette lutte ressemble bien aux agitations que nous éprouvons nous-mêmes, lorsque nous sommes tentés de tomber dans le mal, en suivant nos mauvaises inclinations.

“ Cette conception du caractère de Judas était nouvelle pour moi, et cependant je compris aussitôt combien elle était vraie, et combien il était au contraire, invraisemblable que Judas eût suivi Notre Seigneur pendant trois ans, en partageant ses peines et ses dangers, s’il avait eu, dès le commencement la résolution de le trahir et de le livrer. Il est plus vraisemblable de le voir céder enfin à une tentation à laquelle il ne sait plus résister, et qui le pousse à un crime sans rémission et sans repentance.

“ La scène suivante nous montre la dernière Cène précédée par le tableau de la Manne dans le désert, et que je trouvai encore plus beau que tous les tableaux précédents. Les enfants les plus jeunes de la scène, et jusqu’à des enfants de trois ans, “ semblaient comme pétrifiés,” ainsi que l’annonce le *Guide book*, tant ils sont immobiles.—Vient ensuite le lavement des pieds, l’entretien de Notre Seigneur avec ses apôtres, ses dernières paroles, les protestations de dévouement de St. Pierre, les témoignages d’affection du bon Maître, exprimés avec tant de majesté et un certain ton d’exaltation affectueux qui surpassaient encore tout ce que nous avons vu jusque-là. Ensuite Jésus s’adresse à Judas, et lui fait entendre qu’il connaît son dessein ; mais Judas s’enfuit, et alors la nuit vient. (1)

“ Le tableau suivant est la vente de Joseph par ses frères pour vingt pièces d’argent, ce qui nous ramène à Judas : après quoi nous nous trouvons de nouveau, dans le *Sanhedrin*, en présence du grand Prêtre. Il y a là une discussion très-longue et très-violente ; mais à la fin l’accord s’établit et l’indigne Judas reçoit avec avidité le *prix du sang*. Seuls, Joseph d’Arimathie et Nicodème protestent et quittent la salle, tandis que tous applaudissent à la convention sacrilège.

“ La représentation qui suit est celle de l’Agonie au Jardin des Oliviers ; elle est précédée par trois tableaux de l’Ancien Testament : Adam et Ève travaillant avec leurs enfants, et mangeant leur pain à la sueur de leur front : Joab embrassant Amasa et le frappant en même temps de son glaive : et enfin Samson livré par Dalila aux Philistins.

“ Notre Seigneur, ayant prononcé ce magnifique discours rapporté au 17^e chapitre de St. Jean, s’avance dans le Jardin avec ses disciples, en

(1) Il est à remarquer que cette situation est parfaitement rendue dans la Cène de Léonard de Vinci.

choisit trois pour *veiller avec lui*, et se prosterna jusqu'à terre, puis répète trois fois la prière de son Agonie. La figure de Mair en cette circonstance parut vraiment divine. Ensuite vient la scène de la trahison ;—on voit que c'est *de sa propre volonté* que Jésus se livre à ses ennemis. On lui lie les bras, ses disciples l'abandonnent, et il est conduit par les gardes, au milieu des insultes et des outrages, à travers la cité.

“ A ce moment il y a une interruption, et toute l'assistance quitte le théâtre pour aller prendre le repas. Tous les visages conservaient l'impression des sentiments éprouvés, pendant les heures qui venaient de s'écouler ; le dîner à l'hôtel, se passa dans le silence le plus profond.

Au bout d'une demi-heure nous allâmes reprendre nos places dans le théâtre, et de nouveau le même silence s'établit. S'il était troublé un instant par l'arrivée de quelque retardataire, un murmure venant des principales places occupées par des Tyroliens, montrait combien ils étaient péniblement affectés de cette interruption.

La scène suivante qui est la huitième, est celle du soufflet reçu par Jésus chez Anne, le beau-père du grand prêtre. Elle est précédée par le tableau du Prophète Michée, frappé sur la face pour avoir dit la vérité au roi Achab. La scène nous montre le calme et la dignité de Notre Seigneur devant Anne qui se tient sur un balcon, ayant le Christ enchaîné devant lui. On voit la multitude entourant le Fils de Dieu, furieuse, irritée, *pleine d'insultes et d'accusations* ; et Jésus la contemplant avec des regards d'une affectueuse compassion ; tandis que Anne, dans l'impuissance où il est de trouver aucune offense dans la victime, la renvoie à Caïphe.

“ Le reniement de St. Pierre qui vient ensuite, (9e scène), est représenté dans toutes ses circonstances, aussi bien que le profond repentir de cet apôtre au moment où le *coq chante*. Je puis dire que l'acteur de ce rôle est peut être le plus admirable, après celui qui représente Notre Seigneur, dans l'intelligence du caractère qu'il représente.

“ La dixième scène précédée par le tableau de la mort de Naboth et les souffrances de Job, représente les outrages et les indignes traitements dont Notre Seigneur fut abreuvé pendant la nuit qui précéda son jugement. Elle est pleine de tristesse, et montre la patience divine et l'incomparable douceur avec laquelle le Fils de Dieu supporta les brutalités d'une soldatesque effrénée.

Le désespoir de Judas forme le sujet de la onzième scène, laquelle est regardée par quelques-uns comme la mieux traitée de toute cette belle composition. Elle est précédée par deux tableaux représentant le meurtre d'Abel et le désespoir de Caïn. Puis viennent les tentatives de Judas pour restituer le prix de son crime, ses remords accablants, et enfin son suicide ; le tout est rendu avec la plus dramatique expression.

“ Dans la douzième scène nous voyons *Jésus devant Pilate*. Ce tableau est précédé par celui de Daniel dans la fosse aux lions. La multitude

des Scribes et des Pharisiens, excitée par Anne et Caïphe, insulte et accuse Notre Seigneur qui se tient calme et patient, et ensuite est conduit au pied du balcon où Pilate apparaît pour le juger.

“ Alors l’innocence de Jésus étant clairement manifestée, Pilate s’efforce de le délivrer et, pour échapper aux menaces et aux fureurs de la multitude, il fait conduire Notre Seigneur à Hérode, comme un séditieux. Hérode ne pouvant non plus *trouver de cause de mort contre lui*, le livre à la risée de ses courtisans, l’affuble comme un insensé, et le renvoie à Pilate.

“ Les Pharisiens parcoururent les rues, mêlés à la foule qu’ils ont ameutée contre le Juste.

“ Ensuite vient la 13ème scène précédée par les tableaux des frères de Joseph, montrant à leur père la robe aux diverses couleurs, couverte de sang; et d’Abraham offrant son fils Isaac sur le mont Moriah. Cette scène représente la flagellation et le couronnement d’épines; elle est rendue, avec une vérité navrante, et nous n’avons pas le courage de la décrire. On y sent merveilleusement l’angoisse de Pilate représentée avec un grand talent; on suit avec tous ses détails, la lutte qu’éprouve intérieurement ce magistrat, dans son désir de sauver l’Innocent, et dans la crainte où il est d’exciter la haine publique contre lui-même.

“ Je trouve ici relevée dans le *pamphlet d’Oxford*, une observation qui m’avait frappée moi-même : Les accusations qui se suivent m’ont paru accablantes de longueur, et dépassent en ce sens, tout ce que j’avais jamais lu en fait de relation de procès criminel. J’éprouvais un véritable besoin de voir arriver les scènes suivantes. Il faut dire cependant qu’au milieu de tous ces conflits interminables, la dignité de la Sainte Victime était toujours admirablement conservée : car parmi toutes ces scènes accablantes, se succédant de maisons en maisons, de palais en palais, de rues en rues, du corps de garde au tribunal, et du tribunal au Calvaire, cette figure pâle, silencieuse, proférant à peine une parole, ne remuant pas un seul trait, immobile, morne, semblait appartenir à un être d’un monde supérieur; tandis que de toutes part c’était *la rage, la fureur et comme un océan de malice, d’insulte et de haine*, venant se briser contre l’humilité et l’abaissement volontaire de la Victime. Celle-ci était immobile, impassible; pas un regard de colère ne tombait de ses yeux, pas un mot de plainte ne s’échappait de ses lèvres. Or, cette force de l’âme était admirablement rendue : une grandeur mystérieuse semblait envelopper cette personification sainte comme d’un manteau. Mair apparaissait comme pénétré surtout de l’idée de victime conduite à l’immolation, et cependant il ne pouvait manifester cette pensée que par son attitude, sa démarche et l’expression de ses traits; car il allait de scène en scène, presque sans ouvrir les lèvres, et ayant les mains attachées derrière le dos. Non, jamais je ne pourrai oublier l’impression que j’ai reçue alors.

“ La 14ème scène représente la condamnation de Notre Seigneur; elle se

précédée par le tableau du Bouc-Emissaire. Le tumulte augmente: Pilate proteste, mais il cède à cette menace: *Si vous délivrez cet homme vous êtes l'ennemi de César.* Il fait enfin un dernier effort en amenant Barabbas: Mais c'est en vain, on ne veut que la mort du Juste, et la toile tombe sur ce cri: *Que son sang tombe sur nous et sur nos enfants!*

“ La 15ème scène nous montre la *Via Crucis*. Elle est précédée de deux tableaux: *Isaue portant le bois de son sacrifice*, et *Moyse montrant le Serpent d'airain*. La rencontre de Notre Seigneur avec sa Sainte Mère, et bientôt après avec les femmes de Jérusalem, est tout à fait touchante et nous a rempli d'attendrissement.

“ Avant la 16ème scène représentant le crucifiement, le chœur, pour la première fois, change de vêtements, prend des habits de deuil et chante une lamentation pleine de beauté et de tristesse qui se rapporte parfaitement à la situation.

“ Ensuite arrive le crucifiement, dont on ne peut expliquer la cruelle réalité. Les deux larrons sont attachés avec des cordes, mais pour Notre-Seigneur, il n'en est pas ainsi; le sang coule de ses pieds et de ses mains qui paraissent transpercées; le sang coule aussi du côté, lorsqu'il est ouvert par le coup de lance. Le spectacle de N. S. en croix dure pendant vingt minutes. Le temps de ce supplice semble accablant de longueur, et cependant ce n'est que la neuvième partie des trois heures que dura la douloureuse réalité accomplie sur le Calvaire, il y a 1871 ans. L'on entend, une à une, les Sept touchantes paroles de Notre-Seigneur, gravées au cœur de tout chrétien. Enfin on est encor plus touché de l'abandon de la Victime que de son agonie même. Elle semblait comme délaissée, même de la divinité. Ici je cite les paroles du livre d'Oxford:

“ Il était abandonné à toutes les amertumes de l'humanité souffrante: car le point suprême du christianisme, ce n'est pas la *divinisation* de l'homme, mais *l'humanisation* d'un Dieu; ce n'est pas la vie donnée par la vie, mais la vie sortant de la mort: et la puissance du salut qu'il apporte ne doit pas être cherchée d'abord dans la vie qui ne périt pas, mais dans la profonde désolation et l'anéantissement du Dieu-homme immolé, et dans son sang versé.”

“ Enfin vient la scène de la mort: on entend les derniers gémissements du mourant; on voit les mouvements de l'agonie, l'affaissement de la tête au moment où se fait entendre la grande parole, *Consummatum est*.

“ Tout à coup le tonnerre gronde et fait retentir ses roulements effrayants; le soleil s'obscurcit, un homme arrive, criant *que le voile du temple s'est déchiré*. Les prêtres et les Pharisiens terrifiés et bourrelés de remords, disparaissent; les soldats, avec une froide cruauté, brisent les jambes des larrons: mais quand ils arrivent à Notre-Seigneur, Madeleine s'élançe et défend le corps sacré de son maître, et le Centurion se contente de percer le côté. Alors tous s'éloignent, et il ne reste que trois person-

nages au pied de la Croix : la Ste. Vierge, Marie Madeleine et St. Jean.

“ Au bout de quelques instants, a lieu la Descente de la Croix, telle qu'elle est représentée par les grands peintres, et exécutée avec tendresse et dévotion. Le corps qui semble avoir toute la rigidité et la pâleur d'un cadavre, descendu d'abord, puis enveloppé avec soin de blancs suaires, par Nicodème, St. Jean, et Joseph d'Arimathie, est placé avec une vénération profonde sur les genoux de Celle qui, encore petit enfant, l'avait tenu entre ses bras. Enfin, il est déposé dans la tombe, renfermé sous la pierre ; et alors Marie s'étant placée tout en larmes, au chevet du tombeau, et Marie Madeleine aux pieds, la toile tombe.

“ Mais comment Mair a-t-il la force d'arriver jusqu'à cette seizième scène ? ceci est un prodige. La fatigue doit être excessive, même en faisant abstraction de tous les sentiments qu'il a à manifester pendant ces diverses scènes. Et cependant il est impossible d'apercevoir en lui aucun signe d'épuisement, lorsque la toile se levant tout-à-coup pour le dix-septième acte, on voit représentée la scène glorieuse de la Résurrection. Le Chœur l'annonce d'avance, par un chant de louange plein de joie et de transport. Le tableau figuratif qui précède représente *la délivrance de Jonas*, et le *passage des Israélites à travers la Mer Rouge*.

“ On voit les Gardes entourant le tombeau et veillant ; ils s'entre-tiennent des circonstances extraordinaires qui ont accompagné la mort de Celui qu'ils gardent, et des rumeurs d'une résurrection, quand tout-à-coup avec un coup de tonnerre, un Ange apparaît ; la pierre est renversée, et le Seigneur, vêtu d'une robe éclatante d'argent, entouré de rayons de lumières, et portant à la main un étendard de triomphe, s'élance du tombeau devant ses gardes effrayés et éperdus, qui, aveuglés par l'éclat de cette apparition, tombent à la renverse, tandis qu'il passe au milieu d'eux, tout resplendissant d'une majesté divine.

“ Bientôt paraissent les Saintes Femmes, portant des parfums dans des vases précieux : l'Ange leur raconte ce qui s'est passé. Puis viennent St. Jean St. Pierre et, à la suite des autres, Marie Madeleine, pour la seconde fois, cherchant encore son divin Maître. Cette scène admirable, si belle dans la sainte Ecriture, où ce seul mot *Marie !* révèle à ce cœur plein d'amour, qu'elle a devant-elle le *Maître* qu'elle n'avait pu encore trouver, est magnifiquement rendue.

“ Peu après surviennent les Scribes et les Pharisiens, accourus de leur côté pour inspecter le tombeau, et qui, désespérés de le trouver vide et de voir la consternation des gardes, essayent de les rassurer, et leur offrent de l'argent pour les engager à dire que pendant qu'ils dormaient, les Disciples étaient venus enlever le corps.

“ Cette circonstance, dit ici le personnage cité plus haut, fut le signal
 “ d'une explosion de toute l'assistance, surtout de la part des habitants
 “ qui, sans retenue, s'abandonnèrent à toute la vivacité de leurs senti-

“ ments, et à l'expression, d'une part, de leur amour pour le Sauveur ;
 “ d'autre part, de leur indignation contre ses persécuteurs. Ils se
 “ levèrent tous avec des cris de menace et de dérision contre les Phari-
 “ siens, tous criant : ah ! cherchez-le ! cherchez-le ! Vous le trou-
 “ verrez au dernier jour ! ”

“ Le tumulte devint extrême ; et plusieurs s'avançant vers la scène, nous pensions qu'ils allaient l'escalader et tomber sur les Pharisiens stupéfaits. Mais le rideau étant tombé à ce moment, l'agitation s'apaisa au milieu des éclats de voix et des applaudissements.

“ Enfin la dernière scène termine tout par un spectacle de triomphe. Un solennel *Alleluia* est chanté par un chœur considérable ; Jésus-Christ apparaît en vainqueur, environné de tous les saints personnages, et foulant ses ennemis sous ses pieds ; pendant qu'on chante : *Il fallait que le Christ souffrit, afin d'entrer par les épreuves, dans sa gloire.*

“ J'ai fini ma tâche ! la représentation terminée, nous nous rendîmes en silence, et avec émotion à l'Église, l'endroit où nous étions le mieux, pour pouvoir réfléchir sur tout ce que nous avons vu. Là nous avons prié pour que l'impression de cette belle fête ne sortit jamais de notre esprit et de notre cœur.

“ Nous allâmes ensuite faire visite à Joseph Mair : Ses manières et son extérieur répondent absolument au personnage qu'il avait représenté. Il nous reçut sans embarras, mais avec une dignité calme et simple, et quand je m'aventurai à lui parler de l'effet qu'il avait produit sur nous, il inclina la tête gravement, comme s'il eût reconnu que le compliment ne pouvait s'adresser à lui

“ Ce rôle qu'il avait représenté, il ne le quittait pas avec la tunique de pourpre du Sauveur, mais je voyais qu'il le regardait pour ainsi dire, comme une part essentielle de son existence de chaque jour, et que dans sa foi profonde, il se considérait toujours comme en la présence de son Dieu.

“ Notre guide lui ayant demandé de nous montrer l'anneau que lui avait donné le Prince de Galles, il nous le montra sans aucune apparence d'orgueil ou de complaisance personnelle.

“ Je lui demandai alors de nous céder quelques-uns des Crucifix qu'il travaillait, et qui sont d'une exécution admirable, mais il me répondit qu'ils étaient tous vendus.

“ Enfin nous nous retirâmes en nous recommandant à ses prières : le lendemain nous recevions de nouveau *le pain de vie*, au sanctuaire d'Ammergau, puis nous reprenions le chemin de notre demeure, demandant au Seigneur d'accomplir le combat de la vie avec un nouveau courage, afin de pouvoir réaliser la pensée exprimée dans ces derniers chants du Chœur d'Ammergau :

“ Nous avons représenté devant vous la vie et la mort de Celui qui est
 “ le Maître de toutes les existences, afin qu'ayant contemplé ce qui s'est

“ accompli de plus grand sur la terre, vous puissiez conquérir ce qu'il y
“ a de plus grand à espérer pour une âme immortelle.”

De son côté l'Assistant que nous avons déjà cité, s'exprime ainsi en terminant sa narration :

“ Après avoir contemplé ce touchant et admirable spectacle, nous n'a-
“ vons pu nous empêcher d'éprouver un vif sentiment de regret, en pen-
“ sant que, dans la suite des âges, l'Eglise a vu disparaître ces Représ-
“ sentations autrefois si populaires et qui faisaient de si profondes impres-
“ sions sur les âmes.

“ En effet si le malheur des temps et les ravages de la *Réforme*
n'avaient pas amené la suppression de ces naïves Représentations, on ne
peut douter qu'elles n'eussent participé aux progrès des arts, progrès que
l'on a vu si admirablement se manifester dans les œuvres de la *Peinture*
et de la *Musique*. Et pourquoi ne seraient-elles pas arrivées à cette
perfection d'expression que l'on trouve dans tant de productions des
grands Maîtres, telles que *Athalie*, *Esther*, ou *Polycucte* ?

“ Alors, au lieu d'avoir vu les sujets profanes envahir seuls, le théâtre,
l'Eglise aurait eu ses drames classiques qui, pour la perfection artistique
auraient pu rappeler les belles pièces religieuses et patriotiques de la
Grèce.

“ Aimons à espérer qu'un jour le beau drame d'Ammergau pourra peut-
être susciter quelque grande inspiration dans le monde Chrétien ! ”

Institution des Jeunes Aveugles, à Montreal.

Nous avons espéré pouvoir publier dans cette livraison la magnifique lecture que M. Napoléon Bourassa fit à la chapelle Nazareth, lors de son inauguration, le 29 avril dernier, ainsi que la charmante description du Rév. Messire F. Martineau, sur l'explication morale et religieuse de la décoration de cette chapelle ; mais à notre grand regret, forcé de renvoyer plus tard cette publication, nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs, en reproduisant aujourd'hui les considérations suivantes d'un célèbre orateur sur l'Institution des Jeunes Aveugles.

“ S'il est une infortune, dit-il, digne d'exciter au plus haut degré les sympathies des âmes simplement sensibles, c'est bien, sans doute, celle de ces êtres intéressants, tristement déshérités par le malheur de leur naissance ou par quelque accident fatal, de l'un de ces sens qui mettent l'homme en communication, soit avec le monde visible, soit avec le monde moral. Les uns, privés de l'organe de l'ouïe, ne peuvent entendre la parole qui éclaire, qui console, qui fortifie, ne peuvent échanger avec leurs semblables leurs sentiments et leurs pensées, par le doux commerce des entretiens de l'amitié.

“ Les autres, les yeux fermés à la brillante clarté des cieux, ne peuvent jouir du spectacle que la lumière révèle aux regards charmés qui en perçoivent les rayons. Quelques-uns, en petit nombre, il est vrai, *priviliégiés* du malheur, languissent affligés d'une double disgrâce. Le jour ne se fait chez eux par l'un ni par l'autre de ces sens que l'on peut appeler les fenêtres de l'âme, ils restent plongés dans les horreurs d'une nuit éternelle, qui enveloppe à la fois, dans ses sombres plis, et leurs facultés physique, et leur intelligence.

Est-il sous le soleil une affliction égale à cette affliction ? J'ai bien considéré successivement tous les maux qui tourmentent les mortels, je n'en vois point de pareils dans la société ni dans la nature. La perte d'un membre, il est vrai, met d'avance au tombeau une partie de nous-mêmes. Les maladies rendent l'existence amère, et, si elles se prolongent, elles sont comme une longue agonie, comme une mort de tous les jours et de toutes les heures. Les chagrins couvrent la vie d'un voile de deuil. La vieillesse traîne ordinairement après elle un long cortège d'infirmités. La pauvreté a des rigueurs qui font frémir l'humanité. Mais dans toutes ces disgrâces de la fortune, ou dans ces tristes nécessités de la condition humaine, une consolation nous reste, si la vue et l'ouïe nous sont laissées. Le malheureux, qui en a conservé l'usage, peut *voir* la terre qui lui sourit dans la variété de ses productions et la richesse de sa parure ; il peut *voir*

des hommes compatissants qui s'attendrissent sur ses souffrances : il peut *parler* de ses peines, les verser dans le sein d'un confident discret et éprouvé. Une douleur qui s'épanche est à demi consolée. Il peut *entendre* des paroles d'encouragement et d'espoir, et puiser de la confiance dans un regard ami. Ou, si la vue de la terre l'attriste, parce qu'elle n'a pour lui que des épines ; si le commerce des hommes l'importune, parce qu'il les a trouvés méchants et injustes, il peut *contempler* du moins la lumière du ciel qui réjouit le cœur de toute créature, et par de là l'azur de la voûte étoilée, se faire une idée de la gloire qui attend le juste après les tribulations de la vie ; il peut toujours *entendre* la parole de grâce et de salut, la *lire* dans les écrits de ses interprètes et de ses docteurs ; se nourrir des maximes et des sentiments des sages, et, à défaut des vivants, converser avec les morts.

“ Ces compensations sont refusées au pauvre aveugle, à l'infortuné sourd-muet, respectivement à la nature de l'infirmité qui les affecte. Le seul adoucissement à leur malheur est de n'en pas comprendre toute l'étendue. Pour l'aveugle, il possède sans doute deux facultés bien précieuses : il entend et il parle, on l'interroge et il répond, l'harmonie des sons le trouve sensible. Mais que de privations sont imposées à l'aveugle ! Combien de jouissances lui sont pour jamais étrangères ! Pour lui le grand spectacle de la nature est un livre fermé. Les splendeurs de ce firmament déployé sur nos têtes comme un pavillon, ce soleil, roi du jour, qui s'éclance comme un géant dans la carrière, répandant sur son passage des flots de pourpre et d'or ; ces étoiles, cortège de l'astre des nuits, poussière étincelante, semée à pleines mains dans les champs de l'espace ; ce globe terrestre avec ses accidents variés et ses trésors inépuisables ; toutes ces grandes scènes de la nature, si propres à élever l'âme, à nous faire admirer, louer, chérir la puissance et la bonté du Créateur, un beau lever de l'aurore, un beau crépuscule, les couleurs de l'arc-en-ciel, les nuances des fleurs, les feux du diamant, la mer dans ses soulèvements et son calme sublime, la sombre majesté des forêts, les hautes montagnes, la profondeur et l'étendue des horizons contemplés du haut de leurs cimes, la fraîcheur des vallées où mille cours d'eau vive entretiennent une éternelle verdure . . . ; tous les chefs-d'œuvre de l'art, toutes les créations de l'industrie, toutes les collections de la science qui attestent si éloquemment le génie de l'homme, palais, musées, aqueducs, bibliothèques où sont rassemblés tous les trésors de la pensée, autant de merveilles qui sont pour l'aveugle comme si elles n'étaient pas. S'il raisonne avec vous sur plusieurs objets, il en est une infinité d'autres sur lesquels il ne peut vous comprendre. S'il entend la voix de l'homme, il ne voit point son visage où se peignent toutes les affections de l'âme ; s'il reçoit les tendres soins d'une mère, il aura vécu sans avoir vu son sourire.

“ Longtemps ces êtres infortunés attendirent un consolateur qui compatit

à leur manière et s'occupât de l'adoucir ; ils ne trouvèrent autour d'eux qu'oubli, indifférence. Nous aurions beau consulter les annales des peuples, interroger leurs lois ou leurs réglemens d'administration, nous ne trouverions nulle part qu'ils aient été l'objet de quelque attention, de quelque prévoyance.

“ Jésus-Christ paraît dans la Judée. Le bruit de ses miracles retentit dans les cités et les campagnes. Ces miracles ont exclusivement pour objet les plaies de l'humanité souffrante ; mais il semble accorder un intérêt plus affectueux, une compassion plus tendre au sourd-muet et à l'aveugle-né, soit que leur condition lui parut plus malheureuse, soit qu'il y vit une image plus sensible du déplorable état du genre humain qu'il venait sauver, *aveugle et sourd universel*, comme l'appelle saint Augustin. Et comme les peuples persistaient à croire que ces infirmités étaient toujours la punition d'un crime et lui demandaient, à l'occasion d'un aveugle-né qui s'offrait sur son passage, si cet aveugle devait imputer à ses propres péchés ou à ceux de ses parents le malheur de sa naissance. Jésus combat ce préjugé populaire où des instincts égoïstes pouvaient trouver un prétexte contre la pitié et la bienveillance, par cette belle réponse : “ Ni lui, ni ses parents n'ont péché ; mais Dieu a permis qu'il fut né aveugle, pour manifester en lui sa gloire par un prodige.” Et Jésus lui ayant touché les yeux de ses mains divines, il les ouvrit à la lumière. C'en fut assez pour opérer toute une révolution dans le cœur humain. Le christianisme ne vit plus en eux que des frères d'autant plus dignes d'être chéris qu'ils étaient plus affligés. Il les recueillit dans ses hospices, leur prodigua tous les soins physiques, s'efforça par toutes les industries du zèle, de les initier à la vie morale, de les élever jusqu'à la connaissance de l'ordre surnaturel, en même temps qu'il veillait à assurer leur existence par l'apprentissage des métiers et des arts utiles. Des établissemens spéciaux leur furent même exclusivement affectés, témoin cet hospice des Quinze-Vingt, fondé par le saint roi Louis, et que six siècles ont respecté, où trois cents Aveugles recevaient, et reçoivent encore aujourd'hui, avec le bienfait de l'instruction, tous les moyens de pourvoir aux besoins de la vie du corps et de la vie de l'âme.” La ville de Montréal qui embrasse tous les genres de bonnes œuvres, ne pouvait demeurer étrangère à celle-là ! Honneur donc et reconnaissance aux généreux bienfaiteurs et bienfaitrices qui ont doté notre cité de cet asile offert à cette grande infortune ! Cette reconnaissance, les aveugles la célébreront par leurs chants et dans leurs concerts. Honneur à celui qui, sachant que la charité est confiante, *qu'elle croit tout, qu'elle espère tout*, n'a pas craint d'être, si vous le voulez, imprudent et téméraire ! Qui ne sait que la charité a toujours procédé ainsi ! Toutes les grandes institutions dont s'honore la religion et l'humanité, ont été fondées à l'encontre des étroits calculs et des timides conseils de la prudence humaine. Des projets d'agrandissement pour l'établissement de Nazareth furent donc conçus et bientôt exécutés. Les entrailles de la miséricorde s'étaient dilatées, il fallait bien que l'Asile élargit son enceinte. C'est par des miracles de charité que notre sainte Religion a conquis le monde : c'est par ces mêmes miracles qu'elle y perpétuera son empire.

**Lettre Pastorale de Mgr. Langevin, Evêque de
St. Germain de Rimouski,**

AU SUJET DE L'EMIGRATION CANADIENNE.

Nous engageons nos lecteurs à parcourir attentivement le document que nous leur présentons. Les enseignements que l'on y puisera sont de ceux qui portent bonheur, et nous sommes bien aises de les consigner ici dans l'*Echo*.

“ Une maladie dangereuse, qui règne depuis quelques années dans d'autres parties du pays, vient de pénétrer dans certaines paroisses du diocèse : Nous voulons parler de cette rage d'émigration qui s'est emparée d'un trop grand nombre de nos jeunes gens de la campagne, et même dernièrement de quelques pères et mères de famille, et de quelques jeunes filles. Nous considérons cette manie comme tout à fait insensée et désastreuse tant pour la patrie que pour ceux qui s'y laissent entraîner.

1o. C'est une manie insensée — Le Canada, en effet, grâce à une Providence toute spéciale, offre à ses habitants les avantages les plus grands sous tous les rapports : sol généralement fertile, combustible en quantité, pouvoirs d'eau innombrables, richesses minérales inépuisables. Si nos hivers sont longs, en revanche notre climat est très-salubre, et la végétation très-rapide. De plus, notre peuple jouit d'une forme de gouvernement qui lui assure la paix et la liberté, et les taxes lui sont presque inconnues. Pareillement, au point de vue religieux, ne trouvez-vous pas dans notre heureux pays la protection la plus large pour votre foi, et les secours les plus abondants pour opérer votre salut et bien élever vos enfants ? Que pouvez-vous désirer davantage ? Que prétendez-vous obtenir de plus dans un pays étranger ? Qu'allez-vous chercher au milieu d'un peuple dont vous ignorez la langue, dont les habitudes et les mœurs sont si différentes des vôtres ? — N'est-ce pas là une folie inconcevable, une sorte de vertige ? On comprend qu'une population émigre lorsqu'elle est opprimée dans son pays, qu'elle ne peut y trouver moyen de vivre même avec du travail et de l'économie, qu'elle y est surchargée d'impôts : mais le Canada ! .. Ah ! N. C. F. combien de fois n'avons-Nous pas entendu en Europe des Français, des Italiens, Nous dire : Quel beau, quel heureux pays vous habitez ! il n'y en a plus de semblable au monde ! — Et c'est à ce pays que plusieurs peut-être d'entre vous se préparent à tourner le dos, à dire un éternel adieu !

2o. Nous ajoutons que cette émigration est désastreuse au Canada. — Tous les vrais amis du pays, tous les hommes sérieux, gémissent sur cette fièvre des voyages qui tourne trop de têtes. Le dernier recensement est venu donner une triste confirmation à toutes leurs craintes : l'accroissement de la population canadienne-française et catholique a diminué d'une façon alarmante durant les dix dernières années : beaucoup de bonnes terres sont abandonnées par leurs propriétaires, et la disette de bras se fait sentir dans plus d'un endroit. Que va-t-il arriver ? Des étrangers vont venir remplacer ces lâches déserteurs, et enlever à notre race la prépondérance qu'elle aurait dû avoir à cœur de conserver dans une contrée qu'elle a défrichée et établie la première.

30. Mais il y a plus : ce sont ces pauvres exilés volontaires qui s'exposent, en s'expatriant ainsi, aux plus grands périls du côté temporel aussi bien que du côté spirituel.

Et d'abord, au point de vue *temporel*, vous quittez le soin de la terre, la culture de vos champs, occupation si honorable et si indépendante, la vie de la campagne si favorable au tempérament, pour aller vous enfermer les journées entières, dans des fabriques malsaines, travailler dans des manufactures, où le bon air manque aux poumons, où le plus souvent la santé se détériore rapidement, où vous passez votre vie entière, et vos enfants, et vos petits enfants après vous, dans une sorte d'esclavage ; où vous dépendez, pour votre pain de chaque jour, de maîtres quelquefois bien exigeants. On prétend que les gages sont plus élevés aux États-Unis ; mais les provisions, tous les effets, ne sont-ils pas en proportion ? Combien peu en est-il qui s'enrichissent dans ces voyages ? Combien au contraire qui reviennent au pays, épuisés de force, de santé et d'argent ? Combien d'autres qui voudraient bien revoir le toit paternel, mais qui ne peuvent en trouver les moyens ? Combien de ces familles canadiennes qui gémissent sur la terre étrangère, et soupirent sans cesse après le moment où il leur sera donné de revoir le Canada ?

Si maintenant nous envisageons la question au point de vue *spirituel*, elle prend un aspect encore plus lugubre. Chaque jour, en effet, vos Pasteurs ont à déplorer le malheureux sort de nos compatriotes aux États-Unis, sous le rapport religieux et moral. Privés, pour la plupart, pendant des mois entiers, des secours de notre sainte Religion, rencontrant difficilement des prêtres parlant leur langue, habitués à leurs usages, nos pauvres Canadiens sont très-souvent comme des brebis abandonnées, qui ont perdu leur berger. Les dimanches succèdent aux dimanches, et point de messe, point de sermon, point de confession ni de communion. Et les enfants s'élèvent ainsi, privés d'instruction chrétienne, exposés même à fréquenter des écoles où ils n'apprennent, avec une langue étrangère, que le vice et le mépris de l'Église Catholique.

N'en est-ce pas assez, N. C. F., pour retenir ceux d'entre vous qui, écoutant de mauvais conseils, auraient l'intention de quitter leur pays, leur paroisse, la maison où ils sont nés, les tombeaux de leurs pères, pour aller végéter misérablement dans la République voisine ? N'en est-ce pas assez pour les détourner de leur dessein si peu patriotique et si mal raisonné ? Pendant que les véritables amis du Canada cherchent à y ramener nos pauvres exilés, iront-ils donc grossir le nombre, déjà trop considérable, de nos compatriotes qui pleurent la patrie absente, ses joies paisibles, ses solennités religieuses ?—Réunissons-nous tous, donnons-nous la main, pour garder à notre cher Canada ces enfants dénaturés et ingrats.

Sera notre présente Lettre lue et commentée au prône, dans les paroisses d'où il est déjà parti et dans celles d'où se proposent de partir quelques-uns des fidèles pour les États-Unis.

Donné à St. Germain de Rimouski, en notre demeure épiscopale, sous notre seing, le sceau du diocèse et le contre-seing de notre secrétaire, ce septième jour d'avril, mil huit cent soixante et douze.

† JEAN, Ev. de St. Germain de Rimouski,
Par Monseigneur,

JACOB GAGNÉ, Ptre. *Secrétaire*.

REVUE SCIENTIFIQUE.

VACCINATION.

Voici un sujet de la plus haute importance et sur lequel nous nous faisons un devoir d'attirer l'attention; il intéresse tout le monde, mais surtout notre pays. Un savant docteur, M. Heulard-Darcy, a étudié les épidémies d'une manière toute spéciale, et cette étude l'a conduit à poser les questions suivantes :

1o. Comment se fait-il que les premiers vaccinés aient été préservés d'une manière absolue, et aient pu, sans être atteints, traverser les épidémies les plus meurtrières ?

2o. Comment se fait-il que sur eux la *revaccination* ait été toujours sans résultats ?

3o. Comment se fait-il que les praticiens qui vaccinent eux-mêmes, qui recueillent eux-mêmes le *vaccin* avec tout le soin, toutes les précautions convenables et au moment opportun, aient été si longtemps à admettre l'utilité de revaccinations, en argumentant de ce fait que, dans la pratique, ils n'avaient jamais vu de sujets, vaccinés par eux, être atteints de petite vérole ?

En d'autres termes cela veut dire : Pourquoi, dans l'origine, la vaccine était-elle toujours excellente, et pourquoi, maintenant, devient-elle presque insignifiante, excepté cependant dans certains cas où elle est opérée suivant les conditions primitives ?

Il est bien évident que la réponse se fait d'elle-même; cependant, écoutons le savant docteur : " La réponse à ces diverses questions, dit il, je crois l'avoir trouvée depuis longtemps; bien des fois déjà, je l'ai signalée en regrettant vivement que le cri d'alarme que je pouvais ne rencontrât pas d'écho, et ne parvint pas aux oreilles de ceux qui ont poids et autorité pour se faire entendre et pour propager une vérité utile. Je le répète pour la vingtième fois peut-être, je le redirai encore s'il le faut : Aujourd'hui on *vaccine peu*, on *vaccine mal*. Il n'y a presque plus de bon vaccin en circulation, et, quand on en trouve, au bout de quinze jours il est détérioré."

M. Heulard-Darcy croit que pour remédier à ce fâcheux état de choses, on devrait ouvrir dans chaque paroisse un registre spécial sur lequel on inscrirait les noms des vaccinés, et, un certain jour fixe de la semaine, le résultat de l'opération. Les certificats de vaccination seraient exclusivement délivrés par les maires et ne seraient que la copie exacte de ce qui serait consigné dans le registre. Grâce à cette manière de procéder, dit-il, on aurait toujours et partout du vaccin de bonne qualité; en se rendant au même lieu pour y recevoir l'inoculation vaccinale, le riche

donnerait l'exemple au pauvre, l'homme d'intelligence à celui qui en est dépourvu, les préjugés ridicules cesseraient d'avoir cours, et bientôt les vaccinations seraient aussi généralisées que possible.

*
* *

BOISSONS FORTES, LEURS TRISTES EFFETS.

Association contre l'abus des boissons alcooliques. Chiffre curieux et important sur la fabrication de l'alcool et sur sa consommation.—Ses funestes effets.—Les vrais remèdes.

L'Académie des Sciences de France recevait dernièrement une lettre par laquelle les fondateurs d'une *Association contre l'abus des boissons alcooliques* lui demandaient son appui moral. Cette Association, organisée par les Sommités scientifiques et médicales, a publié un manifeste dans lequel se trouve des chiffres par trop éloquents.

En France, la consommation de l'alcool qui n'était que *trente sept millions et demie de pintes*, en 1820, s'est élevée à soixante deux millions et demie, en 1850 ; et à près de cent cinq millions en 1869, non compris les quantités qui échappent aux droits.

En 1850, sur cent millions et demie de pintes d'alcool fabriqués en France, quatre vingt onze millions, c'est-à-dire les neuf dixièmes, provenaient de la distillation de la vigne.

En 1869, sur soixante et quinze millions de pintes d'alcool, ces mêmes produits de la vigne n'en fournissaient plus que quarante trois et demi, à peine les trois dixièmes. Le surplus provenait de la distillerie de la betterave, des melasses, des graines et autres substances farineuses. Aussi la pinte qui valait 37 sols en 1850, ne se vend-il plus aujourd'hui que dix sols, et le nombre des débits de boissons a-t-il atteint progressivement la proportion d'un débit sur 102 habitants.

Les conséquences de l'augmentation de la consommation de l'alcool ont été désastreuses : de 1849 à 1869, le chiffre des morts accidentelles par suites d'excès alcooliques s'est élevé de 331 à 587 ; celui des suicides dus à la même cause de, 240 à 664. Les crimes contre les personnes, et commis sous l'influence de l'ivresse, ont augmenté dans la même proportion.

L'abus des boissons alcooliques engendre également un grand nombre de maladies ; mais, de plus, il imprime aux affections chirurgicales et aux maladies internes, même les plus légères, un caractère de gravité exceptionnel ; cette influence désastreuse se traduit par des résultats de plus en plus inquiétants.

Enfin l'accroissement du nombre des cas de folie, de cause alcoolique, a constamment suivi, depuis vingt ans, l'augmentation de la consommation des spiritueux, notamment dans les départements qui consomment surtout des alcools de graines et de betteraves. Dans ces départements, le nombre des cas de folie, de cause alcoolique, a quintuplé depuis vingt ans et a atteint

les proportions effrayantes de 25 à 40 pour 100. Que ne pourrait-on pas dire sur les funestes effets de l'alcool dans notre pays ? Comment pourrait-on n'en être pas émus et effrayés, et ne pas tenter tous les moyens possibles d'enrayer la marche dévastatrice d'un abus qui prend les proportions d'un véritable fléau national.

Ces abus, et tant d'autres, ont leur source dans le profond affaissement moral qui nous envahit : les goûts élevés disparaissent avec les grandes idées. Ne voyant plus que la matière, regardant les animaux comme nos parents, on se contente comme eux des sensations matérielles. Nous sommes de l'avis d'un célèbre docteur, lorsqu'il s'écriait avec éloquence à l'Académie de médecine, à Paris ; « On aura beau apprendre à nos populations le désastreux effet de l'alcoolisme, que, du reste, elles n'ignorent pas, elles ne se laisseront pas moins entraîner à la satisfaction de ces funestes jouissances. Jamais le sentiment de leurs intérêts n'a retenu les masses humaines. Pour arrêter les hommes en face de leurs passions, il faut les pénétrer d'idées morales, d'idées de devoir et de dévouement, d'abnégation et de sacrifice, et, ne craignons pas de le dire, des sentiments inspirés par la religion.

* * *

ARBRES, METHODE POUR LES BIEN PLANTER.

On lit dans les *Mondes Scientifiques* un fait d'agronomie qui n'est pas sans intérêt : Il n'est pas rare de trouver parmi les pommiers, plantés en plein air, de pauvres arbres alanguis, tordus, rabougris, etc. Comment et pourquoi ces troncs disgraciés sont-ils condamnés à ne reprendre jamais leur élan primitif ? En voici peut-être la raison ; un vieux pépiniériste de village marquait d'un coup de serpelette les jeunes arbres qu'il devait arracher pour les transplanter, et chacun d'un même côté. On lui demanda pourquoi il agissait ainsi ; « Monsieur, répondit le vieux sachant : *Si vous voulez réussir vos arbres dans la transplantation, conservez à vos entes leur soleil de pépinière, à vos greffes leur soleil d'aïlletons et d'anneaux.* » Les efforts des arbres tordus et rabougris n'auraient pas d'autre but que de leur faire reprendre leur orientation primitive.

COURS ELEMENTAIRE DE BOTANIQUE ET FLORE DU CANADA,

à l'usage des Maisons d'éducation,

Par M. l'abbé J. Moyen, prêtre de St. Sulpice, professeur de sciences naturelles.

A l'époque du printemps, la botanique devient un amusement nécessaire aux jeunes gens comme aux jeunes personnes. Elle occupe leur imagination, sans la distraire des études sérieuses. Quoi de plus agréable

en effet que de parcourir la campagne en recueillant, soit pour un herbier, soit pour un bouquet, les fleurs et les plantes qui parfument la nature.

Examinez les champs et les prairies, vous y verrez mille et mille fleurs dont nous ne pouvons ici citer les noms. Mais outre les fleurs d'agrément, il y a des plantes dont les usages dans l'économie domestique, dans la médecine, sont si nécessaires à connaître.

Parmi les ouvrages de Botanique, il en est un qui mérite toute l'attention des amateurs canadiens des plantes de leur pays ; c'est le *Cours élémentaire de Botanique et Flore du Canada*, par M. l'abbé J. Moyen, édité par M. Geo. E. Desbarats.

Ce volume, in 8 de 334 pages et de 46 planches, est clair et méthodique ; il comprend, comme son titre l'indique, deux parties : les principes généraux de la Botanique, et la description des plantes du Canada. On y a ajouté un appendice relatif aux plantes cultivées.

Les principes, débarrassés de tous détails superflus ou d'un intérêt secondaire, exposés avec clarté et méthode, pourront être facilement compris et retenus même par les enfants des écoles primaires. Quinze ou vingt leçons suffiront pour ce travail.

Cependant rien n'a été omis de ce qui convient à une forte éducation comme la reçoivent les élèves de nos grands établissements. C'est le témoignage que rend M. l'abbé Provancher, dans le *Naturaliste Canadien* : " Nous nous plaisons, dit-il, à reconnaître que l'auteur traite la science des plantes, dans ce Cours, en homme qui la connaît et qui sait respecter ses prescriptions. Quoique qualifié d'élémentaire, rien n'a été omis, le cours est complet." A ce précieux témoignage nous joindrons celui d'un nombre considérable d'Étudiants en médecine qui ont bien voulu faire usage de ce Traité pour la préparation de leurs examens : ils y ont trouvé un résumé fidèle des leçons que leur donnent de savants professeurs, et ils ont pu ainsi obtenir un brillant succès, tout en s'épargnant un travail considérable.

La Flore est le complément presque indispensable des principes élémentaires. " Pour peu qu'on ait l'expérience de l'enseignement, dit l'Auteur dans sa préface, on ne saurait mettre en doute la nécessité d'exercer l'élève à décrire les végétaux, à chercher par voie d'analyse le nom de ceux qu'il ne connaît point : c'est le seul moyen de bien lui faire comprendre les principes de la science, de graver dans son esprit le terminologie botanique, de le familiariser avec les formes si variées que revêtent les plantes ; enfin, de lui donner une connaissance pratique du règne végétal."

La Flore n'est pas un livre destiné à être appris dans tous ses détails. L'étude d'un petit nombre de groupes naturels tels que celui des *Renou-lacées*, des *Rosacées*, des *Liliacées*, etc., suffit pour donner une idée convenable des familles végétales, et c'est à peu près là tout ce qu'on peut se

proposer dans un cours qui dure à peine quelques mois. Ce qui importe surtout c'est de briser l'élève aux difficultés de l'analyse pour le mettre en état de continuer, seul plus tard, cette étude. C'est uniquement dans ce but qu'a été rédigée la nouvelle Flore du Canada. Toutes les plantes qui croissent spontanément en ce pays s'y trouvent décrites, mais la description se borne aux caractères les plus saillants, les plus propres à les faire reconnaître. Plus de détails auraient fatigué l'élève sans lui être d'aucune utilité. Des clefs analytiques d'une grande simplicité précèdent la description des familles, celle des genres et aussi celle des espèces lorsqu'elles sont nombreuses. L'auteur s'est efforcé de n'y faire entrer que des caractères faciles à vérifier: ce sont presque toujours les feuilles et les parties les plus visibles de la fleur qui les fournissent.

On remarquera très-souvent, après le nom des espèces, un point d'exclamation. Ce signe sert à indiquer la présence de ces espèces dans l'île de Montréal ou ses environs. Par cette simple indication la Flore du Canada devient une Flore spéciale de Montréal. L'auteur, il est vrai, nous avertit qu'il n'a employé cette notation que pour les plantes qu'il a lui-même récoltées; mais ses recherches ont été si nombreuses, si minutieuses, que bien peu d'espèces ont pu lui échapper. Il n'y a guère qu'une famille, celle des Cyperacées, pour laquelle ses recherches soient incomplètes, et nous savons que cette famille ne renferme que des herbes sans intérêt.

Quoique les fleurs des champs soient préférables pour l'étude à celles qui croissent dans les jardins et les serres, on est souvent bien aise de pouvoir utiliser ces dernières que l'on a constamment sous la main. Cette considération a décidé l'auteur à publier, sous forme d'appendice, des tableaux analytiques des plantes communément cultivées. Ces tableaux ne conduisent que jusqu'au nom du genre et cependant ils occupent près de trente pages. On ne pouvait faire plus sans augmenter outre mesure le volume et le prix de la Flore. D'ailleurs les espèces cultivées sont souvent si multipliées et tellement croisées, que les meilleurs botanistes ne peuvent parvenir à les identifier avec certitude.

La Flore du Canada se termine par un petit Dictionnaire combiné avec une table générale de matières. Ce dictionnaire donne brièvement la signification des mots techniques, et renvoie en même temps à la page des *Elements* où le même mot se trouve expliqué plus au long.

On voit, par ce court exposé, que rien n'a été oublié de ce qui peut rendre utile le livre que nous annonçons. Aussi est-ce avec confiance que nous le recommandons aux maisons d'éducation, persuadé que mieux il sera connu plus son succès sera assuré.

Reception solennelle du Pallium, (1)

PAR SA GRACE MGR. L'ARCHEVEQUE DE QUEBEC.

La fête de l'Ascension, une des plus glorieuses de l'Eglise, a été célébrée cette année à Notre Dame, avec une pompe inaccoutumée. Car, cette solennité, qui ravive toujours la foi et l'espérance dans les cœurs catholiques en nous rappelant les consolantes promesses du Sauveur du monde, a été embellie et rehaussée encore par une touchante manifestation.

Sa Grâce, Mgr. E. A. Taschereau, que ses vertus et ses lumières ont fait élever au poste éminent d'Archevêque de Québec, avait voulu accorder à notre religieuse population, l'insigne faveur d'être témoin de l'imposante cérémonie du *Pallium*, dont il devait être revêtu.

(Nous aurions désiré publier ici la belle Circulaire de Mgr. de Montréal, annonçant cette imposante cérémonie et dans laquelle Sa Grandeur donne des renseignements si détaillés sur la signification de cet ornement, comme sur tout ce qui s'y rattache. L'espace nous manque aujourd'hui ; nous y suppléerons dans un autre numéro.)

Ce spectacle, cet événement religieux dont nous avons été témoins pour la première fois, avait amené au milieu de nous les éminents dignitaires de la hiérarchie ecclésiastique. Ces vénérables prélats étaient tous accourus pour honorer la fête de leur présence, et témoigner de leur respect, de leur dévouement et de leur reconnaissance pour l'honneur que venait de recevoir de Rome, le nouvel Archevêque.

Cette imposante réunion de Nos Seigneurs les Evêques, l'intérêt profondément religieux et exceptionnel de cette double fête, et la splendeur des cérémonies, avait attiré une masse énorme de fidèles qui envahirent le vaste temple de Notre-Dame, longtemps avant l'heure fixée pour l'office divin.

Sa Grâce, Mgr. Taschereau, Mgr. Guignes, évêque d'Ottawa ; Mgr. Verrot, évêque de St. Augustin en Floride, qui se trouvait par circonstance à Montréal ; Mgr. Pinsonneault, évêque de Birtha ; Mgr. Lafèche, évêque des Trois-Rivières ; Mgr. Langevin, évêque de Rimouski, revêtus de leurs habits de chœur, laissèrent l'Evêché vers neuf heures, pour se rendre en voiture à l'Eglise de Notre-Dame, Mgr. Larocque, évêque de St. Hyacinthe, ne put joindre la procession qu'à son entrée dans l'Eglise.

A la suite des Evêques venaient Son Honneur le Maire de Montréal, M. Coursol ; les présidents de la Société St. Jean Baptiste, C. S. Rodier, junior ; M. Howley, président de la Société St. Patrick, les principaux officiers des deux grandes Associations nationales, et autres citoyens distingués.

(1) Extrait de la *Minerve*.

Le cortège défila par la rue du Palais, McGill et Notre-Dame, et à son arrivée, la foule qui garnissait les approches du temple s'agenouilla au passage de l'Archevêque qui lui donna sa bénédiction. Sous le porche décoré avec beaucoup de goût, Sa Grâce, entourée des autres Evêques, revêtit la *Magna Cappa* déposée sur une table; puis se fit l'entrée solennelle dans l'église.

L'Archevêque alla se placer à la gauche de l'autel sur un trône surmonté de ses armoiries, et les Evêques suffragants et Mgr. Verrot prirent leurs sièges au côté de l'Evangile.

Sa Grâce avait pour prêtre assistant M. le Grand Vicaire Truteau, et pour Diacon et Sous-diacon d'honneur M. Baile, Supérieur de St. Sulpice, et M. Légaré, procureur du Séminaire de Québec. On remarquait au chœur Mgr. Vinet, les chanoines Leblanc, Lamarche et Moreau jr., le Rév. Père Lopinto, Supérieur des Jésuites, le Rév. Père Antoine, Supérieur des Oblats, ainsi que plusieurs autres Pères de ces deux Congrégations; M. Nuñtel, Supérieur du Séminaire de Ste. Thérèse et M. Aubry également de cet endroit, le Rév. M. F. X. Chouinard, Directeur du Collège de Rigaud, le Rév. M. M. Mainville, curé du Côteau St. Louis, le Rév. M. Labelle, curé de St. Jérôme, le Rév. M. Chartrand, curé de Beauharnois, le Rév. M. Dorion, de Yamachiche, le Rév. M. Lussier, de Chateauguay, le Rév. M. Lanergan, curé de La Nativité, Pied du Courant, le Rév. M. Morisson, curé de St. Cyprien, le Rév. M. Vaughan, de Baltimore où il a fondé une mission pour la conversion des nègres, le Rév. M. P. Bélanger, vicaire à Laprairie, les Messieurs de St. Sulpice et quelques autres.

Son Honneur le Maire, MM. C. S. Rodier, jr., et Howley, présidents des Sociétés St. Jean Baptiste et St. Patrice, et les représentants des autres associations canadiennes et irlandaises, prirent place sur des sièges réservés à l'avant, dans la grande allée.

Les Ecclésiastiques du grand séminaire, revêtus de leurs surplis, en nombre considérable s'étaient rangés au bas des balustres sur toute la largeur du temple sacré.

L'intérieur de l'église était magnifiquement décoré; sur le sommet de l'autel où les somptueux ornements étaient disposés avec un goût exquis, retombait le drapeau pontifical, flanqué des drapeaux anglais et français, et de nombreuses oriflammes dont les couleurs variées ressortaient avec vigueur sur la verdure des sapins disposés avec art.

Une large couronne émaillée de fleurs et de verdure pendait au plafond, au-dessus du chœur, et de longues banderolles déroulant leurs plis, allaient se nouer aux deux extrémités du temple en s'entrelaçant en tous sens pour décrire de gracieuses courbes. Une arche de verdure avait été aussi érigée à quelques pas de la porte principale, et des bannières multicolores s'enroulaient aux colonnes des jubés latéraux.

Sa Grandeur Mgr. Pinsonneault officiait à la messe, assisté de M. le Chanoine Moreau, senior ; deux jeunes lévites du Séminaire remplissaient l'office de diacre et de sous-diacre.

La " première messe " d'Haydn, de plus en plus goûtée du public, a été rendue avec un succès admirable. Le chœur était composé de 200 exécutants ; de celui de la paroisse, c'est-à-dire environ 120 personnes, plus l'élite du chœur du collège de Montréal, de ceux des Eglises St. Jacques et St. Joseph, sous leur direction ordinaire, et d'un certain nombre d'amateurs qui avaient offert leur concours. Il est difficile de peindre l'effet grandiose produit par cette sublime harmonie de tant de voix fondues, pour ainsi dire en une seule, et où toute individualité disparaît, pour faire ressortir dans l'ensemble la pensée du génie compositeur, du génie chrétien. Pathétique et religieuse avant tout, d'une grandeur divine, pleine de sentiment, tout enfin se trouve dans cette merveille de l'art chrétien, digne du génie qui l'a enfanté.

Haydn est à juste titre considéré comme un des plus grands musiciens du temps moderne : ses ouvrages ont plus fait pour le développement des richesses de la musique instrumentale, que les productions de plusieurs centaines d'autres artistes qui l'avaient précédé.

Sa pensée est simple, mais toujours riche en grand et magnifique développement.

La clarté et le goût brillent partout, et l'art le plus parfait et le plus enchanteur se manifeste dans toutes les transformations de cette pensée et dans leur enchaînement.

Dans le développement, il est riche, abondant, toujours imprévu, mais juste, enfin il a un sentiment si précis de l'importance d'une pensée, que jamais il ne laisse désirer quelque chose, et aussi qu'il n'y introduit rien de trop ; on ne voit nulle part de hors-d'œuvre, quand il finit, il semble qu'il ait tout dit, mais il ne fait jamais regretter qu'il n'ait pas fini plus tôt.

Enfin on a dit que, nonobstant les transformations que l'art a subi et qui l'attendent encore, les productions d'Haydn resteront toujours aux yeux des connaisseurs comme des types d'un genre de beautés impérissables.

Le corps de musique du Collège de Montréal avait bien voulu prêter son puissant concours pour la solennité. Nous l'avons déjà entendu et nous pouvons dire qu'il joue avec un ensemble et une précision vraiment remarquables.

M. Larue, chef d'Orchestre, a rédigé pour la circonstance et fait exécuter l'accompagnement de la messe en question, après seulement quelques nuits de travail et quelques jours d'exercice avec les élèves du collège.

Nous savons ce que nous devons attendre d'une bonne exécution ; la fidélité, l'exactitude, l'intelligence du texte musical, mais tout cela n'est que

la partie accessible. Or ce ne serait pas tout si le goût et le sentiment ne venaient vivifier les aridités de la composition, lui donner le mouvement; l'action, faire palpiter, tressaillir la vie dans son essence la plus intime.

Quelques mesures ainsi comprises ont un charme extraordinaire, et nous en avons eu la preuve hier à la messe en deux circonstances principales, au Graduel et à l'Offertoire.

Tout le monde a été charmé de cette manière d'exécuter la musique militaire.

M. Larue était un des artistes principaux du corps de musique d'un régiment français, qui a remporté des témoignages de distinction à différents concours des plus forts orchestres de France; il a eu les meilleurs maîtres et il a joué avec eux pendant plusieurs années, de manière à se former à l'exécution d'ensemble, il joue très bien de presque tous les instruments, de sorte qu'il en connaît les difficultés et est apte à former lui-même ses instrumentistes.

Le sermon de circonstance fut prêché par Mgr. Guigues qui prit pour texte ces paroles " Allez, enseignez toutes les nations, etc.

Sa Grandeur fit de belles considérations sur la stabilité de l'Eglise à travers les âges, au milieu des incessantes agitations, des bouleversements causés par l'erreur et fit ressortir avec force les événements et les hommes providentiels surgissant pour la protéger à toutes les périodes critiques de son histoire. En ce siècle où l'Eglise subit de si rudes combats contre la ligue des mauvaises passions, la grande figure de Pie IX apparaît toute rayonnante et domine le monde entier.

Sa Grandeur parla aussi du développement de l'Eglise en Canada depuis Mgr. Plessis, et dit que l'illustre Prélat serait heureux de pouvoir saluer aujourd'hui son successeur dans la personne de l'Archevêque Taschereau.

Telles sont les principales idées que Mgr. d'Ottawa a développé avec un admirable succès et qui ont vivement impressionné son immense et attentif auditoire.

Le pain béni, qui était superbe, fut généreusement donné par M. C. S. Rodier, jr., et distribué après avoir été béni par le dignitaire officiant.

Le *Pallium* fut déposé sur l'autel à la communion et après la messe, l'Archevêque, revêtu de ses habits pontificaux, mais sans mitre ni gants, alla avec ses assistants, se mettre à genoux au milieu des Evêques, et Mgr. Pinsonneault, au nom du Saint-Siège, reçut le serment de fidélité en la forme prescrite par les saints canons.

Après la prestation du serment, Mgr. Pinsonneault prit respectueusement le *Pallium* pour imposer à l'Archevêque resté à genoux, cet ornement insigne de sa haute dignité, en lui disant :

" A l'honneur du Dieu tout-puissant, de la Bienheureuse Marie toujours
" Vierge, des Bienheureux Apôtres Pierre et Paul, de Notre Saint Père

“ le Pape Pie IX, de la Sainte Eglise Romaine et de l'Eglise de Québec
“ qui vous est confiée, Nous vous donnons le *Pallium* qui a été pris
“ du corps du Bienheureux Pierre dans lequel réside la plénitude de
“ l'Office Pontifical avec l'appellation du nom Archevêiscopal, afin que
“ vous en usiez, dans le sein de votre Eglise, en certains jours exprimés
“ dans les privilèges accordés par le Siège Apostolique. Au nom du
“ Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.”

Sa grâce revêtu de l'ornement, monta ensuite à l'autel et donna sa bénédiction solennelle à la foule des fidèles agenouillés et pieusement émus. Puis se dirigeant sur son trône, il entonna le *Te Deum*, chant d'allégresse si plein d'élévation et de majesté.

Après le chant du *Te Deum* la procession des Evêques et des membres du clergé défila par la grande allée de l'église et par la Place d'Armes pour se rendre au Séminaire y prendre le diner, et la foule s'écoula, l'âme toute remplie de pures et suaves émotions qui l'avaient agitée à la vue de ces touchantes et imposantes cérémonies.

On évaluait à environ douze mille le nombre de personnes présentes.

En terminant nous croyons devoir féliciter les amateurs et les enfants des Ecoles Chrétiennes sous la direction de leurs Professeurs, pour le dévouement et le zèle infatigable qu'ils apportent au succès du magnifique chœur de la Paroisse.

SOCIÉTÉ APOSTOLIQUE DE ST. JOSEPH DU SACRÉ-CŒUR

pour les Missions Étrangères, établie à Londres.

Nous nous faisons un devoir, comme s'exprime la *Minerve*, d'annoncer à nos lecteurs, l'arrivée à Montréal, du Supérieur Général de la Société Apostolique de St. Joseph du Sacré-Cœur pour les Missions Étrangères de cette société, établie à Londres pour la conversion des nations infidèles.

Cette Société, qui a sa maison centrale à Mill Hill, dans un faubourg de Londres a pour but de former et d'envoyer des Missionnaires dans toutes les contrées du monde.

Elle est encouragée et bénie par le Souverain-Pontife qui a applaudi à sa formation, et qui l'a fait recommander tout particulièrement par le Préfet de la Propagande dans une lettre circulaire adressée à tous les évêques.

Le Supérieur Général est le Révd. P. Herbert Vaughan qui a fondé l'Œuvre, il y a quelques années, sur la suggestion de l'illustre Cardinal Wiseman, lequel avait prévu que le plus grand bien, en ce genre, ne pourrait être accompli que par une société ayant son centre à Londres, et pouvant de là profiter de toutes les relations que l'Angleterre a continuellement avec le monde entier.

Le Révd. P. H. Vaughan a été secondé, dès le commencement de son œuvre, par les membres les plus éminents de l'Église Catholique en Angleterre, parmi lesquels il compte un grand nombre de parents et d'amis, qui se distinguent par leur zèle pour les intérêts de l'Église.

On peut citer parmi eux les plus grands noms du catholicisme, Mgr. Vaughan qui est de sa famille, ainsi que Mgr. Clifford.

De plus, Lord Norfolk, Lord Shaftesbury, Lord Bute, qui s'est montré dernièrement si généreux envers le Souverain-Pontife.

Lady Georgina Futtonson, si célèbre par ses admirables ouvrages sur le catholicisme.

Lady Herbert, de la famille des Pembroke, auteur d'ouvrages des plus estimés dans toute l'Angleterre, et en particulier de la relation étendue donnée plus haut, dans le présent numéro, sur la représentation de la passion de N. S. J. C., à Ober Ammergan.

Le P. Vaughan a déjà fondé plusieurs maisons importantes; il a une mission établie à Baltimore, qui se livre exclusivement à la conversion et à l'éducation des nègres dans le Sud.

Et à ce sujet nous devons dire qu'il doit envoyer bientôt d'autres missionnaires en Afrique dans le même but.

Les catholiques ne se sont pas bornés à faire retentir la presse de paroles d'intérêt pour la nation des nègres ; ils vont vers eux et ils leur apportent la connaissance du vrai Dieu, qui seul peut les réhabiliter et les soustraire à leurs plus grandes misères.

Depuis que le Révd. P. Vaughan est arrivé en Amérique, il a prêché plusieurs fois à Baltimore, à New-York, à la Nouvelle Orléans, et partout il a rencontré la plus vive sympathie et le plus grand succès.

Depuis quelques jours, il est à Montréal ; il a prêché à St. Patrick et à St. Anne, à Notre-Dame, etc., et il a été écouté avec tout l'intérêt que mérite une si belle œuvre

Mgr. l'Evêque de Montréal, dont le cœur est si largement ouvert à toutes les misères, l'a encouragé à répandre sa souscription dans la ville. Aussi le Rév. Père a-t-il recueilli déjà les marques les plus touchantes d'intérêt.

Nous ne doutons pas que nos lecteurs n'arrivent à connaître cette œuvre, et à mesure que le Révérend Père la répandra, nous tâcherons nous mêmes de la faire mieux apprécier en publiant d'autres détails.

Tous nos vœux sont pour lui, et nous espérons qu'il trouvera ici le même succès qu'il a rencontré dans toutes les autres grandes villes de l'Amérique.

Les trois milliards à payer à M. de Bismark, ou les trouver!

SOLUTION DU PROBLEME.

Au fond de l'Alsace, dans cette province si cruellement arrachée à sa nationalité, s'élève une idée générale et féconde. De nobles femmes imaginent de venir en aide, par une souscription patriotique, à ceux de leurs frères de France sur lesquels pèse encore le joug de l'étranger. Mais quoi ! la police prussienne est là qui veille, ombrageuse et farouche, prête à réprimer la moindre manifestation. Souscrire à ses yeux à bureau ouvert, il n'y faut pas penser.

Eh bien ! au lieu de souscrire, on quêtera pour la rédemption du territoire, comme au temps des vives croyances, on quêtait pour la rédemption du Saint Sépulchre. Et alors, dans chaque ville, dans chaque bourgade, dans chaque village, s'organisent comme par enchantement, des comités de dames patronnesses. Celles à qui est dévolu le rôle de quêteuses se mettent en route, et du plus loin qu'on les aperçoit chacun se porte à leur rencontre : ouvriers, habitants, bourgeois, hommes de labour ou de loisir, tous s'empressent d'apporter leur offrande. Il n'est pas jusqu'au mendiant, habitué à tendre la main pour recevoir, qui ne veuille contribuer, lui aussi, à l'aumône patriotique. Tout cela sans un mot de part et d'autre qui puisse, en motivant l'intervention de la police, compromettre l'œuvre sainte : les regards s'échangent, les cœurs se comprennent, les mains se joignent, comme en vertu d'un accord mystérieux ; c'est ainsi que se grossissant à la fois du *louis* du riche et de l'obole du pauvre, s'étend et se multiplie par toute l'Alsace la souscription anonyme. Touchants témoignages d'amour et de regrets, offerts à la patrie perdue par la veuve inconsolée.

Le noble exemple donné par l'Alsace a porté ses fruits. Bientôt sur tous les points de la France, l'idée d'une souscription populaire pour le rachat du territoire se propage avec tous les caractères d'un véritable élan national.

Non, la Nation Française ne glisse pas sur une pente fatale vers une inéluctable décadence. Elle possède encore en elle cette sève virile qui permet de compter sur sa régénération. Le cœur gonflé d'émotion, nous pouvons l'attester en constatant quel puissant écho cette noble et patriotique pensée a trouvé sur tous les points de la France à la fois. Ce projet d'une souscription nationale pour la délivrance du territoire national, ce projet, né dans l'Alsace en deuil, s'est répandu avec la rapidité de l'étincelle qui enflamme une trainée de poudre. De toute part les adhésions, les promesses du plus actif concours ; les journaux de toutes nuances ont ouvert leurs colonnes aux listes de souscription et aux articles de chaleureuse propagande.

Beaucoup de centres de population ont déjà réuni des sommes considérables et annoncent que ce ne sont là que les premiers résultats de leurs efforts. Honneur donc à toutes les cités grandes et petites ! honneur à tous les villages dont l'empressement généreux a été à la hauteur des malheurs du pays ! Honneur aux Français du Canada dont le patriotisme n'est pas moindre qu'ailleurs ! honneur aux souscripteurs algériens dont le

montant s'élevait vers le milieu d'avril à trois cents trente quatre mille francs ou soixante six mille huit cent dollars, somme considérable, si l'on a égard à l'état de pauvreté de cette contrée qui a été pendant plusieurs années dévastée par les sauterelles. Honneur aux Etats-Unis dont la générosité des Français est inépuisable ! etc., etc.

Un jour, sans doute, il nous sera donné de lire dans quelque publication qui pourra s'appeler le *Livre de la Délivrance*, toutes les listes de souscription par localité. Ce livre prouvera à tout l'univers, que dans l'abîme où d'épouvantables catastrophes ont jeté la France, le patriotisme français s'est réveillé partout avec plus d'ardeur et d'abnégation que jamais.

Avec l'offrande de tous, l'Eglise a bâti, au moyen-âge, ces admirables cathédrales qui font encore l'admiration et l'étonnement des siècles nouveaux. Le patriotisme français saura aussi élever un monument durable de la foi et de son zèle. Ce monument sera la pierre où l'on écrira :

La France a été délivrée de l'étranger par le concours de 30 millions de françaises et de français, de femmes et d'enfants, de vieillards et d'hommes faits qui, chaque jour, ont donné à la patrie, pour la racheter de l'étranger, l'épargne de leur labeur ou le superflu de leur bien-être.

La libération du territoire Français.

*Le sou des chaumières, Maman,
Qu'est-ce donc ?*

—C'est tout simplement
Celui qu'on donne pour la France.

—Et l'*Euore de la délivrance,*
Celle des Femmes ?

—C'est encor
La même chose. Tout notre or
Doit payer les frais de la guerre.
Voilà pourquoi dans la chaumière
Au village, en chaque maison,
Dans les villes, on a raison
De solliciter notre obole.....

—C'est toujours la même parole ;
J'entends partout dire qu'il faut
Cette délivrance au plus tôt.
Qui veut-on dire, mon père ?

—La France.

—Oh ! je ne comprends guère :
N'est-ce pas fini ? Je ne vois
Plus de Prussiens depuis dix mois

—Plût à Dieu qu'il en fut de même
Partout ! c'est notre vœu suprême.
Mais nous sommes de nos vainqueurs
Hélas ! restés les débiteurs.
Voulant pour leur érance un gage,
Ils nous ont imposé l'outrage
De voir en six Départements
Se maintenir leurs régiments.
Eh bien ! cette armée étrangère
Il faut en purger notre terre,
Il faut la renvoyer.....

—Comment ?
Le peut-on, mon père ?

—En payant
Ainsi plus de plaisir, de fête,
Plus de bals tant que notre dette
Nous infligera la douleur
De vivre en face du vainqueur.
Par cette unanime pensée,
Toute autre doit être effacée :
La femme donne ses bijoux,
L'ouvrier son salaire.....

—Oui, mais les petits sous
Qu'on demande dans les chaumières,
C'est bien peu...
—Les ruisseaux grandissent les rivières;
L'amour de la patrie étant la source, on
peut,
Sans la tarir, y puiser tant qu'on veut.
Libérer le pays ! quand la tâche est si
grande,
Pour l'accomplir il n'est pas de petite
offrande,
Il n'est pas de modeste seuil
Qui ne s'ouvre à la France en deuil.
Les dons de pauvres autant que les
cadeaux de princes
Eloigneront de nos chères provinces
Un ennemi rapace et détesté.
Patriotisme et charité
Chez nous ont toujours fait merveille.
Pour peu qu'en une œuvre pareille
L'épargne puise à son trésor,
Les petits sous feront de l'or.
—Et moi, papa, je veux que tu reprennes
Ces beaux *louis* reçus pour mes étrennes.
Nous forcerons (j'en serai bien heureux)
Tous les Prussiens de retourner chez
eux.

II. JOUSSELIN.

Rome et Pie IX.

—Le Saint-Père reçoit presque journellement quelque haut personnage. Les conversations qu'il tient dans ces entrevues n'arrivent pas jusqu'au public. Mais on peut être certain qu'il n'y ménage pas plus la vérité que lorsqu'il parle familièrement à ses enfants. C'est ce qu'on est en droit de conclure d'une parole du prince de Galles. "Comme j'avais exprimé au Pape—c'est le prince qui parle—mes condoléances sur sa pénible situation, il me répondit par les paroles de Notre-Seigneur aux filles de Jérusalem : *Super ipsas flete*. C'est sur vous mêmes qu'il faut pleurer."

Que de choses renfermées dans cette réminiscence évangélique ! Est-ce bien le Pape qu'il faut plaindre des maux qu'il endure et des persécutions qu'il subit ? N'est-ce pas plutôt les grands et les puissants dont la faiblesse morale et les connivences coupables ont laissé les coudées franches à la Révolution ; qui ont laissé écraser le droit par la force, et qui aujourd'hui viennent tendre la main au crime triomphant ? Le juste, l'opprimé, la victime est digne d'admiration, car il a perdu tous les biens de la terre ; il a sauvé la conscience et l'honneur. Mais eux, les lâches, sont dignes de mépris, tout au moins de pitié, car ayant sacrifié l'honneur et la conscience, ils n'auront même pas le bénéfice de leurs honteuses capitulations. L'arrêt de leur condamnation est dans ce mot cynique d'un petit gamin. Il pleuvait, et en me voyant à la fenêtre, il s'écrie : "*Quand pleurera-t-il du pétrole ?*"

J'ai compris la portée de cette exclamation, et les rois feraient bien de la comprendre. C'est le bilan de la société et le tocsin de l'incendie qui doit tout dévorer.

—La *Voce della Verità* publie une allocution du Pape, recommandant avec une grande force l'union des bons dans le monde entier. Ce discours a été prononcé le 12 avril et adressé aux représentants de la saine et fidèle population romaine.

C'était l'anniversaire de la rentrée de Pie IX, en 1850, après l'exil à Gaëte. Les Romains avaient, depuis lors, fêté cette date historique par d'éclatantes manifestations et surtout par des illuminations particulières, qui étaient des chefs-d'œuvre d'art et de goût. Ne pouvant, cette année, rendre au Pontife-Roi les mêmes hommages publics, les grandes familles et une foule de représentants des autres classes se sont rendus à midi à l'audience du Vatican. La vaste salle du Consistoire pouvait à peine contenir ces nombreux visiteurs. A midi, quand Pie IX entra, suivi de plusieurs cardinaux, il fut salué d'acclamations prolongées. Puis, ayant pris place sur son trône, Sa Sainteté écouta avec bienveillance la lecture d'une adresse exprimant la fidélité inaltérable des vrais Romains, leur

affliction à la vue de la situation violente qui est faite actuellement au Père de la Chrétienté et leur ferme espoir dans un meilleur avenir.

A cette adresse, lue par l'avant-dernier sénateur ou maire de la ville, le marquis Antici Mattei, en l'absence du dernier titulaire qu'un deuil de famille avait retenu, le Saint-Père répondit en ces termes :

“ Chaque jour aggrave l'affliction que Nous ont apportée les événements du 20 septembre 1870 ; et, chaque jour, les conséquences funestes de cet attentat apparaissent plus cruelles. Mais c'est pour moi une grande consolation et un grand encouragement d'observer toutes ces preuves d'affection que me donnent tous mes bons Romains. Oui, cette fidélité et cet attachement que me montre la plus nombreuse et la meilleure partie de Rome, cette ardeur avec laquelle ils travaillent à empêcher les plus grands outrages, et à tenir vivant au milieu des ténèbres le flambeau de la foi et de la charité ; tout cela, je le répète, *accroît mes forces et console mon cœur*. Ainsi, plus les mauvais s'industrient à corrompre et à détruire, plus les bons se dévouent à sauver et à ré-édifier.

“ Cette belle attitude que vous avez prise a éveillé non-seulement à Rome, dans cette ville illustre, siège et centre de la foi chrétienne et du gouvernement de toute l'Eglise, mais elle a éveillé dans toute l'Italie, et je puis bien le dire, dans toute l'Europe et dans le monde entier, *une noble rivalité dans le dessein de s'opposer au débordement du mal avec toutes les forces dont peut disposer la charité chrétienne*. Oui, cette Italie même, bien qu'en partie corrompue par l'argent des spoliations et par les artifices du mensonge, cependant elle se maintient, avec la majorité de ses fils, toujours fidèle à ce Saint-Siège et aux devoirs que lui impose la défense de Dieu et de la sainte Eglise.

“ *C'est mon désir ardent que tous les bons s'unissent ensemble*, parce que la concorde des bons est nécessaire, si on veut empêcher les funestes effets de l'accord des mauvais. *L'union est ce qui est le plus cher au cœur de Jésus-Christ* : Nous observons que quand Madeleine se présente, seule, après la résurrection, pour arroser encore une fois de ses larmes les pieds du Sauveur, Jésus la repousse presque, et l'éloigne par un refus. Mais quand les femmes s'unirent et se présentèrent au Seigneur ressuscité, elles méritèrent d'entendre les premières ce doux salut : *Avete*. Ames bénies, qui avez pris tant de part à ma passion et à mes douleurs, approchez-vous de mes pieds et rassasiez votre piété. Et les saintes femmes s'arrêtèrent à satisfaire leur piété et baisèrent ces pieds divins, qui toujours marchèrent à la recherche des rebelles et des pécheurs ; elles baisèrent ces pieds qui parcoururent la Galilée et la Judée, en jetant les semences de la rédemption du genre humain ; elles baisèrent ces pieds qui furent transpercés sur le Golgotha, et qui laissèrent échapper ces torrents de grâces et d'amour qui furent le salut du monde.

“ Et maintenant, fils et filles très-chers, je lève mes pauvres mains sur

vous, en suppliant le Seigneur de vous donner à tous les biens les plus désirables. Mais, par-dessus tout, j'invoque sur vous l'esprit de force, qui vous fasse proclamer avec courage les droits de l'Église et soutenir la cause de la justice. Ne craignez pas les impies, car ce sont eux qui, bien plus que vous, doivent trembler, étant incertains de leur fin, tandis que vous, vous êtes assurés de la protection de Dieu et de ses saints.

“ Que cette bénédiction de Dieu descende sur vos âmes, sur vos familles, sur tout ce que vous avez de plus cher. Qu'elle vous garde fidèle à Dieu, qu'elle vous rende heureux dans le temps, et qu'elle soit la grâce au moyen de laquelle vous arriverez à louer Dieu durant toute l'éternité.

“ *Benedictio, etc.*”

Pendant ce temps, une foule sympathique encombrait les avenues du Vatican, sans que les ennemis du Pape aient osé, cette fois, se permettre aucune insulte. Ils sentaient trop bien que le vrai peuple était là. Le soir, à six heures, dit une dépêche adressée à l'*Univers*, il y avait cinquante mille hommes à Saint-Pierre pour rendre grâces à Dieu.

* * *

Il faut avouer que notre époque voit de grands et imposants spectacles ; mais aucun n'est à comparer à cette lutte du bien et du mal, du droit et de l'invasion dans la Capitale du monde chrétien.

Voici l'allocution du Saint-Père aux quatre cents étrangers qu'il a reçus le 13. A l'Adresse présentée par les étrangers, le Pape a répondu :

“ Puisque vous demandez ma bénédiction pour tous les catholiques, j'invoquerai avant tout les bénédictions du Ciel pour le Portugal, parce que cette population est bonne. Nous prions particulièrement pour ce royaume, qui est sous la plus farouche tyrannie de la franc-maçonnerie.

“ Je bénis l'Espagne, qui a donné beaucoup de saints, et qui depuis tant d'années se trouve au milieu des révolutions. Je bénis la France, habitée par tant d'esprits généreux ; je prie que cette nation *marche unie et dans la concorde* ; je prie pour que certains partis exagérés, d'un et d'autre côté, disparaissent pour toujours.

“ Il existe un parti qui *craint trop l'influence du Pape*, et ce parti doit reconnaître que, sans *humilité*, il n'y a pas de parti juste.

“ Il existe un autre parti opposé à ce dernier, qui *oublie complètement les lois de la charité*, et sans la charité on ne peut pas être vraiment catholique. Je conseille donc au premier l'humilité, et à ce dernier la charité, à tous *l'union, la concorde et la paix*, afin qu'ils puissent combattre l'incrédulité et l'impiété.

“ Je bénis la pauvre Italie qui n'est pas libre. Ne sont-ce pas des chaînes, cette contribution de sang qu'on nous demande pour le service militaire ? Je prie pour l'Allemagne, qui est aujourd'hui subjuguée et divisée par un esprit anti-catholique et ambitieux, afin qu'elle reste ferme et constante.

“ Il est nécessaire dans tous les Etats d'obéir à celui qui commande ; mais il est nécessaire de dire la vérité. Nous prions Dieu pour qu'il donne la force aux évêques allemands de soutenir les droits de Dieu, de l'Eglise et de la société. Nous prions pour la conversion des sots (*sic*) qui s'appellent vieux-catholiques, parce qu'ils introduisent dans l'Eglise des erreurs vieilles et déjà réfutées.

“ Nous prions pour l'empire d'Autriche, qui a si grand besoin de nos prières. Nous prions pour la Belgique, qui se montre si affectionnée au Saint-Siège. Je la bénis particulièrement et souhaite qu'elle ne change pas ce qu'elle a aujourd'hui.

“ Je bénis les catholiques de l'Irlande, de la Pologne, de la Hollande, de toute l'Europe, ainsi que les catholiques d'Amérique et de l'Orient. Je prie Dieu pour la fin du schisme fatal qui règne à Constantinople.”

Le Pape a conclu en recommandant la concorde, afin de combattre les combats de Dieu par la foi et la justice.

* * *

Le 14 avril, vers midi, près de trois mille personnes des paroisses suburbaines de Saint-Laurent-hors-les-Murs, de Saint-Agnès-hors-les-Murs, de Saint-Sébastien-hors-les-Murs, des Saints-Pierre et Marcellin à la tour Pignattara, et de Sainte-Marie-du-Carmel hors la porte Portèse, se trouvaient réunis avec leurs curés dans les grandes salles ducale et royale, au Vatican. C'étaient pour la plupart des paysans, des bergers, des vignerons, des charretiers accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, tous gens aussi agréables et aussi chers au Vicaire de Jésus-Christ que les nobles étrangers dont il avait reçu la veille même les hommages et les opulentes offrandes.

Les paysans et les bergers apportaient, eux aussi, une bourse pleine et richement brodée, et ils avaient vêtu de blanc et couronné de roses douze jeunes filles qui tenaient dans leurs bras de blancs petits agneaux enrubbannés. Délicieux spectacle, touchante allusion au *Pastor bonus* dont l'Eglise célébrait la fête en ce jour. On voyait des larmes mouiller les yeux de ces bons et robustes Romains.

Le vénérable curé de Saint-Jean de Latran a lu une adresse, ensuite venant baiser les pieds du Pape, il a offert l'obole des paroisses suburbaines. Puis les jeunes filles se sont avancées et ont déposé sur les marches du trône les douze agneaux. A chacun des agneaux était fixée une lettre d'or, et les douze lettres réunies formaient les mots : A PIO IL GRANDE, à Pie IX le Grand.

Des princes ont voulu décerner ce surnom au Pape, qui a refusé. Les petits s'obstinent. . . et s'ils ne forcent pas l'humilité de Pie IX, ils forceront l'histoire et le siècle à accepter la vérité.

ECLAIRCISSEMENTS SUR L'INFAILLIBILITE.

“ Jean Grange, mon ami, me disait quelqu'un l'autre jour, vous parlez bien peu du Pape dans l'*Ouvrier*.

—C'est bien vrai tout de même, répondis-je, pourtant ce n'est pas faute de l'aimer beaucoup.

—Alors parlez-en.

—C'est que . . .

—Jean Grange, mon ami, vous cherchez des prétextes.

—Pourquoi, par exemple, ne parleriez-vous pas de l'infaillibilité, une question qui a fait tant de bruit ! et sur laquelle tant de chrétiens et même de bons catholiques n'ont que des notions fausses, inexactes, incomplètes ou peu précises ?

—Que me proposez-vous là ? Vous ne savez donc pas que l'infaillibilité c'est de la théologie, de la savante et de la fine ? Il faut avoir lu de gros livres latins pour mettre son nez là-dedans. Comment voulez-vous qu'un pauvre faiseur d'almanachs s'aventure sur un pareil terrain ?

—Allons ! Jean Grange, ne faites pas le modeste. Tout le monde sait bien que vous n'êtes pas un puits de science ; mais vous savez votre catéchisme, et même un peu plus. Je crois, sans vous surfaire, que vous pouvez, pour les lecteurs de l'*Ouvrier*, éclaircir cette question et même l'égayer.

—Vous êtes un flatteur. Je vais essayer.

Et voilà pourquoi, cher lecteur, vous lisez aujourd'hui dans l'*Ouvrier* : l'Infaillibilité du Pape.

Première observation. L'infaillibilité n'est pas l'impeccabilité, comme certaines personnes le croient. Le concile du Vatican n'a pas défini que les Papes ne pouvaient pas tomber dans le péché : il a défini qu'ils ne pouvaient pas tomber dans l'erreur : ce qui est bien différent. Au milieu de la foule des saints qui ont illustré la chaire de Rome, l'histoire nous montre trois ou quatre Papes qui ont commis des fautes : elle n'en montre aucun qui ait enseigné le mensonge et l'hérésie.

Si donc vous rencontrez un brave homme qui, pour combattre le dogme de l'infaillibilité, vous parle d'Alexandre VI et de sa vie peu exemplaire, dites-lui le plus honnêtement possible qu'il ne comprend pas le premier mot de la question dont il parle.

Jésus-Christ a promis à Pierre et à ses successeurs qu'ils ne conduiraient jamais l'Eglise dans le chemin de l'erreur ; il ne leur a point promis qu'il seraient exempts des faiblesses humaines. Le sacrement de pénitence a été établi pour les Papes comme pour les simples fidèles. Pie IX, tout saint qu'il est, a un confesseur qui lui donne l'absolution.

Il faudrait bien aussi réfléchir un peu, et ne pas faire dire à l'Eglise des choses qu'elle n'a pas même pensées.

Après l'entrée des Piémontais à Rome et le départ des zouaves pontificaux, un monsieur m'aborda en disant : “ Et bien ! et votre Pape qui était infaillible ! ”

Ce libre-penseur s'imaginait qu'infaillible voulait dire invincible.

Je suis convaincu qu'à la mort de Pie IX il se trouvera quelque innocent qui s'écriera : " Vous voyez bien que ces Papes ne sont pas plus infallible que les autres hommes ! "

Seconde observation. Il ne faut pas s'imaginer qu'en enseignant que le Pape est infallible, le concile du Vatican ait voulu dire que la moindre parole tombée de la bouche du Pape est un verset d'Évangile, ou une bulle ou un bref.

Parce que le Souverain Pontife aura dit en regardant les nuages : " Il pleuvra demain, " ce n'est pas une raison pour qu'il doive pleuvoir. Pie IX peut se tromper en faisant une addition et une division aussi bien que vous et moi. Il n'est infallible ni en histoire, ni en géographie, ni en chimie, ni en physique.

Il y a plus. Supposez un pape qui écrive un livre, même un livre de théologie, il est possible à la rigueur qu'il se trompe, parce qu'alors il ne parle pas comme chef de l'Église, *ex cathedra*, mais comme docteur particulier et simple théologien.

Ce dernier cas est à peu près chimérique, et je ne crois pas que le bon Dieu permette jamais qu'il y ait la plus légère erreur dans un livre composé par un Pape ; mais enfin il reste que le Pape n'est pas infallible en qualité d'auteur et d'écrivain.

Qu'est-ce donc, direz-vous, que l'infaillibilité ?

C'est l'impossibilité où est le Pape de tomber dans l'erreur toutes les fois qu'il s'adresse à l'Église pour lui enseigner une vérité dogmatique ou une vérité morale.

Je ne donne pas cette définition comme parfaite ; mais je la crois suffisamment exacte.

Martin Luther, un moine allemand que vous connaissez au moins de nom, trouva joli de dire un beau jour qu'il n'y avait que deux sacrements.

Le Pape Léon X lui répondit, dans une bulle adressée à toute l'Église : " Vous faites erreur, frère Martin : il y a eu sept sacrements avant vous, et il y en aura sept après vous. Cela ne dépend ni de vous ni de moi, mais de Jésus-Christ, qui l'a réglé ainsi une fois pour toutes. "

Non-seulement Léon X ne se trompa pas, mais il ne pouvait pas se tromper.

Ces Allemands ont toujours fait des leurs. Figurez-vous qu'il existe à Munich, en Bavière, un théologien nommé Doellinger, qui s'entend avec Guillaume, Bismarck et les autres contre l'Église et la France. Il paraît que ce vieux n'aurait pas été fâché de changer son bonnet de docteur contre une mitre d'évêque ou même un chapeau de cardinal. Pour une raison ou pour une autre on lui a dit : Gardez votre bonnet ! ça l'a rendu furieux, et, depuis quelques années, il divague et déraisonne à faire pitié.

Notre Saint-Père le Pape Pie IX s'est donné la peine de condamner ses erreurs et ses hérésies. Impossible qu'il se trompât : l'infaillibilité l'en empêchait.

Il me semble que, ainsi limité, expliqué et éclairci, le dogme de l'infaillibilité du chef de l'Église n'est ni invraisemblable, ni monstrueux, ni absurde, ainsi que le prétendent des gens fixés sur ces matières, comme moi à conduire le char du soleil.

Sans doute l'infaillibilité est un mystère, mais les mystères abondent dans notre religion. Admettre la sainte Trinité, l'Incarnation, l'Eucharistie, et rejeter l'infaillibilité sous prétexte que c'est une vérité incompréhensible, ce n'est pas le fait d'un esprit logique et réfléchi.

Je ne crains même pas de dire que l'infaillibilité du Pape est plus acceptable et moins étonnante que l'infaillibilité de l'Eglise, telle que l'entendaient les anciens gallicans. Pour que les mille évêques catholiques ne se trompent pas, il faut que le Saint-Esprit les éclaire tous. Dame ! il a plutôt fait d'en éclairer, un seul, le Pape.

Est-ce qu'il n'est pas plus commode de faire jouer juste un instrument que de diriger tout un orchestre ?

Le dogme de l'infaillibilité n'est pas, dit-on, dans le *Credo*. Il y a tant de choses qui ne sont pas dans le *Credo* et qu'on est obligé de croire. Le *Credo* est un résumé, un abrégé, et les résumés, les abrégés, ne contiennent que l'essentiel. Il n'est pas question non plus, dans le Symbole des apôtres, de la confession, de l'Eucharistie, de l'Extrême-Onction : s'en-suit-il qu'un catholique ne doit pas croire à ces trois sacrements ?

L'infaillibilité est contenue dans le *Credo* implicitement, c'est-à-dire comme la fleur est contenue dans son germe, la conséquence dans son principe, le rayon dans son foyer, le filet d'eau dans sa source.

Ce sont là de pures chicanes !

Savez-vous quels sont les adversaires du dogme proclamé par le Concile du Vatican ? Ce sont deux ou trois douzaines de prêtres ambitieux, vaniteux, mécontents, ou brouillons ; parmi les laïques, des libres-penseurs, des socialistes, des incrédules, qui, rejetant Jésus-Christ, n'ont pas de raison pour admettre l'infaillibilité de son Vicaire. Le reste se compose d'ignorants qui jurent par leur journal, ou acceptent les décisions du café et du cabaret.

Autorité pour autorité, est-ce que vous n'aimez pas mieux, cher lecteur, vous en rapporter en fait de religion à un concile général qu'à la théologie du *Siècle*, de l'*Opinion nationale*, des *Debats*, ou aux sentiments de MM. Dœllinger, Loyson et Michaud ?

Toujours l'Eglise a cru à l'infaillibilité du Pape ; seulement ça et là, en France particulièrement, une opinion appelée le *gallicanisme* avait entouré d'ombre et de nuages cette vérité catholique : le Concile du Vatican a dissipé ces ombres et chassé ces nuages. Qu'il soit béni pour ce bienfait.

Nos remerciements bien sincères pour les Rapports divers, les comptes-rendus, le Budget, etc., etc., qui nous sont adressés d'Ottawa des Bureaux de la Puissance.

3 Mai 1872.—Cinquantième Anniversaire de la Fondation de la Propagation de la Foi.—Mademoiselle Jaricot.

La Propagation de la Foi fut fondée à Lyon, le 3 mai 1822, par Mademoiselle Pauline Jaricot. Cette pieuse fille naquit au commencement de ce siècle, et eut pour père un négociant de Lyon, et pour mère une femme chrétienne qui consacra tous ses soins à lui donner une éducation religieuse. Pauline répondit par sa piété aux instructions et aux bons exemples qu'elle reçut, et consacra à Dieu toutes les dispositions de son esprit et de son cœur. Douée d'une imagination vive et brillante et d'une grande pénétration d'esprit, elle publia, à l'âge de quatorze ou quinze ans, un petit ouvrage de piété qui respire l'amour céleste dont elle était embrasée. On le soumit à un vicaire général de Lyon d'une science consommée. Non-seulement ce prudent ecclésiastique n'y trouva rien à reprendre, mais il le loua en disant qu'il ne fallait pas s'étonner de voir une jeune enfant tracer des règles pour la vie spirituelle, attendu que dans les communautés religieuses c'était quelquefois la plus jeune et la dernière des sœurs converses qui réglait, au son de la cloche, les exercices des vierges consacrées à Dieu. Il était à craindre que des hommages si précoces ne lui devinssent nuisibles à un âge si tendre et si susceptible des impressions de l'amour-propre ; mais ce que Dieu garde est bien gardé, et il ménagea de bonne heure à sa jeune servante des contradictions qui furent un salutaire préservatif contre les dangers de l'orgueil, réservant de plus grandes épreuves et de plus grandes humiliations pour l'âge où se développent successivement toutes les forces de l'âme, à l'école de Jésus crucifié.

Pauline Jaricot eut toujours pour notre divin Rédempteur un ardent amour, qui s'alimentait au brasier de la fréquente communion. Elle était tourmentée du désir de le faire connaître, et de le faire aimer de toutes les créatures, et d'accroître, parmi les nations infidèles, le nombre de ses véritables adorateurs ; mais dans l'impuissance où elle était de porter la lumière du saint Évangile parmi les peuples qui sont assis dans la région de l'ombre de la mort, elle s'occupa sérieusement de procurer aux hommes apostoliques les secours dont ils avaient besoin pour se transporter dans les régions lointaines, et se soutenir dans un ministère où ils ne rencontraient que des privations, et bien souvent le martyre pour terminer leurs travaux. Elle fut retenue pendant longtemps par les difficultés immenses qui s'opposaient à la réalisation de son entreprise. D'un côté, sa fortune était de beaucoup insuffisante, et de l'autre, le nombre des ouvriers évangéliques était si grand, les besoins des missions si étendus, que les ressources de la Congrégation de la Propagande de Rome étaient devenues impuissantes à les soutenir. Pleine de ces pensées, elle commença une correspondance avec

son frère, M. Philéas Jaricot, qui s'était rendu au séminaire de Saint-Sulpice de Paris pour se préparer aux saints ordres, et qui, comme sa pieuse sœur, était dévoré du zèle des âmes. Elle lui fit un tableau saisissant de la détresse des missionnaires, au milieu de leurs travaux incessants, elle lui communiqua ses désirs pour les secourir, et se plaignit souvent de son impuissance ; mais il est écrit qu'une foi vive transporte les montagnes. Elle conçut alors la pensée de proposer une association où chaque membre donnerait un sou par semaine pour venir au secours des missionnaires qui travaillent à la conversion des peuples infidèles.

Dieu bénit ce projet, qu'il avait lui-même inspiré. D'honorables et fervents Lyonnais s'emparèrent de la proposition de leur jeune compatriote et tâchèrent de la rendre féconde en la généralisant dans la cité des martyrs. Mais le démon, qui en prévoyait les heureuses conséquences, suscita contre cette œuvre, dès son origine, une de ces traverses qui semblaient de nature à l'anéantir. Un homme d'une rare habileté, et étranger à la France, vint alors à Lyon où il se disait envoyé par Mgr. Dubourg, évêque de la Louisiane, pour les intérêts des missions étrangères. Plein d'adresse et d'insinuation, il se mit en rapport avec les hommes honorables et religieux de Lyon, qui le considérèrent comme un envoyé de la Providence pour développer l'œuvre conçue par Mademoiselle Jaricot. Il organisa, de la manière la plus habile, une commission et une direction entre les mains de laquelle devaient être déposées les diverses sommes offertes par les fidèles. Quoiqu'il inspirât certaines inquiétudes à quelques amis de Mademoiselle Jaricot, il était accompagné d'une telle confiance auprès des hommes les plus prudents et les plus sages, qu'ils durent garder le silence sur leurs pensées, parce que probablement elles n'eussent pas été partagées s'ils les eussent manifestées. De Lyon, cet étranger se rendit à Paris, où son faste et ses dépenses excitèrent de justes soupçons. Malheureusement on avait déposé entre ses mains, à Lyon et ailleurs, des dons considérables et dont il n'a jamais rendu compte, lorsqu'une lettre de Mgr. Dubourg dévoila ses artifices et son improbité. On ne put rien obtenir des trésors qui lui avaient été confiés, et il fallut garder le silence sur ces indignes manœuvres pour ne pas compromettre une œuvre heureusement établie, et qui devait être d'un si grand secours pour les missions lointaines. Les directeurs de l'œuvre prirent dès lors les plus sages mesures pour la mettre à l'abri de toutes les ruses de la supercherie et de la cupidité. Le coupable ne profita pas longtemps des fruits de son iniquité : au bout de quelques mois, quoiqu'il fût dans la force de l'âge et qu'il jouit de la santé la plus florissante, il alla rendre compte au souverain juge de ses forfaits et de ses injustices. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis l'année 1822 jusqu'à sa mort, qui arriva en 1862, Mademoiselle Jaricot se tint constamment dans l'ombre. Pendant quarante ans, elle vit l'œuvre de la Propagation de la Foi grandir successivement et opérer des prodiges d'assistance en faveur

des missions étrangères, sans jamais chercher à faire valoir sa qualité de fondatrice. Il paraît même qu'on alla jusqu'à lui contester ce titre. Et qu'ayant éprouvé de grands revers de fortune, sur la fin de sa carrière, elle fut délaissée par ceux-là même qui devaient, ce semble, lui accorder le plus de commisération. M. Villecourt, qui, à cette époque, était aumônier en chef de l'hôpital général de Lyon et qui devint évêque de la Rochelle et cardinal de la sainte Eglise romaine, nous parle en termes très-énergiques, des tribulations qu'elle éprouva à ce sujet. " Dieu, dit-il, a permis que des hommes pleins d'honneur et de vertu se soient trompés sur son compte.

" Nous étions à Lyon quand fut établie l'œuvre à jamais mémorable de la Propagation de la Foi. Nous en avons connu les premiers éléments et la plus incontestable source. *Les premiers éléments*, c'est Mademoiselle Marie-Pauline Jaricot qui les a fournis ; *cette source incontestable*, nous ne craignons pas d'assurer que c'est la même demoiselle. Des hommes honorables, nous le reconnaissons, ont prêté le concours de leur zèle à la culture de ce grain de sénevé, qui devait devenir un grand arbre ; Dieu a béni leurs travaux et les bénit tous les jours ; mais ils ne sauraient trouver mauvais que nous rendions témoignage à ce que nous avons vu de nos yeux et touché de nos mains."

Mademoiselle Jaricot s'occupait fort peu que son nom fut oublié. Elle savait que son témoin, son rémunérateur, était dans le ciel ; et l'Evangile lui avait appris que le Père céleste, qui voit la bonne œuvre opérée en secret, la récompenserait d'une manière éclatante au jour de la rétribution générale.

Dix ans après la fondation de l'œuvre de la Propagation de la Foi, Mademoiselle Jaricot, animée du plus grand zèle pour le culte de Marie, réfléchissait sur les moyens de l'augmenter et de l'étendre parmi les fidèles : elle considéra que rien ne serait plus efficace pour atteindre ce but que de réveiller la dévotion au saint Rosaire, que saint Dominique avait établie avec tant de succès il y a plus de six cents ans. Et comme pour l'œuvre de la Propagation de la Foi, elle avait réduit à la plus simple expression le secours qu'elle voulait faire adopter aisément parmi les fidèles, en le fixant à un sou par semaine, de même elle voulut partager le Rosaire entre quinze associés, donner à chacun une dizaine à dire et un mystère à méditer, et de cette manière, la récitation du rosaire en entier avait lieu tous les jours, et ne devenait onéreuse à personne.

La dévotion du Rosaire vivant eut le sort de la Propagation de la Foi et s'étendit rapidement dans Lyon et dans les villes voisines : elle arriva bientôt à Paris.

Dans peu de temps elle eut acquis une importance suffisante pour mériter d'être soumise à l'approbation de Rome.

Le Pape Grégoire XVI accueillit avec d'autant plus de faveur la pensée de Mademoiselle Jaricot, qu'il s'estimait heureux d'avoir cette occasion de lui témoigner sa reconnaissance pour l'important service qu'elle avait

rendu à l'Eglise, dans la fondation de l'œuvre si sainte de la Propagation de la Foi. Aussi, par une bulle en date du 27 janvier 1832, il approuva la pratique du Rosaire vivant en l'enrichissant de nombreuses indulgences, et donna à l'association le cardinal Louis Lambruschini pour protecteur.

A partir de ce jour il s'établit une correspondance très-suivie entre le cardinal Lambruschini et la pieuse fondatrice qui lui soumettait les détails de la première organisation de ses œuvres.

Lorsqu'on connaît Mademoiselle Jaricot, il ne faut pas être surpris que tout, dans son langage, respire le plus profond respect et l'obéissance la plus parfaite à l'égard du Père commun des fidèles et du cardinal Lambruschini ; mais en lisant les réponses de ce dernier, on est surtout frappé de la bonté toute paternelle avec laquelle elles lui sont adressées, soit que Son Eminence lui parle de la part du Saint-Père, soit qu'elle écrive en son propre nom. On ne peut s'empêcher de reconnaître, dans de pareils égards, le souvenir toujours vivant d'une autre œuvre que le Saint-Siège a regardée comme un des plus grands services rendus à l'Eglise.

Lorsque Mademoiselle Jaricot eut organisé les deux œuvres admirables qu'elle avait fondées : la Propagation de la Foi, pour porter des secours aux missions, et le Rosaire vivant, pour introduire la dévotion parmi le peuple fidèle, Dieu voulut la faire passer par de cruelles infirmités et de terribles tribulations pour achever de purifier cette grande âme et de lui faire amasser, en lui donnant sa croix, des mérites immenses pour le ciel ; voilà pourquoi il envoya à sa fidèle servante une cruelle maladie que ne purent adoucir toutes les ressources de l'art et que l'on finit par juger incurable. Elle fut prise d'un rhumatisme général et tout son corps fut réduit à une impuissance absolue ; elle fut soumise aux douleurs les plus cuisantes. Elle se résigna d'abord avec une grande humilité, reçut ces souffrances en expiation de ses péchés et adora la volonté de Dieu, qui envoie, comme il lui plaît, les fléaux et les consolations.

C'était le temps où l'on publiait partout les prodiges de sainte Philomène, vierge martyre, dont le corps fut trouvé dans le cimetière de Priscilla et fut cédé à l'église de Mugnano, du diocèse de Nole, dans le royaume de Naples. Les miracles que l'on racontait de la jeune thaumaturge réveillèrent dans l'âme de Mademoiselle Jaricot la foi la plus vive, et quoiqu'elle fut dans l'impuissance absolue de se remuer et de faire un seul pas, elle eut cependant le courage de se faire transporter de Lyon à Rome ; elle y fut présentée à Grégoire XVI, qui admira son intrépide confiance et lui donna sa bénédiction apostolique. De toutes parts, des prières ferventes s'élevaient vers le ciel en faveur de la chère malade ; mais, en la voyant si percluse, personne n'osait sa permettre sa guérison. Elle seule n'en douta pas un instant. Elle se fit transporter à Mugnano, auprès des reliques de sainte Philomène ; elle l'invoqua avec cette foi vive qui soulève les montagnes et elle en fut récompensée par une guérison aussi subite que parfaite. Elle revint, pleine de santé, se jeter de nouveau aux pieds du père commun des fidèles, qui fut ravi de la grâce signalée accordée à la pieuse fondatrice de la Propagation de la Foi et du Rosaire vivant.

Son Eminence le cardinal Villecourt termine cette notice en disant : " Je devais ce témoignage à une âme toujours fidèle à Dieu. Je l'avais connue dès sa première jeunesse, et j'ai été à même d'admirer ses vertus, qui ne se sont jamais démenties jusqu'à sa mort, arrivée à Lyon le 9 janvier, 1862."

Concert des Aveugles dans la Chapelle de Nazareth,

Nous sommes heureux de saluer l'inauguration de ce nouveau Sanctuaire de Nazareth qui est la merveille de l'Art de Montréal, acclamée et admirée par tous.

Nous nous réjouissons de ce grand succès au nom de l'art religieux qui a trouvé là une magnifique occasion de faire connaître ses prodiges et ses trésors en cette terre encore nouvelle, mais qui se développe si rapidement.

Nous nous en réjouissons aussi pour la splendeur de notre grande ville, appelée à un si brillant avenir, et qui a su faire, aussi large que possible, la part de la bénédiction religieuse.

Nous félicitons aussi de tout cœur l'Artiste modeste et plein de génie, qui a enfin pu conquérir ce renom qu'il méritait si justement, et qui n'aura tardé que pour être plus glorieux et plus impérissable. Plusieurs fois déjà nos lecteurs ont pu apprécier la distinction de cet esprit d'élite dans les différentes publications, qui ont paru dans l'*Echo* ou dans d'autres *Revue*s, publications qui, toutes, montraient des qualités si rares et si élevées. Mais l'Artiste, au milieu de tous ces travaux, n'oubliait pas sa vocation ; il étudiait, développait chaque jour sa science et ses admirables aptitudes, et il nous a apparu tout-à-coup avec ces différentes qualités de dessinateur, d'ordonnateur et de puissant coloriste dont l'ensemble est indispensable à ce grand art de la peinture murale.

Montréal grandit tous les jours ; il se couvre d'édifices remarquables et de monuments imposants ; combien donc est-il heureux qu'il se rencontre un Maître et un initiateur dans le champ de l'art qui peut embellir la grande Cité, et montrer la voie à tant de vocations distinguées que renferme une population déjà nombreuse et si bien douée. Nous publions aujourd'hui le compte-rendu de cette séance donnée par la *Minerve*.

“ La séance annoncée pour l'inauguration de la Chapelle de Nazareth, a eu lieu le 29 Avril, avec le plus grand succès.

“ On a contemplé une nouvelle merveille dans la ville de Montréal. Elle est due au zèle infatigable de M. le Curé de la paroisse de Notre-Dame M. Rousselot, et combien lui en a-t-on su gré, en voyant avec quelle magnificence il dote des œuvres, qui ont besoin de plus d'un attrait, pour attirer à leur secours toutes les âmes charitables et compatissantes.

Nous ne pouvons qu'applaudir à cette manière si intelligente de faire le bien ; il faut savoir faire aimer les bonnes œuvres, il faut savoir les faire aimer à tous. Si nous n'avions pour les soutenir que ceux qui se conduisent par les principes du spiritualisme pur, nous concevions de légitimes inquiétudes pour l'avenir des meilleures institutions.

Mais l'Église a toujours appelé à son secours la science, l'éloquence, l'harmonie, et enfin les arts proprement dits. Nous n'avons donc qu'à rendre grâce à M. le Curé de Notre-Dame, d'être guidé dans son désir de faire le bien, de manière à se faire aimer de tous, et de le rendre accessible à tous, aussi bien aux âmes désintéressées qui vont à Dieu, tout droit, sans secours extérieur, qu'à ces esprits cultivés, qui aiment à voir tous les dons de Dieu, lui rendre un si digne et si légitime hommage. Après avoir rendu justice à celui qui a, parmi nous, l'initiative de tant de ces belles choses, passons à l'examen de l'Œuvre en elle-même :

Vers sept heures et demie, la foule s'empressait à l'entrée de la Chapelle de Nazareth, qui était complètement illuminée. Nous savons que l'effet a été cherché par M. le peintre Bourassa, principalement pour le jour et à la clarté du jour, où ont lieu surtout les principaux offices. Mais telle est la beauté du style de la décoration par la peinture, que l'effet en était magnifique et présentait un spectacle charmant d'inattendu, d'éclat et de fraîcheur.

Rien que la vue de l'entrée de la Chapelle est splendide. Toutes ces colonnes aux chapiteaux d'or, toutes ces arcades et ces nervures se croissant et se sillonnant de toutes parts, font de l'Église comme un immense berceau de feuillages, aux tiges, aux fleurs et aux fruits d'or.

Tous les lignes dorées qui s'élancent, retombent, reviennent sur elles-mêmes, se croisent en mille sens, comme des gerbes élineclantes d'un feu d'artifices, produisent un effet d'un éclat et d'une douceur extraordinaires. Les couleurs, les clairs des parties planes, l'effet mat des grisailles ne servent qu'à faire ressortir l'éclat des parties métalliques.

L'effet général est parfaitement réussi. Il est d'une grande harmonie, ce qui est un but si difficile à atteindre lorsque l'on emploie les différentes couleurs et que l'on sort des données de la grisaille, ce qui ne veut pas dire que nous n'aimions aussi les grisailles.

Il y a donc à l'entrée même un ensemble qui frappe et qui plaît ; tout, comme dans un concert, parle à l'âme avec harmonie, avec douceur, avec cette unité qui est si belle dans la variété. Nous reviendrons sur cet effet.

Nous signalerons encore un mérite de cet aspect général. Outre l'harmonie et l'ensemble, il y a une juste et habile subordination de la décoration aux lignes de l'édifice, ce qui est si important et si considérable.

L'artiste a conduit les lignes suivant le champ qui lui était donné ; il en a fait ressortir les qualités, il en a dissimulé souvent avec beaucoup de succès les difficultés, c'est ce que doit faire un peintre qui est, suivant M. Viollet Leduc, un vrai magicien ; il s'est conformé aux traditions des grands artistes décorateurs des belles époques de l'art jusqu'au XVI^e siècle. Son œuvre habilite véritablement la chapelle qu'elle décore comme une tapisserie, respectant les dispositions de l'architecture, et sans en déranger les aplombs. De cette manière, les soubassements ont plus d'im-

portance et de gravité, les arcades ont plus d'élan et de délicatesse. Ceci est la véritable peinture décorative, qui ne fait pas oublier complètement le monument qu'elle décore.

Et de là vient l'entente indispensable qui doit exister entre l'architecte et le peintre. L'architecte consulte, avant tout, les intentions du peintre et doit être au courant des ressources et des conditions de la peinture ; et aussi de son côté le peintre, comme M. Bourassa l'a fait si bien en cette circonstance, doit chercher non pas à détruire, mais à faire valoir les lignes et les dispositions principales du monument, pour lequel on sait qu'on a une forte part à faire au talent de l'architecte M. Bourgeau.

Après ces premières observations, nous avons examiné les détails principaux. L'église forme une nef à plafond plat, soutenue par une galerie supportée par des colonnes. Il y a donc une nef avec bas côtés surmontée de galeries ; les bas côtés sont décorés de panneaux, des saints occupent ces panneaux environnés d'encadrement dorés d'un effet harmonieux ; les plafonds des deux étages des galeries sont d'un effet très-heureux, et variés entre eux de couleurs et de dispositions. Il y a symétrie, sans répétition, ce qui est d'une si grande nécessité dans la décoration, à moins de tomber dans le défaut si désagréable et fatidieux de la monotonie. Chacun des panneaux est au moins de deux couleurs, l'un d'une teinte rose, l'autre d'une teinte bleuâtre qui s'accorde si bien avec l'autre et la fait ressortir.

Les arcades viennent se réunir dans la voûte et vont encadrer trois panneaux, représentant des circonstances principales de l'enfance du Sauveur : la pauvreté, les épreuves, l'exil, le travail pénible et caché, voilà ce que nous rappelle la voûte. Au-delà, nous pouvons contempler le sanctuaire, avec une large coupole à fond d'or, où nous voyons au sommet N. S. sous les traits du bon Pasteur. Il est accompagné des quatre évangélistes. Au-dessous d'eux l'on voit six anges portant les insignes de la Passion, et tout s'accorde très-bien avec un autel byzantin très-brillamment peint et doré.

L'édifice, dans l'ensemble et les détails, fait le plus grand honneur à M. Bourassa. Les divisions sont excellentes, les détails sont bien étudiés, bien exécutés, l'ensemble est des plus agréables et plaît à tous. Enfin, en fait de décorations, nous avons vu rarement une nef aussi considérable, où les conditions du dessin et de l'agrément des couleurs ont été aussi complètement observées.

Quant au choix heureux des sujets, et à l'esprit religieux qui règne en toute cette chapelle, nous ne pouvons mieux faire que de citer les points principaux de l'excellente description que nous a donnée M. Martineau, ce que nous ferons dans un autre article. Nous avons remarqué surtout l'expression religieuse de tous les personnages : N. S. est véritablement le divin et doux maître que nous révèle l'Évangile ; rien de plus noble et de plus aimable que son attitude et ses traits devant les deux aveugles et devant les petits enfants.

Ste. Catherine a l'expression pure et calme d'une âme unie à Dieu. St. Louis, St. François de Salles, St. Vincent de Paul, St. François-Xavier, St. Jean de la Croix, etc., ne se rapportent pas complètement aux vrais types que nous ne connaissons d'ailleurs qu'assez imparfaitement; mais ils ont une expression et une onction qui plaisent à l'âme, et la prédisposent au recueillement et à la prière. Le peintre, sans doute, ne doit pas faire abstraction des types de la beauté si merveilleusement formulée par l'art grec, mais il doit, comme on l'a dit, *baptiser l'art grec* en lui donnant l'expression si noble et si pure de la foi et des saintes vertus chrétiennes. Nous trouvons qu'il a bien réussi.

Après l'entrée de Mgr. Pinonnault et de plusieurs MM. du clergé de Montréal, la séance a commencé avec les jeunes enfants arrachés à tant de malheurs et réservés à tant de soins et de sollicitude dans ce sanctuaire admirable de la Charité. Nous avons entendu de jeunes aveugles chanter, jouer de différents instruments, dialoguer et lire avec un goût que l'on ne trouve que bien rarement parmi des enfants du même âge qui n'ont aucune infirmité.

Et si ces jeunes enfants et ces jeunes filles sont arrivés en peu de temps à de tels résultats, que ne doit-on pas espérer de la perfection d'une éducation dont ils nous ont montré si bien les admirables commencements ?

Dans un prochain article nous parlerons des Sœurs qui ont ainsi préparé les enfants et qui se sont données à cette œuvre avec le plus grand dévouement. Leur nom est déjà gravé en caractères ineffaçables dans le cœur de tous les affligés de Montréal.

A la suite de ces exercices, M. Bourassa a fait une lecture sur l'importance de la peinture murale que nous nous proposons d'analyser dans un No. suivant pour ne pas dépasser les limites d'un article ordinaire. Nous exposerons ces admirables théories de l'enseignement religieux par l'art, et nous conclurons le tout en donnant aussi quelque idée de la charmante description de M. Martineau sur l'explication morale et religieuse de cette belle décoration.

Montréal a donc un sanctuaire de plus, et un sanctuaire vraiment digne de la Ste. Vierge. Aucun peintre encore dans la ville n'avait été appelé à exécuter une œuvre aussi considérable, en y consacrant toutes les ressources de la peinture décorative.

En cette œuvre, M. Bourassa s'est révélé comme un maître, il a étudié, il a réussi de manière à montrer ce qu'il pouvait faire. Il n'a pas craint d'y consacrer un temps considérable, quoique ce fut plus onéreux pour lui; mais il a voulu conduire son œuvre à toute la perfection qu'elle lui semblait réclamer. Ainsi il a conquis plus d'un avantage; en perfectionnant son œuvre il a perfectionné son propre talent, il lui a donné son développement, il s'est rendu compte par lui-même de toutes les ressources de son art; il peut maintenant entreprendre avec foi et confiance toute œuvre si considérable qu'elle soit, en pouvant prévoir ce qu'il peut attendre de son génie naturel, et ensuite ce qu'il doit demander à la tradition et aux enseignements des siècles. Enfin par l'esprit de foi et de désintéressement qui a présidé à toute cette œuvre, il a assuré sur lui et sur ses chers enfants si nobles, qu'il aime si tendrement, un renom et une bénédiction qui valent bien des trésors en ce monde.

Monastere du Précieux-Sang et M. Lecours.

C'est avec bonheur que nous publions la note suivante, et nous faisons les vœux les plus ardents pour que l'appel du digne et vénéré curé de Notre-Dame de St. Hyacinthe, soit favorablement entendu dans tout le Canada.

“ Depuis le retour du printemps, les travaux de construction se poursuivent avec une grande activité au Monastère du Précieux-Sang. Les murs de fondation construits en pierre, l'automne dernier, et hauts de 8 à 9 pieds, sont déjà surmontés de 15 à 16 pieds, de beaux murs en brique, dans lesquels des ouvertures en forme architecturale annoncent aux passants la future chapelle, le futur pèlerinage tant désiré par toutes les âmes pieuses de cette localité et du pays en général. Pas moins de 20 ouvriers animent chaque jour, le chantier de leur ardente activité.

Messire Ed. Lecours, curé de Notre-Dame de St. Hyacinthe, se dévoue comme toujours à l'avancement des travaux, et si les souscriptions attendues ne font pas défaut, il espère terminer l'extérieur de la bâtisse pour cet automne. Messire Lecours fait l'impossible pour assurer le succès de cette grande et pieuse entreprise. Il met à contribution sa santé, ses ressources, son crédit. Malgré les souscriptions généreuses qui ont couronné ses appels, il a été forcé de s'endetter d'au moins \$6,000; cette somme, ainsi que les souscriptions déjà reçues, seront néanmoins insuffisantes pour compléter les travaux tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Seul, l'intérieur devra coûter \$8,000 à \$9,000.

Messire Lecours compte donc de nouveau sur la charité des fidèles, pour éviter les embarras financiers dans lesquels il se trouverait, si de nouvelles souscriptions ne venaient l'aider au plus tôt. Les avantages spirituels qu'on devra retirer, en contribuant au succès de cette œuvre, sont déjà connus; il n'est pas permis à un homme de foi d'hésiter à faire un léger sacrifice pour s'assurer ces avantages, qui consistent principalement en ce que ceux qui enverront la faible somme de 30 sous à messire Lecours, auront leurs noms inscrits sous le maître-autel, et de plus auront part à toutes les messes qui se diront à l'avenir dans la chapelle en construction, ainsi qu'aux prières de la communauté.

M. Lecours a déjà reçu des témoignages de la plus vive sympathie de la part des fidèles, et spécialement des membres du clergé; il leur a témoigné publiquement sa reconnaissance.

Nous osons nous flatter qu'avant peu de jours, il sera encore consolé par de nouveaux actes de générosité.

.

Le mémorial nécrologique préparé pour ce numéro, le départ de la Sœur Lapointe pour la Rivière McKenzie, etc., sont forcément renvoyés au numéro suivant.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que l'Eau miraculeuse de Notre-Dame de Lourdes tant désirée et attendue depuis si longtemps nous est enfin arrivée.